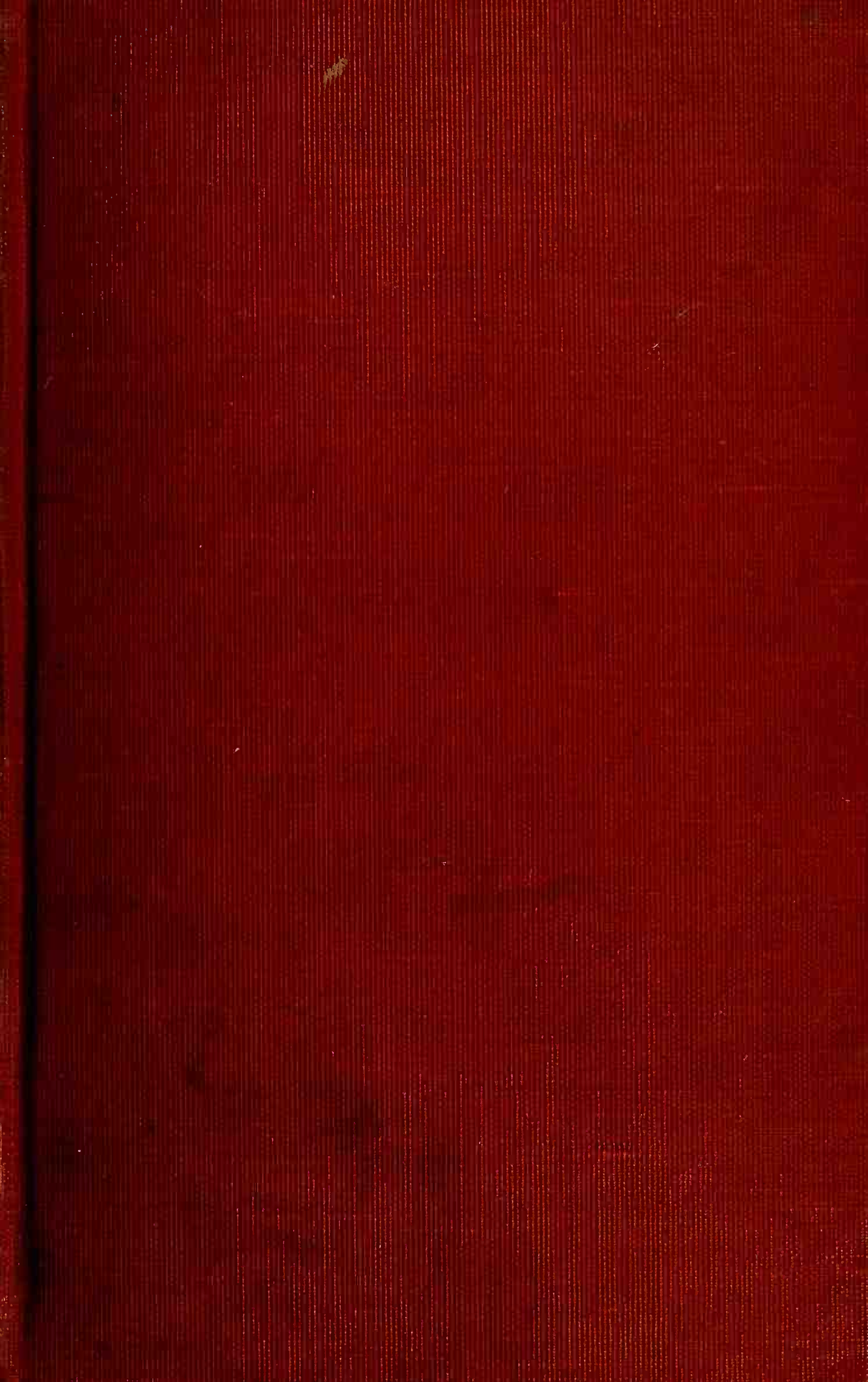
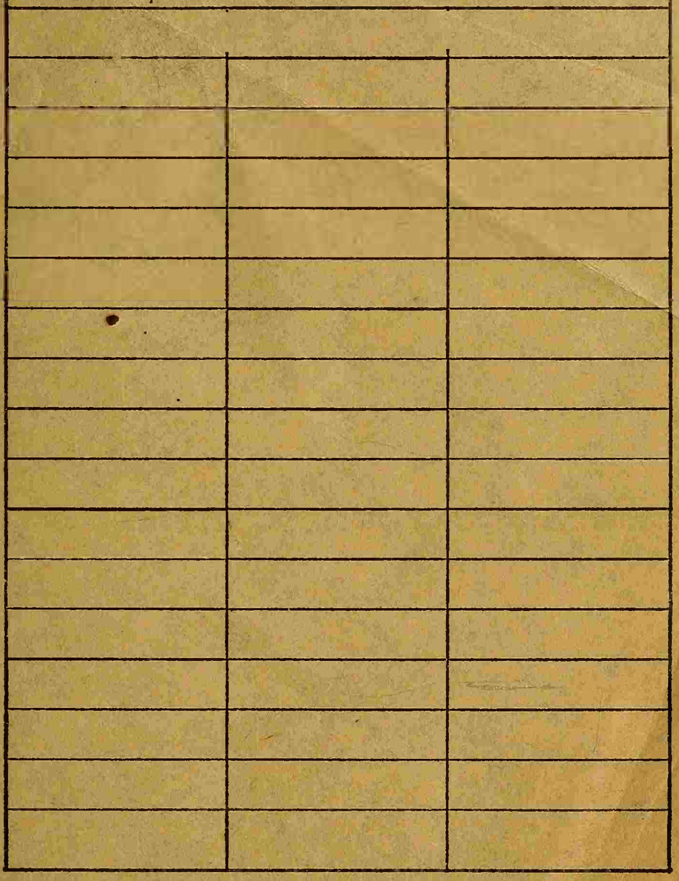



FOUNDED 1852
SICUT PATRIBUS SIT DEUS NOBIS
BOSTONIA
CONDITA A.D.
1630.
CIVITATIS REGIMINE DONATA A.D. 1822.
BOSTON PUBLIC LIBRARY
FROM THE
Lawrence Fund.
The Heliotype Co



LA « SYMPHONIE EN BLANC MAJEUR »

MARIE KALERGIS

NÉE COMTESSE NESSELRODE

(1822-1874)

PAR

CONSTANTIN PHOTIADÈS

Avec deux portraits



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE - 6e

3e édition

Il a été tiré de cet ouvrage

30 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma,
numérotés de 1 à 30.

MARIE KALERGIS

DU MÊME AUTEUR :

ROMANS

Le Couvre-feu. (CALMANN LÉVY).
Les Hauts et les Bas (BERNARD GRASSET). *(Épuisé.)*

CRITIQUE ET HISTOIRE

George Meredith (ARMAND COLIN). *Couronné par l'Académie française.*
La Victoire des alliés en Orient. (PLON-NOURRIT ET Cie.)

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1924.



MARIE KALERGIS A L'AGE DE TRENTE ANS

(D'après une aquarelle de Mme Delessert.)

LA « SYMPHONIE EN BLANC MAJEUR »

MARIE KALERGIS

NÉE Ctesse NESSELRODE

(1822-1874)

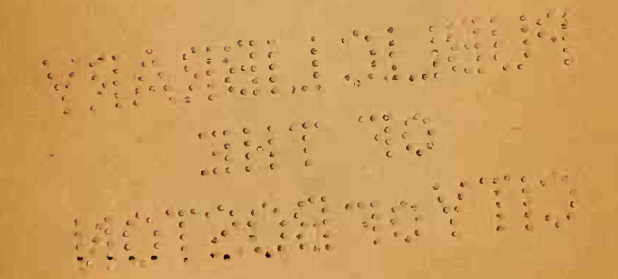
PAR

CONSTANTIN PHOTIADÈS

Avec deux portraits



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE - 6e



A

M. GEORGES GOYAU

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MARIE KALERGIS
NÉE COMTESSE NESSELRODE (1)
(1822-1874)

« Applique ton esprit, en cheminant, à faire, le soir, des visages d'hommes et de femmes, lorsque le temps est mauvais... Que de grâce et de douceur se voit dans les visages !... »

LÉONARD DE VINCI.

I

LA FAMILLE

Quoiqu'ils aient inscrit leur nom avec honneur dans les annales de la Russie, les Nesselrode sont d'origine allemande. Leur manoir

(1) Dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er août 1910, sous le titre *l'Inspiratrice de la Symphonie en blanc majeur*, M. Ernest Seillière a analysé avec exactitude et finesse le recueil de Mme LA MARA, *Marie von Moukhanof-Kalergis in Briefen an ihre Tochter*, Leipzig, Breitkopf et Hærtel, 1907 (2e édit., 1911).

héréditaire dressait ses vieilles tours féodales en pays rhénan, proche Solingen-sur-la-Wupper. Vers le milieu du dix-huitième siècle, des cadets de cette maison, les Nesselrode-Ereshoven, qui parcouraient les contrées voisines de l'Allemagne en cherchant fortune, furent accueillis à merveille par les Moscovites. Un sourire de la grande Catherine, une signature au bas d'un ukase (1), et le comte Guillaume Nesselrode (2), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, s'en allait représenter le gouvernement russe à Lisbonne, puis à Berlin.

Plus brillante encore fut la carrière de son fils Charles (3). Grâce à la protection constante des tzars Alexandre I[er], Nicolas I[er] et Alexandre II, il sut rester ministre des Affaires étrangères et chancelier de l'empire russe pendant quarante années consécutives, malgré les révolutions, les guerres et les changements de règne.

(1) Ukase de l'impératrice Catherine II au collège des Affaires étrangères, daté de Pétersbourg 13/25 septembre 1778. Cf. *Lettres et papiers du chancelier comte de Nesselrode*, publiés par le comte A. de Nesselrode, Paris, Lahure, t. I, p. 57.

(2) Le comte Guillaume Nesselrode (1728-1810) était d'abord venu en France sous Louis XV. Nommé colonel agrégé au Royal-Allemand, grâce au patronage de M. de Choiseul, il perdit cette place, à la chute de son protecteur.

(3) Né à Lisbonne en 1780, mort à Pétersbourg en 1862.

Comme beaucoup de gentilshommes au service du Tzar, sincèrement Russes de cœur, mais Allemands de naissance, le comte Charles Nesselrode conservait en sa nouvelle patrie les habitudes simples et patriarcales de ses ancêtres. L'aristocratie de Saint-Pétersbourg voyait avec étonnement ce très haut et très puissant dignitaire, ce diplomate redouté des cabinets de l'Europe, se confiner de parti pris dans ses affections de famille et l'amitié la plus intime. Les soirs où les devoirs de sa charge ne le retenaient pas impérieusement auprès des souverains ou des ambassadeurs, les soirs où il était vraiment son maître, avec quelles délices ne revenait-il pas se recueillir en son hôtel, vis-à-vis du palais d'Hiver, parmi ses proches ! C'est là seulement qu'il oubliait les soucis de la politique et, entre toutes les splendeurs de Pétersbourg, son asile de prédilection, son paradis, c'était le petit salon particulier de la comtesse Charles Nesselrode.

Les époux s'accordaient comme deux jeunes mariés. Chaque jour, le chancelier se remémorait avec plaisir l'après-midi de janvier 1812 où, se jetant aux pieds (1) de la petite comtesse Gouriew, fille du ministre des Finances

(1) Mme Kalergis affirmait quelquefois en riant : « Les déclarations à genoux sont les seules bonnes et valables. » (Cf. Sir Horace Rumbold, *Recollections of a Diplomatist*, London, Edward Arnold, 1902, vol. I, p. 257.)

et des Apanages, il l'avait suppliée de bien vouloir devenir sa femme. Le premier, il avait su discerner les solides qualités de sa fiancée, alors que ses beaux-parents les soupçonnaient à peine. Ces mérites lui semblaient attester sans cesse la sûreté de son coup d'œil et la rectitude de son jugement. Quel homme d'État se lasserait d'une satisfaction aussi douce?... C'est pourquoi, lorsqu'il perdit sa compagne, le 18 août 1849, le chancelier put affirmer, sans provoquer des sourires, qu'il lui devait trente-sept années de bonheur (1). Nulle déception ne l'ayant attristé au cours de cette longue période de vie commune, il n'avait pas été contraint de retoucher d'une main sévère le portrait flatteur qu'il s'en était tracé jadis, une fois pour toutes.

Cependant, ses contemporains se montraient moins enthousiastes de la comtesse. Ils en parlaient brièvement, comme d'une femme parfaite. Mais la société de Pétersbourg maugréait tout bas contre ses façons trop solennelles. Sans doute, Mme Swetchine, qui lui devait beaucoup, célébrait ses vertus avec une gratitude passionnée, et M. de Falloux s'en faisait volontiers l'écho retentissant (2). Il

(1) *Lettres et papiers du chancelier comte de Nesselrode*, vol. II, p. 75.

(2) « ...la comtesse de Nesselrode, dont le visage et la taille étaient aussi nobles qu'imposants. Les gens qui ne la voyaient

n'en reste pas moins que la comtesse Charles n'était pas toujours divertissante. Une Française impartiale qui l'avait connue en 1835 à Bade, la baronne de Montet, n'hésitait pas à la proclamer « la personne du monde la plus raide et la plus sérieuse (1) ».

Cette grande dame un peu guindée, gardienne vigilante des traditions de sa caste, incapable de commettre une faute de goût, apparaissait comme une éducatrice incomparable. Outre son fils Dmitri, futur conseiller d'État et grand maître de la cour, elle élevait on ne peut mieux ses deux filles : Hélène, plus tard comtesse Michel Chreptowitch, et Mary, qui épousa en 1839 un diplomate saxon, le baron Seebach. Aussi le cousin du chancelier, le lieutenant-général comte Frédéric Nesselrode, commandant la gendarmerie de Varsovie, se confondit-il en remerciements, lorsque la comtesse Charles lui offrit de recueillir sa fille unique, la petite Marie, au ministère des Affaires étrangères.

qu'officiellement ou rapidement lui avaient fait une réputation de raideur et de sévérité. C'était une erreur et une injustice. » Comte de Falloux, *Mémoires d'un royaliste*, Paris, Perrin et Cie, 1888, t. I, p. 127.

(1) *Souvenirs de la baronne de Montet*, Paris, Plon, 1914, p. 249.

*
* *

D'où vient que la femme du chancelier ne balançait pas à se charger d'un quatrième enfant, malgré ses lourdes responsabilités de famille et tant d'obligations officielles? Elle avait pitié de sa nièce. Peu d'orphelins excitent plus de compassion que ceux dont les parents se sont dit un adieu éternel, après d'affreux déchirements. Or, depuis quelques mois, Frédéric Nesselrode se plaignait amèrement de son ménage. Ses cousins ne savaient rien de ses griefs, car ils ne le voyaient que de loin en loin. A cette époque, le voyage de Varsovie à Pétersbourg durait plusieurs jours, coûtait fort cher, et Frédéric, très économe de son naturel, craignait extrêmement la dépense. Toutefois, le chancelier, qui n'avait jamais applaudi au mariage de son cousin avec Mlle Thecla Gorska, éprouvait à l'égard de celle-ci une défiance instinctive. Non qu'elle ne fût vertueuse, aimable, séduisante, douée d'une de ces physionomies angéliques où la douceur s'allie à la beauté, comme la poésie vient s'ajouter quelquefois à l'éloquence ; mais le chancelier estimait que ses qualités mêmes l'éloignaient de son mari. Et il ne se trompait guère.

Catholique jusqu'aux moelles, cette jeune

Polonaise ressentait un malaise de jour en jour plus douloureux auprès de ce gentilhomme allemand, trop voltairien pour mériter le beau nom de catholique, et l'un des oppresseurs directs de la Pologne, puisqu'il commandait en personne la gendarmerie russe. En son exaltation religieuse et patriotique, la pauvre Thecla Nesselrode se reprochait durement son mariage. N'avait-elle pas, double trahison, abandonné sa foi et son pays natal? Les idées les plus sombres tourmentaient son cerveau. Elle prenait la vie en exécration, finissant par se dire qu'elle n'était plus capable de rendre heureux son mari, encore moins d'élever convenablement sa fille.

Quoiqu'ils ne pussent soupçonner la gravité de cette crise conjugale, le chancelier et sa femme n'en vivaient pas moins dans l'inquiétude. La comtesse Charles, surtout, se promettait d'éclaircir ce mystère dès la première occasion. Quand elle traversa Varsovie en 1828, elle apprit que le cousin Frédéric était justement en tournée d'inspection ; mais comme elle tenait à se renseigner sur place, elle invita la cousine Thecla à venir la voir. Celle-ci s'empressa de répondre à son appel, accompagnée d'une servante qui donnait la main à une enfant adorablement blanche, blonde et rose, la petite Marie Nesselrode.

A peine fut-elle entrée que les contrac-

tions de sa physionomie, ses yeux égarés, la détresse de ses attitudes alarmèrent la comtesse : la cousine Thecla semblait demi-folle. Cette impression pénible s'accrut, lorsque, sans aucun préambule, la visiteuse se mit à lui décrire ses angoisses. Elle se sentait tellement détachée de la terre que la petite Marie elle-même, jusque-là son unique consolation, l'ennuyait ou l'exaspérait. Se jetant aux pieds de la comtesse, elle la supplia d'emmener l'enfant à Pétersbourg, afin de la mettre à l'abri... Les mots se pressaient sur ses lèvres avec tant de volubilité qu'il devenait difficile de les suivre. On démêlait pourtant, à travers ce flux de paroles, que l'enfant était délaissée et qu'il fallait, dans son intérêt même, l'éloigner sans retard de Varsovie. Sur ce point, cette mère insensée développait ses idées avec une parfaite lucidité.

La comtesse Charles s'efforça vainement de la calmer. Tout en se déclarant prête à lui rendre service ; tout en lui promettant de ne faire aucune différence entre la petite Marie et ses propres enfants, elle commença par exiger l'assentiment du père. Clause d'autant plus nécessaire que la cousine se trouverait absolument isolée par le départ de sa fille. Au lendemain d'une décision aussi cruelle, quelle mère n'éprouverait des regrets?

Dans ce cas, son repentir serait particulièrement amer, puisque, à la distance où elle serait de sa fille, elle ne pourrait songer à la revoir.

Mais Thecla n'en persistait pas moins dans son projet. Avec une inconscience extraordinaire, elle déclarait que le départ de sa fille la rendrait plus maîtresse de son sort. Au demeurant, aucune considération ne l'empêcherait d'attenter à ses jours.

Dans ces conditions, la comtesse Charles refusa formellement de s'engager à quoi que ce fût, avant d'avoir reçu les instructions de Frédéric. Mais elle ne put contenir ses larmes en disant adieu à cette jolie petite Marie dont l'avenir demeurait en suspens.

Une fois rentrée à Pétersbourg, la comtesse Charles écrivit à Frédéric Nesselrode la conversation qu'elle avait eue à Varsovie avec sa femme. En même temps, elle lui annonçait de la manière la plus positive que le chancelier et elle-même seraient heureux de se charger de Marie (1).

Le comte Frédéric ayant accepté avec reconnaissance l'offre si généreuse de ses cousins, la petite Marie fut confiée à la com-

(1) Le brouillon de cette lettre figure parmi les très intéressants papiers de famille que le comte de Nesselrode, petit-fils du chancelier, vient de déposer aux archives du ministère des Affaires étrangères français.

tesse Charles avant la fin de 1828. Pouvait-il en être autrement? Frédéric Nesselrode n'avait plus de foyer. Entre sa femme et lui, la séparation s'imposait. Leurs amis les plus dévoués désespéraient de renouer le fil qui s'était rompu. Et cependant, Thécla renonça au suicide, dès qu'elle fut éloignée de son mari. Elle vécut. Elle regretta de s'être dessaisie volontairement de sa fille. Elle dut même essayer de se rapprocher de Frédéric, mais en vain, car le chancelier, passant par Varsovie moins d'un an après l'installation de la petite Marie à Pétersbourg, mandait à sa femme : « J'ai appris indirectement qu'elle (Thecla) voulait m'engager à la raccommoder avec son mari, ce que je ne saurais recommander à celui-ci (1). »

De temps à autre, malgré l'insuffisance de ses ressources, la comtesse Thecla Nesselrode se transportait à Pétersbourg, au grand ennui du chancelier et de sa femme. On accusait alors cette Polonaise extravagante d'exercer une influence déplorable sur l'esprit de sa fille. Et comme ses visites se prolongeaient pendant des mois, elle passait pour indiscrète. Quel repos, lorsqu'elle voyageait en Suisse ou en Allemagne ! Quelle terreur, dès qu'elle re-

(1) Archives du ministère des Affaires étrangères français, lettre inédite du 9 mai 1829.

cueillait quelque héritage ! On tremblait alors de la voir débarquer à Pétersbourg. De Varsovie, le comte Frédéric donnait l'alarme :

Ma femme est toujours à Berlin. Puslowski vient de lui envoyer 22 000 roubles qui lui revenaient de cet héritage de l'oncle (qui avait placé un capital de 150 000 roubles chez Puslowski). Ayant appris cela, le danger d'une invasion à Pétersbourg de sa part me paraissant plus imminent que jamais, je me suis adressé à son frère... Il m'a dit qu'il comprenait parfaitement l'inconvenance de la chose, qu'il lui avait écrit là-dessus sans détours et qu'elle paraissait avoir renoncé à ce projet. Mais moi, en revanche, je n'en serai pas quitte, car elle viendra probablement établir de nouveau son domicile à Varsovie (1).

Puisqu'on ne voulait plus d'elle en Pologne ni en Russie, la comtesse Frédéric Nesselrode résolut de s'expatrier. Elle s'en alla mener à Paris une vie obscure et solitaire qui ne prit fin qu'avec sa mort, laquelle survint en 1848, des suites d'un cancer de l'estomac.

Elle laissait à sa fille le souvenir d'une figure énigmatique, mais gracieuse, vaguement entrevue dans sa première enfance. Née le

(1) Archives du ministère des Affaires étrangères français, lettre inédite du comte Frédéric Nesselrode à la comtesse Charles Nesselrode du 26 mai 1832.

7 août 1822 à Varsovie (1), Marie Nesselrode avait six ans lorsqu'elle en fut séparée. Précoce de cœur autant que d'esprit, elle ne comprenait que trop ce qu'elle perdait en quittant cette mère au charmant visage, toujours attristé par une mystérieuse mélancolie. A travers toute sa vie, Marie professa un culte romanesque pour la mémoire de l'exilée. Devenue grand'mère, elle tint à ce que l'aînée de ses petites-filles portât ce nom de Thecla qui lui rappelait un être passionnément chéri. Le 4 juin 1865, elle écrivait à son gendre : « Il me semble que, de tous vos enfants que j'*adore*, la petite Marie-Thecla sera la plus adorée. Car vous lui avez donné, n'est-ce pas? le nom de ma mère, ainsi que je l'avais demandé à Marie. Je voudrais qu'elle eût sa beauté, sa piété et son adorable bonté (2)... »

(1) Et non en 1823, comme l'affirme à tort Mme La Mara. Le 7 août 1835, la comtesse Charles écrivait à son fils Dmitri : « Notre grande perche Marie Polka a treize ans aujourd'hui. J'ai peine à me figurer qu'elle n'a que cet âge : elle est plus grande que moi. » Si Marie Nesselrode était née en 1823, elle aurait eu quinze ans et demi en janvier 1839, lors de son mariage.

(2) *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, La Mara *Briefwechsel*, 2e édit., p. 164.

II

L'ÉDUCATION

A ne considérer que les dehors, la femme du chancelier de Russie méritait pleinement sa réputation d'éducatrice. La jeune Marie Nesselrode acquit du brillant et de la politesse pendant les dix années qu'elle passa au ministère des Affaires étrangères. Les meilleurs pianistes de Pétersbourg lui donnaient des leçons : ils façonnaient avec amour ce magnifique talent de virtuose qui fit plus tard l'étonnement de l'Europe et ses délices. Son oncle, le chancelier, formulait dès cette époque des pronostics encourageants. Marie avait onze ans, lorsqu'il écrivait à son cousin Frédéric : « Je vous envoie ci-joint une lettre de Marie. Vous en serez content, je l'espère. Elle continue à faire des progrès et à gagner sous tous les rapports. La musique surtout va à merveille, et, si elle continue, je vous promets qu'elle deviendra une véritable virtuose (1). »

(1) Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, lettre inédite du 13 avril 1833.

C'est entre 1828 et 1838 que Marie se perfectionna dans la pratique des langues qu'on lui avait déjà enseignées à Varsovie. En français, en allemand, en anglais, en italien et en russe, elle s'exprimait avec la facilité habituelle des Slaves ; bien mieux, avec une élégance et un tour original qui n'étaient qu'à elle. Mais la seule langue qu'elle négligea, très involontairement, fut celle qu'elle avait balbutiée avant toutes les autres, sa langue maternelle. Faute de s'y être appliquée à l'âge où se préparent les habitudes, Marie ne parla jamais le polonais qu'avec un embarras dont elle s'accusait souvent vis-à-vis de ses proches : « L'obligation de parler le polonais me gêne un peu, car je ne suis pas forte dans ma langue natale (1). »

En quelle langue le chancelier écrivait-il à sa famille? Toujours en français. Dans leur chambre d'études de Pétersbourg, c'est en français que Marie bavardait avec ses cousines. En été, à la campagne, les grandes personnes qui causaient autour d'elles ne s'exprimaient qu'en français. Les Nesselrode passaient d'ordinaire la belle saison à quelques verstes de Pétersbourg, dans ces îles de la Néva, où plusieurs de leurs amis

(1) La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, p. 44.

habitaient des villas charmantes. Tandis que le chancelier cultivait ses dahlias, sa femme recevait leurs voisins : le prince de Butera, ministre de Naples, et le comte de Ficquelmont, ambassadeur d'Autriche. Ces deux diplomates avaient épousé des Russes, et la beauté de la comtesse de Ficquelmont excitait une admiration si générale qu'on avait modifié en son honneur le fameux proverbe italien. Les jeunes attachés murmuraient sur le ton le plus sentimental, pendant son ambassade de Naples : « Voir Naples, la Ficquelmont, et puis mourir (1) ! » La comtesse Sophie Bobrinsky ne fréquentait pas moins familièrement chez les Nesselrode. C'était une personne fort considérée et comptée dans la société élégante de Pétersbourg, avec de l'esprit, du manège, accoutumée à faire partout la loi. Quand elle arrivait chez les Nesselrode, on commençait par éloigner les enfants, car elle racontait en français des historiettes d'un intérêt palpitant pour le chancelier et sa femme, mais un peu lestes pour la jeunesse. Ces étrangers, qui n'aimaient pas nécessairement la France, eussent trouvé saugrenu de parler une autre langue que le français. « Il y a dans la langue française — affirmait très justement Joseph de

(1) Comte de Falloux, *Mémoires d'un royaliste*, Paris, Perrin et Cie, 1888, I, p. 131.

Maistre, — une force prosélytique qui passe l'imagination. »

De temps à autre, les médecins envoyaient la comtesse Charles aux eaux de Bade. Et c'est encore le français que Marie entendait parler en Allemagne.

Le séjour qu'elle y fit en 1835 lui laissa un souvenir enchanteur. Jamais été plus agréable que celui de sa treizième année. Marie jouissait à Bade d'une compagnie fort gaie, car la comtesse Charles, haïssant la solitude, emmenait dans sa berline tout un pensionnat de demoiselles. En l'absence de sa fille aînée Hélène, déjà mariée au comte Michel Chreptowitch, la bonne dame voiturait à travers la Russie, la Pologne, l'Allemagne et la Suisse, sa fille cadette Mary, sa nièce Marie Nesselrode et encore deux autres nièces qui montaient en graine et qu'elle désirait marier, Pauline Swetchine et Marie Swertchkow.

L'automne venu, les médecins lui prescrivirent une cure de repos à Clarens. La jeunesse trouva cette retraite un peu sévère. En écrivant au chancelier, son « cher et bien bon petit oncle », Marie Nesselrode — que sa tante appelait « Marie la Polonaise » ou « Marie la Grande », à cause de sa taille, pour la distinguer des autres Maries (1), — s'en plaignait

(1) Sa fille cadette Mary (la future baronne Seebach) et sa nièce Marie Swertchkow.

discrètement : « Le séjour de Clarens a été bien triste en comparaison de celui de Baden, qui s'écoula d'une manière si délicieuse, et la comparaison ajoutait encore à tous les ennuis... Heureusement, ma bonne tante n'a pas été trop seule... Mme de La Rochejaquelein resta huit jours et a fait notre conquête, tant elle est aimable. Nous passâmes nos soirées autour de la table à coudre (1)... »

Marie Nesselrode se dédommageait de cette fin de saison plutôt maussade en jouant du piano. Elle annonçait à son oncle, non sans orgueil : « J'ai composé une nouvelle mazourka, et je joue quasi couramment le grand concert de Kalkbrenner (2). »

Ce fut pendant ce voyage que Marie entra en contact avec les deux grandes puissances qui allaient bientôt gouverner sa vie : la société cosmopolite de Bade et le monde des artistes. En juillet 1835, elle entendit jouer Kalkbrenner et prit quelques leçons avec lui. Les jongleries du rusé pianiste plongeaient alors le public dans une véritable stupeur. Chopin, lui-même, arrivant à Paris en pleine possession de son génie, se demandait modestement s'il ne devait pas se mettre à l'école

(1) Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères lettre inédite du 1er novembre 1835.
(2) *Ibid.*, lettre inédite du 1er octobre 1835.

d'un aussi grand maître. Quelques semaines plus tard, nouvelle aubaine : Liszt en personne donnait un concert. La fille cadette de la comtesse, la future baronne Mary Seebach, se dépêchait d'en informer son frère Dmitri : « Je suis tout heureuse, parce que j'ai entendu jouer Liszt (1). » Et ces demoiselles découvraient presque en même temps que la danse pouvait être, non seulement le plus enivrant des plaisirs, mais un art aussi fier, aussi mystérieux, aussi sacré que la musique...

En effet, à partir de 1835, le nom de Mme Taglioni revient sans cesse dans la correspondance de la famille Nesselrode. Grands et petits raffolaient d'elle. La comtesse Charles, d'habitude si mesurée, si circonspecte, poussait l'enthousiasme jusqu'au fanatisme. Et Marie faisait chorus avec sa tante, puisque, en manifestant une admiration de bon goût, elle était sûre de lui plaire et d'être menée au théâtre. En 1837, elle écrivait à son cousin Dmitri, alors en tournée au Caucase :

Je voudrais aller dans le monde, afin de vous rendre mes épîtres plus divertissantes en les remplissant d'anecdotes sur ce grand tourbillon de

(1) Papiers Nesselrode, archives des Aff ires étrangères, lettre inédite du 4 octobre 1835.

misère et d'ivresse dont je suis encore éloignée pour deux ans. Mais, hélas ! je ne puis vous parler que de la Taglioni et de l'opéra allemand, seuls plaisirs qui nous soient permis. Nous l'avons admirée successivement dans *la Sylphide*, *la Bayadère*, *la Révolte* et *Robert le Diable*, et, chaque fois, elle m'a paru plus divinement gracieuse. Vous savez sans doute l'enthousiasme que ma tante a pour elle et que tout le public partage (1).

Tel était l'émerveillement de la comtesse Charles en présence de Mme Taglioni, qu'elle en oubliait un principe fondamental de son système : d'après elle, les femmes d'un certain rang devaient éviter le commerce des artistes, ou, du moins, ne s'y exposer qu'avec une extrême prudence. Mais s'agissait-il de Mme Taglioni, elle abrogeait cet ukase. Non contente de rabrouer vertement quiconque osait comparer sa favorite aux autres étoiles de la danse, elle désirait l'attirer chez elle. En février 1838, Mme Taglioni, informée de ses dispositions bienveillantes, lui faisait demander des lettres d'introduction pour Varsovie. Et l'épouse du chancelier de répondre que Mme Taglioni en aurait certainement, à condition de venir les chercher elle-même. Mais les libellules sont méfiantes. Devinant

(1) Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, lettre inédite non datée, probablement de mars 1838.

un piège, Mme Taglioni refusait de se présenter au ministère, si la comtesse n'était pas seule. Il fallut négocier. Après une semaine de pourparlers, la visite eut lieu le 11 février 1838. La comtesse jubilait : « Avant-hier, j'ai eu chez moi Mme Taglioni, — écrivait-elle à son fils Dmitri. — Elle est arrivée après huit heures. J'avais une réunion de quelques personnes, admirateurs et admiratrices, qui l'ont trouvée agréable, naturelle, répondant avec finesse, tout à fait bien. Sa tournure est si simple que l'on ne peut croire qu'elle développe tant de grâces (1). »

Depuis cette réception, les amis de la comtesse la plaisantaient en lui disant que les danseuses la regardaient comme leur patronne. Elle en riait aux larmes. Son fils Dmitri, passant à Berlin, deux ans plus tard, reprenait cet innocent badinage : « La protection que tu as accordée à Taglioni t'a donné une réputation colossale parmi les danseuses. Elles viennent ici s'adresser à moi pour tâcher d'obtenir par ton intermédiaire un engagement au théâtre de Pétersbourg. » Et il ajoutait, avec force sous-entendus galants et facétieux : « Je passe assez bien mon temps (2) !... »

(1) Papiers Nesselrode, lettre inédite du 13 février 1838.
(2) *Ibid.*, lettre inédite du 16/28 janvier 1840.

Si la jeune Marie, apercevant Mme Taglioni au ministère des Affaires étrangères, pouvait faire mille réflexions sur la royauté des artistes, devant laquelle les orgueils les plus farouches, apprivoisés par l'admiration, viennent s'incliner en souriant, qu'était-ce donc lorsque la famille impériale, elle-même, prodiguait à cette charmeresse ses attentions et ses faveurs? Le 13 février 1838, à la veille de quitter Pétersbourg, Mme Taglioni avait dansé la *cachucha* au palais Anitchkof.

Comme c'était sur le parquet, elle a glissé une fois à effrayer les spectateurs. Cependant, elle s'est remise. L'Empereur est allé voir si elle pouvait recommencer, ce qu'elle a fait. Elle a encore un peu glissé ; les applaudissements et les bravos ne lui ont pas manqué. Avant qu'elle recommence à danser, l'Impératrice lui a donné un beau bracelet en turquoises et diamants de plus de six mille roubles. Après la danse, elle a encore causé avec elle. Après qu'elle s'était retirée, l'Empereur, le grand-duc Michel ont été lui dire adieu, et beaucoup de nous autres (1).

Ces récits faisaient rêver la jeune fille. L'Empereur, l'Impératrice, les grands-ducs, les grandes-duchesses, ces dieux et ces demi-dieux menaient une vie surnaturelle en ce Palais d'hiver qui lui apparaissait, chaque

(1) *Ibid.*, lettre inédite du 14 février 1838.

jour, comme un Olympe éclatant de majesté et de beauté. Et cependant, — ô toute-puissance de l'art ! — ces êtres célestes daignaient descendre de leurs cimes pour rendre hommage à une simple ballerine !...

En une circonstance mémorable, ces divinités radieuses avaient dû se réfugier au ministère des Affaires étrangères. Le 9 décembre 1837, par une nuit de grand froid et de bise, les souverains venaient de se rendre au théâtre, précisément pour applaudir Mme Taglioni. Vers dix heures, l'aide-de-camp de service entra dans la loge impériale. Il annonçait, pâle d'émotion, que le feu avait éclaté au Palais d'hiver.

Nicolas Ier se leva, déclarant avec calme qu'il s'en allait prendre en personne la direction des mesures d'ordre et de sauvetage. La place d'un chef n'est-elle pas au danger? Quant à l'Impératrice, il l'engageait à ne point quitter le spectacle. Elle obéit. Puis, le rideau baissé sur les derniers murmures de l'orchestre, elle se fit conduire au château. Mais l'incendie s'étendait rapidement, et l'Empereur, alarmé, la pressa de se retirer. Comme elle remontait en voiture, l'idée lui vint de s'arrêter au ministère des Affaires étrangères, chez les Nesselrode, d'où l'on pouvait tout voir. C'est ainsi que le chancelier eut l'honneur d'héberger, pendant une

partie de la nuit, l'Impératrice et sa fille, la grande-duchesse Marie (1).

On ne parla que de la catastrophe, le lendemain et les jours suivants, autour de Marie Nesselrode. Un tel désastre occupait tous les esprits. Sa tante ne tarissait pas d'éloges sur le sang-froid et la grandeur d'âme des souverains. L'Impératrice et la grande-duchesse Marie, avaient suivi avec douleur, mais aussi avec fermeté, assises près d'une fenêtre, les progrès de la destruction. On admirait la noble attitude de la grande-duchesse, l'élévation de son langage. On se répétait ses propos. Elle aimait mieux, disait-elle, voir brûler un palais que la chaumière d'un paysan. De temps à autre, le grand-duc héritier, le futur Alexandre II, venait donner des nouvelles du Tzar à son auguste mère. Sa voix se perdait dans le fracas des plafonds qui s'effondraient. Un peuple immense, à genoux sur la place, gémissait et priait avec une dévotion exaltée. Plusieurs crurent entendre vibrer la grosse horloge du palais. Soudain, après les douze coups de minuit, cette masse énorme de métal s'écroula dans le brasier avec un vacarme épouvantable. Presque aussitôt les flammes escaladèrent le

(1) Papiers Nesselrode, lettre inédite de la comtesse Charles Nesselrode au comte Dmitri Nesselrode, 10 décembre 837.

fronton de la façade, léchant la couronne impériale. On vit alors la physionomie de l'Impératrice blêmir, se contracter, puis se recueillir en une résignation surnaturelle (1).

Certes, pendant cette nuit terrible, Marie n'eût pas demandé mieux que de veiller avec sa tante auprès de l'Impératrice et de la grande-duchesse. Mais l'étiquette de la cour prescrit à tout sujet russe se trouvant dans un salon particulier de se retirer sur-le-champ, à l'entrée d'un membre de la famille impériale. Quel regret pour Marie ! Il lui semblait qu'elle aurait pu, aussi bien que sa tante, entourer de soins et d'empressements les illustres visiteuses. A vrai dire, elle avait tout juste quinze ans et demi. N'importe ! Marie ne se sentait nullement embarrassée de sa personne, et l'éclat des grandeurs humaines la séduisait, sans l'étonner.

Cette absence de timidité lui conférait un avantage immédiat sur ses cousines. A une soirée musicale donnée par la comtesse Nesselrode, quelques jours avant l'incendie du

(1) Quelques erreurs se sont glissées dans le récit, d'ailleurs admirable, que M. de Falloux a fait jadis de cet incendie (cf. *Lettres de Madame Swetchine*, Paris, Didier et Cie, p. 545). C'est ainsi qu'il a confondu la grande-duchesse Marie avec sa cadette, la grande-duchesse Olga, future reine de Wurtemberg, et supposé que Nicolas Ier avait suivi l'incendie des fenêtres du Palais d'Hiver. L'Impératrice n'est même pas nommée dans son récit.

Palais d'hiver, Mary, sa fille cadette, perdit courage en s'asseyant au piano ; ses doigts la trahirent, et quand les auditeurs prétendirent la féliciter, elle éclata en sanglots. Au lieu d'une agréable soirée, les maîtres de maison furent régalés d'une crise de nerfs. Quant à leur nièce, « Marie la Polonaise », tranquille comme dans l'intimité, elle exécuta un morceau de Thalberg, surchargé d'arabesques, avec tant de maîtrise et de crânerie qu'elle remporta un triomphe. « La grande (Marie) s'est surpassée dans ce caprice de Thalberg que Mayer a joué l'année passée. » Et la comtesse ajoutait, non sans amertume : « Elle n'a pas peur (1) !... »

Ce succès enhardit la jeune fille. Justement, les virtuoses foisonnaient à Pétersbourg : violonistes fameux, comme Charles de Bériot, Ole Bull et Vieuxtemps ; pianistes en vogue, comme Charles Mayer et Adolphe Henselt. Parmi les amateurs de marque, on citait la comtesse Delphine Potocka, l'amie d'Eugène Delacroix et de Chopin, cantatrice à la voix captivante. Toutes ces merveilles de l'école romantique brillaient tour à tour, et parfois simultanément, dans le salon de la comtesse Nesselrode. « Nous avons eu hier,

(1) Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, lettre inédite de la comtesse Charles Nesselrode au comte Dmitri Nesselrode, 5 décembre 1837.

— écrivait-elle à son fils le 19 mars 1838, — une jolie soirée musicale, pas nombreuse, mais de vrais amateurs. C'est le fameux claveciniste Henselt et Vieuxtemps qui se sont fait entendre. Le premier est plus boutonné (*sic*), mais le second, qui n'a que dix-huit ans, est étonnant par la pureté de son jeu ; il est extrêmement agréable... Mme Delphine Potocka a chanté avec méthode et agréablement ; elle n'est plus belle, mais je comprends qu'elle inspire un sentiment, parce qu'elle a beaucoup d'attrait (1)... » Et Marie, emportée par son ambition dans l'orbite de ces artistes, rêvait de devenir leur émule. Six heures par jour, elle s'astreignait au régime du guide-mains préconisé par Kalkbrenner. Sa tante lui ayant permis de se produire en public, Marie, ivre d'orgueil, en avisait son cousin Dmitri : « Cette année-ci, je me lance, et ma tante m'a permis de me faire entendre au concert patriotique. Jugez comme cela aiguillonne mon zèle (2) ! »

*
* *

Si les avantages que Marie retirait de son éducation russe s'imposaient par leur éclat,

(1) Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, lettre inédite.

(2) *Ibid.*, lettre inédite, déjà citée, sans date (probablement de mars 1838).

ils n'en demeuraient pas moins étrangers au caractère propre de la jeune fille, à ses atavismes, aux influences éparses autour de son berceau. On eût dit que l'esquisse d'une belle symphonie tombait aux mains d'un artiste incapable de pénétrer la pensée de son prédécesseur. Marie respirait à Pétersbourg une tout autre atmosphère qu'à Varsovie. Et comme elle avait changé trop brusquement de climat spirituel, sa vie se trouvait coupée en deux, au moment même où son esprit avait le plus besoin de liaison et de continuité.

Ces dédoublements n'altèrent pas nécessairement les âmes, passé un certain âge, quand la volonté a déjà sa vigueur. Mais la petite Marie aurait eu le cœur déchiré par sa double ascendance allemande et polonaise, même si elle fût restée chez ses parents, à Varsovie. Elle en souffrit bien davantage à Pétersbourg, où elle arrivait dans un monde entièrement nouveau pour elle, parmi des élégances et des somptuosités auxquelles un être jeune reste rarement insensible. Il est vrai que le sang maternel finit par l'emporter sur les influences contraires, puisque ses actes et ses paroles portent incontestablement l'empreinte de la Pologne. Mais combien précaire fut toujours cette victoire ! Dans le tréfonds de sa conscience, la Polonaise lutta pénible-

ment, jusqu'à son dernier souffle, contre les retours offensifs de la Russe et de l'Allemande.

Ce conflit intérieur la tourmentait nuit et jour. Plus encore que l'instruction, — et celle qu'on lui accorda se limitait aux arts d'agrément et à quelques notions bien rudimentaires d'histoire et de géographie, — il aurait fallu à Marie Nesselrode une direction énergique, perspicace et chaleureuse. Mais nul ne s'en avisa, et l'on voit par ses lettres à sa fille combien elle le regrettait. « J'ai été mal élevée, je vous l'ai dit cent fois... Mon affreuse éducation...une éducation détestable... l'abandon dans lequel on m'a laissée dès le début de ma vie... » Ces plaintes retentissent d'un bout à l'autre de sa correspondance (1).

Son oncle aurait pu lui être d'un secours inappréciable, s'il avait eu des loisirs. « Vous savez, écrivait-elle plus tard, — que mon oncle a pris soin de mon enfance avec une sollicitude paternelle (2) » Le chancelier s'était bien vite attaché à la petite nièce qui grandissait sous ses yeux. Comme un lys, elle croissait dans ses jardins, et son vieux cœur en était rafraîchi. Non seulement il ne faisait aucune différence entre elle et ses enfants,

(1) *Correspondance avec a comtesse Coudenhove*. p. 26, 102, 114.

(2) *Ibid.*, p. 1.

mais encore ceux-ci le soupçonnaient de leur préférer cette jeune cousine... Marie le charmait par sa pénétration, sa sagacité, la finesse de son esprit, l'imprévu de ses ripostes, le magnétisme inexprimable qui émanait de sa personne... Et puis, Marie était si belle !...

A Varsovie, dès son enfance, les promeneurs s'arrêtaient sur son passage, s'informaient de son nom, interrogeaient sa bonne, l'accablaient de compliments. Et la fierté qu'ils éprouvaient l'un et l'autre de ces hommages ingénus, forma longtemps, entre son père et sa mère, un lien d'une douceur extrême qui fut le dernier à se rompre. Mais quelle révélation pour ses amis et ses proches, lorsque, après les métarmophoses de l'âge ingrat, on vit éclore et s'épanouir la jeune fille ! Le chancelier ne l'appela plus que « la sirène », la « fée blanche » (1). Son cousin par alliance, le comte Michel Chreptowitch, écrivait à Dmitri Nesselrode : « La Polonaise est devenue belle, spirituelle et ragoûtante au possible (2)... » A seize ans, sans le savoir, Marie était célèbre. Elle n'allait pas encore au bal qu'on s'extasiait déjà sur une beauté dont les jeunes hommes se signalaient entre eux les

(1) *Souvenirs et papiers du comte Charles de Nesselrode*, X, p. 206, 274, 309 et XI, p. 71, 73, 251.

2) Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères lettre inédite du 11 novembre 1837

moindres perfections, ainsi que des astronomes, pleins d'allégresse, s'annoncent les uns aux autres les particularités d'une planète nouvelle.

Marie Nesselrode incarnait mieux que n'importe quel chef-d'œuvre romantique le type idéalement parfait de la vierge septentrionale. Avec ses tresses d'or fin, naturellement ondées et lustrées, dont la gloire couronnait un visage à l'ovale délicat, avec sa taille élancée et son teint d'une blancheur éclatante, on l'eût prise pour une de ces figures rayonnantes que les habitants des contrées boréales aiment à évoquer dans leurs songes, parce qu'elles sont la seule clarté de leurs longues nuits d'hiver. « C'était une Polonaise, grande, à tournure élégante, à la peau plus blanche que le lait, et dont l'éclat était accru par une chevelure roux doré très extraordinaire (1). » Une aussi lumineuse créature éclipsait sans effort les timides fantômes des légendes slaves ou scandinaves. On oubliait volontiers auprès d'elle cette reine des cygnes qui habite, au bord d'un lac gelé, sous le vent des banquises, un pavillon de glace transparente que le soleil des solitudes polaires fait resplendir comme un diamant. Devant ce

(1) Germain Bapst, *le Maréchal Canrobert*, Paris, Plon, 1898, t. I, p. 503. A noter que le maréchal Canrobert ne fut présenté à Mme Kalergis qu'en mars 1851.

corps sans défaut, modelé dans une neige sans tache, un souffle lyrique exaltait subitement les hommes les moins rêveurs. Un Anglais, secrétaire d'ambassade, balbutiait en son honneur les vieilles ballades de ses ancêtres (1). Quelques strophes de Tennyson se réveillaient dans sa mémoire. Ému d'on ne sait quelle langueur, il croyait revoir Édith-au-col-de-cygne et les dames illustres que la fleur des paladins servait jadis dans les châteaux du roi Artus. Mais confrontées avec cette femme si singulière, les plus fastueuses images se décoloraient tour à tour. Cherchait-on à surprendre le secret de ses enchantements dans ses yeux vastes et profonds, yeux admirables, « ni bleus, ni noirs, ni verts, ni gris (2) », qui, sous l'arc presque trop pâle des sourcils, rappelaient exactement la nuance des violettes de Parme (3), leurs prunelles défendaient jalousement leur énigme. Tout au plus, si l'on péchait par trop d'insistance, punissaient-elles l'indiscret par un regard de myope, distant, dédaigneux et parfois un peu dur (4).

(1) Cf. Sir Horace Rumbold, mémoires déjà cités, t. I, p. 221, 222.

(2) Mme JAUBERT, *Souvenirs*, Paris, Hetzel, p. 80-81.

(3) *Ibid.*, p. 80-81.

(4) Le prince Constantin Gortchakow, fils du chancelier, nous dit l'avoir connue à Bade entre 1851 et 1853. La cou-

Comme la comtesse Charles la surveillait de près, les soupirants n'osaient lui offrir leurs hommages que sous le couvert d'une haute littérature. Un bel officier, amateur de romans poétiques, la compara une fois en rougissant à Cymodocée. Sans s'expliquer pourquoi, elle éprouva un frémissement délicieux. Ensuite, elle voulut examiner avec soin cette héroïne qu'on lui présentait comme son portrait. Elle supplia son oncle de lui prêter les *Martyrs*. Et Marie, ayant lu cette épopée romantique, conçut pour le vicomte de Chateaubriand un de ces enthousiasmes exaltés dont le privilège appartient aux jeunes filles. Aussi le chancelier prenait-il plaisir à la plaisanter sur cette passion véhémente.

leur des sourcils, et surtout des cils, était si pâle, qu'elle paraissait n'en pas avoir. Même impression chez le maréchal Canrobert : « Elle n'avait pas de cils, ce qui donnait à sa physionomie un caractère assez particulier. » Sir Frederick Saint-John (*Reminiscences of a retired diplomat*, London, Chapman et Hall, 1905, p. 40), assure que son regard devenait particulièrement pénétrant, lorsqu'elle contractait les paupières, et que cela l'intimidait beaucoup.

III

LE MARIAGE

Belle, musicienne et d'esprit alerte, comment Marie Nesselrode n'eût-elle pas porté ombrage à ses cousines? Ces demoiselles, à l'exemple de leurs parents, lui témoignaient une amitié sincère ; mais cette amitié n'excluait nullement les menues picoteries de chaque jour. Des tragi-comédies fertiles en coups de théâtre se déroulaient dans la salle d'études où les trois Maries, — Mary Nesselrode, Marie Swertchkow et Marie « la Polonaise » — travaillaient de concert, à la mode allemande. Après les escarmouches préliminaires, après les scènes de reproches, on voyait jaillir des torrents de larmes. Soudain, les rivales s'embrassaient avec ardeur, jurant de tout oublier, apaisées comme par miracle. Et cette alliance éternelle durait au moins quelques heures.

Les deux cousines adoraient Marie « la Polonaise ». Mais hélas! puisque leur sœur adoptive n'avait point de dot, elles lui recom-

mandaient, oh ! uniquement dans son intérêt personnel, d'accepter au plus tôt un parti avantageux... Ou bien, d'une voix suave, elles la félicitaient de jouer du piano tellement mieux qu'elles-mêmes, car enfin, grâce à ce talent digne de sainte Cécile, leur chère Marie serait toujours en mesure de pourvoir à sa subsistance. Excellents conseils, dont Marie Nesselrode ne manquait pas de faire son profit. Mais tout en goûtant la douceur des attachements de famille, les seuls vraiment solides, elle observait combien il est difficile à une jeune femme de s'accorder avec ses compagnes, lorsqu'elle a le malheur de plaire aux hommes. En somme, vers sa seizième année, Marie eût accueilli d'un cœur léger n'importe quelle catastrophe, pourvu que celle-ci apportât un changement à la routine de la veille. Elle suivait son idée fixe : ne plus être à la charge de sa famille.

Or, une après-midi de l'automne 1838 alors qu'elles babillaient comme de coutume dans leur vieille salle d'études, un domestique vint annoncer la visite du chancelier. Au bout d'un moment, le comte Nesselrode introduisit un personnage courtaud, de physionomie ingrate, paraissant âgé d'environ vingt-cinq ans. Il se nommait Jean Kalergis. A peine leur fut-il présenté, que l'inconnu s'écria brusquement :

— C'est la grande blonde qui me plaît le mieux !... C'est elle que je désire épouser.

Marie « la Polonaise » essaya de faire bonne contenance. Néanmoins, cet hommage la bouleversait par son accent impérieux...

Le soir, au dîner de famille, on ne parla d'abord que de questions indifférentes. Ensuite, à l'heure où ces demoiselles se retiraient d'habitude dans leurs appartements, la comtesse Nesselrode, avec un sérieux glacial, rappela sa nièce :

— Marie, restez ! j'ai à vous parler.

La jeune fille demeura seule en face de sa tante et du chancelier.

— Ma nièce, — reprit solennellement la comtesse Nesselrode, — je dois vous annoncer que M. Kalergis a demandé votre main... Que vous en dirais-je?... C'est un brave homme, il a une belle fortune, et je crois que vous serez heureuse...

Ce discours indiquait nettement à Marie que son mariage était décidé dans l'esprit du chancelier et de la comtesse Nesselrode. Pas un instant, Marie ne s'avisa qu'elle restait libre. Elle aurait pu refuser M. Kalergis ; mais il lui tardait bien trop de s'affranchir d'une hospitalité qui l'humiliait comme une aumône. Et puis, à seize ans, lorsque Cymodocée meurt d'ennui au fond d'une salle d'études, elle ne résiste pas à la tentation de se laisser

transformer, du jour au lendemain, en une dame riche, élégante, environnée d'hommages, et de porter enfin les plumes, diamants et cachemires, privilège des femmes mariées.

Elle réfléchissait confusément à ces choses, tandis que là-haut, dans leurs chambrettes, ses cousines trépignaient d'impatience en épiant son retour. Lasses d'attendre, elles avaient fini par se coucher, mais sans pouvoir dormir.

— Figurez-vous que je suis fiancée ! — leur déclara tout d'un coup Marie, faisant irruption chez elles.

— Mon Dieu, que c'est amusant ! — s'écrièrent-elles d'une seule voix. — Oh ! vite, racontez-nous cela...

Elles semblaient passionnément intéressées Et des éclats de rire inextinguibles les secouaient de la tête aux pieds, au fond de leurs lits blancs à rideaux de mousseline (1).

*
* *

Le 3/15 janvier 1839, après de courtes fiançailles, Jean Kalergis et Marie Nesselrode reçurent la bénédiction nuptiale en la cha-

(1) Voir la préface biographique que Mme La Mara a mise en tête de la *Correspondance* de Mme Kalergis avec la comtesse Coudenhove, p. XII, XIII, XIV. Mme La Mara tenait ces détails des petits-enfants de Mme Kalergis.

pelle du ministère des Affaires étrangères, à Saint-Pétersbourg.

Ils partirent presque immédiatement pour Londres.

Par malheur, les pronostics de la comtesse Charles ne devaient point se vérifier. Brave homme et possesseur d'une belle fortune, Jean Kalergis ne fit point le bonheur de sa femme.

Avant leur mariage, les jeunes époux n'avaient échangé qu'un coup d'œil rapide, sans bien se voir. Quand ils s'aperçurent enfin au naturel, sous la lumière crue du tête-à-tête conjugal, ils s'étonnèrent prodigieusement d'être mari et femme.

Au physique, la taille exiguë de Jean Kalergis contrastait ridiculement avec la stature imposante de sa femme, laquelle était haute d'environ six pieds (1). Au moral, l'opposition éclatait avec encore plus de force. Elle, vive, expansive, la conversation pleine d'enjouement et de verve, fantasque, mais bien moins portée à la mélancolie qu'à la gaîté, éprise du monde, où jamais elle ne manquait de briller et de plaire. Jean Kalergis, plus jaune qu'un citron, avare de mots comme certains Espagnols, enclin à la sauvagerie et

(1) Cf. Sir Frederick Saint-John, *Reminiscences of a retired diplomat*, p. 40.

même à une défiance qui devait le conduire graduellement jusqu'à l'hypocondrie, haïssait les assemblées nombreuses où sa modestie, jointe à sa timidité, le rejetait dans un effacement fort pénible.

Il se montrait d'autant plus chatouilleux sur ce chapitre qu'une partie de la société russe critiquait son alliance avec une Nesselrode. En vain, le comte Frédéric, son beau-père, et le chancelier, son oncle, prenaient-ils la peine de vanter les origines illustres de leur gendre et neveu (1). On se bornait à les écouter poliment.

Au seizième siècle, disaient-ils, pendant la bataille de Lépante, un Kalergis accourut au secours de Venise. Il fit si bien, avec une frégate équipée à ses frais, que le doge Vendramin, voulant le récompenser, lui donna sa fille en mariage. Ce héros d'une naumachie mémorable possédait à Venise le magnifique palais Vendramin-Kalergis, que la duchesse de Berry choisit pour sa résidence au dix-neuvième siècle. Richard Wagner y passa après elle, et y rendit le dernier soupir. Certains généalogistes prétendent même que la touchante figure de Desdémone fut inspirée par une dame de cette famille. Dans la suite,

(1) Voir à ce sujet, dans La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, p. 174, la lettre si curieuse que le comte Frédéric Nesselrode adressa le 8 mars 1866 à sa petite-fille.

les Kalergis allèrent s'établir en Crète ; ils y firent souche. Puis, comme tant d'autres sujets de la Sérénissime République, de plus en plus hellénisés à chaque génération nouvelle, ils perdirent jusqu'au souvenir de leur extraction italienne. Quand les persécutions et les massacres ensanglantèrent les îles grecques, au début du dix-neuvième siècle, les Kalergis se réfugièrent en Russie.

Cette monarchie semi-asiatique offrait alors un asile immense à tous les exilés. Les victimes des convulsions politiques les plus diverses y confondaient leurs douleurs. Les Capo d'Istria, les Ypsilanti, les hospodars proscrits de Valachie ou de Moldavie se demandaient s'ils étaient plus malheureux que les Richelieu, les Saint-Priest, les Damas, les Langeron, les Modène, émigrés depuis la Révolution française. Et les ministres du Tzar, tout en s'apitoyant sur tant de revers, exploitaient habilement les capacités des uns et des autres au profit de l'empire russe. Une large place était faite à ces colons involontaires dans l'armée, la marine et la diplomatie moscovites Jean Kalergis, entre autres, grâce au patronage du comte Capo d'Istria, commença par être secrétaire d'ambassade.

Mais la société russe se moquait bien du mouchoir de Desdémone. Insensible au charme de cette filiation romanesque, elle ne

considérait que la réalité immédiate. Qu'était-ce donc, à ses yeux, que M. Jean Kalergis? Un homme riche, propriétaire d'un hôtel fort bien situé sur la Perspective Newsky. Rien de plus. Et la seule ressemblance qu'on lui reconnût avec les Nesselrode, c'était son origine étrangère. Ses parents arrivaient de Grèce, comme les autres d'Allemagne. Si la belle Marie Nesselrode, fille d'un seigneur des provinces rhénanes, naturalisé Russe, avait pour mère une Polonaise, M. Kalergis, lui, était né d'un Grec transplanté en Russie et d'une Suédoise, Mlle Jurgensen (1). Évidemment, de part et d'autre, on se trouvait en présence de croisements fort compliqués, qui mettaient en jeu l'Allemagne, la Russie, la Pologne, la Grèce et même la Suède. Le ménage Nesselrode-Kalergis représentait une expérience ethnographique d'un intérêt exceptionnel. Mais ce n'était pas une raison suffisante pour que M. Kalergis se crût autorisé à traiter de pair à compagnon avec les plus grands seigneurs russes.

(1) Mme Kalergis mère épousa en secondes noces un Français, M. Voutier, fort mêlé aux affaires de la guerre de l'indépendance grecque. Ce personnage fut nommé colonel par le gouvernement hellénique. C'est lui qui publia en décembre 1823 à Paris, chez Bossange frères, dans la collection des « Mémoires des Contemporains », un ouvrage intitulé *Mémoires du colonel Voutier sur la guerre des Grecs*, in-8°, 396 pages.

Le pauvre homme n'en demandait pas tant. Il haïssait, au contraire, les raouts et les bals, où il se morfondait parmi de hauts fonctionnaires chamarrés de grands cordons. Sa chimère était de vivre tranquille auprès de sa jeune femme, qu'il aimait à la folie, quoiqu'il fût incapable de la comprendre.

Pour comble de disgrâce, Jean Kalergis, voyant que Marie se plaisait en tous lieux, sauf en sa compagnie, et qu'elle appréciait tous les hommages, hors les siens, ne tarda pas à en devenir farouchement jaloux. Comme il souffrait le martyre, le malheureux accumula toutes les sottises qui pouvaient le rendre odieux à sa compagne.

Mais la foudre ne devait s'abattre vraiment sur ce couple infortuné que six mois plus tard.

Depuis le début de la belle saison, la comtesse Charles attendait impatiemment les Kalergis à Bade. Elle prophétisa une catastrophe dès leur arrivée, le 1er août 1839. Car Jean Kalergis se mourait de jalousie.

L'arrière-petit-neveu de Desdémone étalait en public les emportements et les fureurs d'Othello. Rien ne pouvait le calmer, ni les divertissements de Bade, ni la douceur du ciel, ni l'influence d'un air sylvestre où les robustes émanations des sapins se mêlent aux parfums sucrés des acacias et des tilleuls. Les moindres

incidents excitaient ses soupçons. Un mendiant s'approchait-il de Marie, c'était, à coup sûr, un valet déguisé, cherchant à lui glisser quelque missive. La comtesse Pozzo di Borgo les priait-elle de l'accompagner chez une amie, Jean Kalergis s'imaginait que sa femme méditait d'y rejoindre un galant. Et malheur à Marie, si elle applaudissait trop chaleureusement Thalberg, le beau pianiste, qui donnait des concerts à Bade avec Charles de Bériot ! Son mari pâlissait et écumait de rage, dardant sur elle des regards de basilic. Il découvrait ainsi, à tout instant, des complots dirigés contre son bonheur, des stratagèmes nouveaux, inopinés, bizarres, extraordinaires, qu'il ourdissait lui-même, comme pour se torturer à plaisir. Hélas ! il n'était pas seul à en souffrir. Sa jeune femme, au cinquième mois d'une grossesse assez pénible, se révoltait contre cette tyrannie déshonorante. Les craintes de la comtesse Nesselrode n'étaient donc que trop justifiées.

La crise, brutale en sa soudaineté, se produisit le 4 août, devant l'élite de la société de Bade. Et voici comment la comtesse Nesselrode en rendait compte au chancelier :

La pauvre Marie était si heureuse de nous avoir retrouvées ! Elle était dans la plénitude de son bonheur, charmante, prête à être douce avec son Othello.

Il y a trois jours, nous revenions d'une promenade. Marie me dit : « Puis-je, ma tante, aller manger une glace? » Je ne trouve rien de plus naturel, et j'engage Mlle Tamy à l'accompagner. On tarde à leur apporter des glaces. Dans ce moment, Thalberg passe. Mlle Tamy le prie d'aller en chercher. Marie n'a pas eu le temps d'achever la sienne qu'elle voit son mari s'avancer comme un spectre vers Thalberg, lui mettre le poing sous le nez et lui dire : « Nous nous reverrons !... » Mlle Tamy, indignée, met le holà avec énergie et ramène cette innocente victime chez elle, toute tremblante, et empêche Kalergis d'entrer chez sa femme. Alors, il vient chez moi, blême, transpirant, tremblant, me fait part de ce qu'il a surpris, me tient les propos d'un fou (1)...

Comme il était hors de lui, la comtesse lui conseilla de rentrer à l'hôtel, puisqu'il ne parvenait pas à se maîtriser. Fort heureusement, il l'en crut et ne retourna pas chez elle avant le lendemain.

Ce jour-là, il lui tint un long discours pour lui annoncer qu'il songeait à partir. Peut-être n'était-ce qu'une vaine menace. Mais la comtesse ne l'entendait pas ainsi. Résolue à lui dire son fait, elle lui mit sous les yeux un tableau très noir de ses torts, insistant sur l'indécence de sa conduite de la veille et ne

(1) Papiers Nesselrode, lettre inédite, Bade, 7 août 1839.

lui cachant pas qu'il exposait sa femme aux risques d'un accident. Et puisque M. Kalergis se portait à tout propos, sans aucun motif valable, aux extrémités les plus odieuses, elle ne commettrait certes pas l'imprudence d'engager sa nièce à le revoir et à lui pardonner. Donc, M. Kalergis avait cent fois raison de vouloir s'absenter.

On finit par décider que M. Kalergis partirait au plus tôt pour son voyage expiatoire, tandis que Marie s'acheminerait à petites journées jusqu'à Varsovie, où elle ferait ses couches. Ce projet paraissait sourire à Marie Kalergis. Elle se rassérénait peu à peu. Mais Frédéric Nesselrode déconseilla le choix de Varsovie, de peur que la plaintive et ennuyeuse Thecla ne s'avisât de venir assister aux couches de sa fille.

Force était donc à Marie de se réfugier à Pétersbourg. Seulement, plutôt que de la laisser retourner dans la maison Kalergis de la Perspective Newsky, où elle eût été trop solitaire et d'ailleurs exposée à recevoir subitement la visite de son époux, la comtesse Charles l'invita très affectueusement à s'établir au ministère des Affaires étrangères.

Ainsi, dans la première quinzaine de novembre 1839, Marie arrivait à Pétersbourg en compagnie de sa tante et reprenait à l'hôtel des Affaires étrangères la place qu'elle avait

quittée, dix mois auparavant, avec tant d'allégresse. C'est là qu'elle mit au monde, le 5/17 janvier 1840, une fille qui reçut le nom de Marie (1).

*
* *

Depuis le mois d'août 1839, M. Kalergis supportait impatiemment son exil. Chaque fois qu'il proposait de se rendre à Pétersbourg, le chancelier ripostait par une prolongation de congé. Tout en rongeant son frein, M. Kalergis écrivait à sa femme avec douceur ; mais on apprenait ensuite qu'il faisait des scènes atroces à son entourage.

Vers le début de janvier 1840, il se mit en route pour Pétersbourg. Ce fut à Berlin qu'il apprit par le comte Dmitri Nesselrode la naissance de sa fille. Le pauvre homme fondit en larmes. Ensuite, comme son interlocuteur le conjurait de retarder son arrivée à Pétersbourg, par ménagement pour la jeune mère, il promit d'être plein d'égards, pourvu que sa femme, de son côté, consentît à lui témoigner moins de dédain.

Malgré ses excellentes intentions, la vie

(1) « Je suis encore toute fatiguée de la nuit d'avant-hier que j'ai passée près de Marie, qui est accouchée le plus heureusement du monde, le 5, à dix heures et demie du matin... » *Ibid.*, lettre inédite de la comtesse Charles Nesselrode au comte Dmitri Nesselrode, Pétersbourg, 6 janvier 1840.

que Jean Kalergis imposa à sa femme entre février et juin 1840, pendant leur suprême essai de cohabitation, ne fut qu'une captivité humiliante. En vain, depuis son retour au foyer conjugal, Marie s'ingéniait à lui plaire en toutes choses, afin d'éviter un éclat et de sauvegarder l'avenir de leur fille. Jean Kalergis semblait voué au démon de la jalousie. Non content d'avoir organisé une police secrète dans sa maison de la Perspective Newsky, il l'étendait maintenant jusqu'au ministère des Affaires étrangères. Il sommait ses domestiques de lui rendre compte des personnes qui s'étaient trouvées chez le chancelier en même temps que leur maîtresse. Il prétendait choisir lui-même la femme de chambre de son épouse. Ces folies nous expliquent le mot de la comtesse Nesselrode : « Si une telle conduite était décrite dans un roman, cela serait traité d'invention (1). »

Mais un jour de printemps, M. Kalergis se fit horreur à lui-même. Dépouillé de son extravagance et de sa cruauté, il songea que, par sa très grande faute, Marie souffrait le martyre. Tout en larmes, il courut chez le prince Grégoire Wolkonsky et lui confia qu'il se sentait fort misérable, mais que sa

(1) Papiers Nesselrode, lettres inédites au comte Dmitri Nesselrode, Pétersbourg, 8 mars et 17 avril 1840.

pauvre jeune femme méritait encore plus de compassion. Plutôt que de prolonger inutilement leur supplice, il irait se fixer, tout seul, en Angleterre. En outre, comme il avait porté un préjudice grave à Mme Kalergis, il désirait l'en dédommager par les plus larges compensations matérielles.

Et M. Kalergis tint parole. Dès leurs fiançailles, il avait placé 600 000 roubles sur la tête de sa femme. Avec une libéralité vraiment digne du Kalergis de Lépante, il voulut encore lui attribuer les intérêts de 400 000 roubles, ce qui assurait à Marie un revenu personnel de 40 000 roubles par an. Puis, au lieu de chicaner sur la garde de leur fille, il lui alloua 24 000 roubles pour tous frais d'entretien. Par surcroît, ce jaloux magnanime fit inscrire au nom de Marie sa belle maison de la Perspective Newsky. Mme Kalergis se trouva ainsi posséder 250 000 francs de rente. Il n'en fallait pas tant alors à une jeune femme, mère d'un enfant en bas âge, pour goûter sans inquiétude aux plus coûteuses tentations du luxe. « Au moins, il lui assure un beau sort », concluait philosophiquement la comtesse Nesselrode. « Mais à dix-sept ans, cela ne suffit pas... »

(1) Papiers Nesselrode lettre inédite au comte Dmitri Nesselrode. Pétersbourg, 17 avril 1840.

Inconsolable d'avoir rempli le Nord du bruit de ses excentricités, Jean Kalergis promenait ses chagrins à travers l'Europe. Le service diplomatique l'ennuyait. Il avait pris la Russie en aversion. Fuyant le pays de ses illusions perdues, il s'établit avec sa mère à Londres, Montagu Square, et n'en bougea plus jusqu'à sa mort.

Six ans après leur séparation, ses regrets s'étaient assoupis. Quelle ne fut donc pas sa stupeur, un matin de juin 1846, lorsque sa femme, arrivée à Londres, lui offrit de revenir au foyer conjugal !... M. Kalergis, perplexe, demanda qu'on lui laissât le temps de réfléchir. Ensuite, au bout de quatre jours, il déclina cette proposition avec autant de prudence que de civilité. Bien lui en prit. Seules, des circonstances impérieuses avaient pu déterminer Marie à une démarche aussi extraordinaire. Le cœur n'y était pour rien. Quelques semaines plus tard, Marie avouait à sa cousine Hélène Chreptowitch que, pendant ces quatre jours d'attente, elle avait tremblé et sangloté d'angoisse, dans la crainte que son mari n'acceptât (1)...

Les époux avaient commis une méprise trop complète pour qu'un rapprochement fût

(1) Papiers Nesselrode, lettre inédite de la comtesse Charles Nesselrode au chancelier, Bade, 2 juillet 1846,

possible. Méprise tellement réciproque qu'aucun d'eux n'en gardait rancune à son triste partenaire.

Marie recherchait avec une sorte de coquetterie les occasions de rendre justice à Jean Kalergis. Il lui plaisait de se montrer équitable à son égard. Voici, entre vingt exemples, comment elle en parlait à sa fille :

Vous connaissez les sentiments qui m'animent envers votre père : ceux d'une profonde estime et du plus affectueux intérêt... Mon caractère, qui s'est formé plus tard, et auquel je dois les amis et la considération dont je suis entourée, n'était pas développé à l'époque de mon mariage. Quelques années plus tard, j'aurais pu le rendre heureux ; une de mes plus profondes douleurs est celle-là. Nous sommes tous les deux gens de bien, et nous n'avons pas pu vivre ensemble ! C'est parce que j'étais une enfant mal élevée et ignorante de la vie telle qu'elle est, telle qu'elle doit être (1)...

Enfin, à la mort de Jean Kalergis, elle improvisait cette brève oraison funèbre :

Il était très charitable et n'a jamais fait sciemment de mal à qui que ce soit. Ses goûts étaient innocents, ses convictions absurdes, mais toujours généreuses, et, quoiqu'il ait souffert par sa défiance des hommes, il aimait l'humanité et compatissait à la

(1) *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, p. 26.

souffrance d'autrui. Je regrette d'avoir été un embarras dans sa vie, — plût au ciel qu'il eût eu confiance en moi, quand, à diverses reprises, je lui ai proposé notre réunion comme un moyen de réparer les maux causés par l'imprévoyance de ceux qui nous avaient mariés (1) !...

(1) *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, p. 113.

IV

L'ISOLEMENT

A dix-sept ans, avec la figure d'une divinité victorieuse, traînant les cœurs après soi, n'être qu'une jeune femme abandonnée, qui s'incline en pleurant sur le berceau où sommeille une faible petite fille, — voilà donc ce que la comtesse Nesselrode, en sa sagesse mondaine, appelait « un beau sort » !...

Tout en reconnaissant que les biens matériels ne pouvaient suffire à une enfant de dix-sept ans, ardente et ingénue, la femme du chancelier endoctrinait sa nièce de son mieux, l'exhortant à ne rien convoiter au delà de ces avantages, mais à s'y « accrocher » (1) de toutes ses forces. Elle la retenait à Pétersbourg, où ses proches la surveillaient discrè-

(1) Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, lettre inédite de la comtesse Charles Nesselrode au comte Dmitri, Pétersbourg 16 janvier 1840 : « On doit toujours se guider, d'après sa position, partir de là pour s'en créer une tâcher de s'accrocher aux avantages que l'on a. »

tement. Et d'ailleurs, en quel autre lieu Marie aurait-elle pu se réfugier?

A Varsovie? Mais son père ne tenait nullement à l'y recevoir. La joyeuse existence d'épicurien célibataire que Frédéric Nesselrode avait fini par s'organiser en cette ville, ne se conciliait pas avec la gravité d'un père de famille. Et puis, à la suite de Marie Kalergis, ne verrait-on pas reparaître la comtesse Frédéric, drapée en ses voiles de crêpe, lugubre et larmoyante en ses attitudes de victime?...

A l'étranger? Mais on savait bien que Marie, la frontière passée, s'en irait rejoindre sa mère à Paris. Et la comtesse Charles se sentait frémir à cette idée. Outre que Nicolas Ier considérait d'un mauvais œil ceux de ses sujets qui s'aventuraient dans la capitale de Louis-Philippe, foyer pernicieux de miasmes révolutionnaires, la comtesse redoutait extrêmement pour sa nièce l'influence des artistes, toujours prépondérante à Paris. Elle s'en ouvrait quelquefois à son fils : « A toi seul, je dirai que je crains le séjour de Paris, où ta cousine sera divinisée, et les artistes, pour lesquels elle a trop d'entraînement... Gare, si jamais ses passions se réveillent (1) !... »

(1) Papiers Nesselrode, lettre inédite, Pétersbourg, 18 anvier 1840.

En réalité, quel que fût leur ascendant moral sur Marie Kalergis, ni le comte Frédéric ni la comtesse Charles ne pouvaient la cloîtrer indéfiniment à Pétersbourg. Isolée dans sa vaste maison de la Perspective Newsky, soumise à la tutelle des Nesselrode, Marie n'y jouissait même pas des illusions de l'indépendance. Elle voulut profiter de la première absence de sa tante pour s'accorder, à défaut d'un long voyage en Allemagne ou en France, une excursion à Varsovie. Mais la comtesse Charles, avertie par ses agents, jeta feu et flammes. De Bade, où elle achevait sa cure, elle pressa le chancelier d'interdire cette équipée.

Il faut que je te dise mon opinion sur un projet qu'elle a d'aller rejoindre son père à Varsovie. Outre que cela sera parfaitement désagréable à l'auteur de ses jours, ce qu'il lui a déjà exprimé une fois en termes très clairs, elle y sera plus isolée et en butte à tous les commérages. Après, elle expose un enfant à voyager pendant la dentition : un être qui est tout son avenir, je dirai même son appui dans le monde !.. Engage-la donc à rester tranquille, du moins jusqu'au printemps (1841) (1)...

En invoquant la santé de l'enfant, le comte Charles Nesselrode réussit à retarder le départ jusqu'en automne. Novembre étant venu, le

(1) Papiers Nesselrode, lettre inédite, Bade, 21 août 1840.

chancelier dut écrire assez piteusement à son fils : « Marie Kalergis est allée voir son père à Varsovie (1). »

A cette époque, le chancelier et sa femme commençaient à comprendre qu'il ne suffisait pas de garder leur nièce à Pétersbourg pour la garantir des dangers qui menacent en tous pays les jeunes femmes solitaires. Éternelle déconvenue de ceux qui prétendent se faire les geôliers de la beauté et du désir ! Pouvaient-ils éloigner de Marie tous les élégants cavaliers de Pétersbourg? Voici que l'un de ses plus anciens soupirants, un des hommes les plus brillants et les plus riches de l'empire russe, un des « lions » de Pétersbourg, M. Demidow, s'éprenait d'elle éperdument et se mettait en tête de la faire divorcer pour l'épouser. Marie, de son côté, après n'avoir été d'abord que flattée de ces brûlants hommages et les avoir peut-être encouragés par sa coquetterie, finissait par succomber à la contagion. Son cœur parlait pour la première fois. Elle en écoutait avec ivresse le délicieux langage. Cédant aux instances forcenées de son adorateur, elle lui jurait de remuer ciel et terre pour recouvrer sa liberté. Donc, si elle persistait à se rendre à Varsovie, ce

(1) Papiers Nesselrode, lettre inédite, Pétersbourg, 19 novembre 1840.

n'était point caprice, humeur vagabonde, simple envie de changer d'air, mais dessein bien arrêté de gagner son père à sa cause et de l'amener à consentir promptement au divorce.

*
* *

Ce roman ne tarda pas à s'ébruiter, et le chancelier en fut le premier avisé. Mais plutôt que d'en informer sa femme, qui venait de se transporter de Bade à Paris, il se tint coi et n'en souffla mot. D'un caractère conciliant, d'une inépuisable indulgence, un peu nonchalant et fataliste, le chancelier exécrait les scènes de famille. Aussi ne fut-ce point par lui, mais par une lettre de son amie Sophie Bobrinsky que la comtesse eut vent de l'intrigue. Grande fut sa colère, car elle n'augurait rien de bon de cette inclination naissante. Malgré de belles qualités, M. Demidow ne lui inspirait aucune confiance. Elle le tenait pour un homme plein de frénésie et de tempêtes, incapable de faire le bonheur de sa nièce. Aussi ne se lassait-elle pas de déplorer l'imprévoyance de Marie Kalergis.

Son sort est de tomber sur des gens passionnés. Je suis persuadée qu'il serait jaloux, violent. Chez elle, c'est une exaltation de tête ; ainsi, c'est moins à craindre. Mais elle ne doit pas être traitable dans

cette circonstance : je plains le père de tout mon cœur (1)...

A plusieurs reprises, dans ses lettres de Paris, écrites entre novembre 1840 et février 1841, la comtesse Charles réprouve l'obstination avec laquelle Marie Kalergis réclame le divorce. Quel aveuglement ! Sa nièce ne sait-elle pas qu'on n'accorde jamais le divorce, chez les Russes, pour incompatibilité d'humeur? Du reste, Marie s'expose à perdre sa fille, car M. Kalergis sera parfaitement en droit de reprendre l'enfant, si la rumeur de ces vaines démarches se répand jusqu'à Londres. Et la comtesse, en un pêle-mêle bizarre, entrelarde ses lamentations de maximes morales et d'analyses psychologiques :

Le sentiment y est ; il faut la plaindre. Mais comment s'est-elle laissée aller si vite à cette fougue? Comment est-ce que le sentiment de mère n'a pas combattu celui qu'elle a accepté si facilement? La femme a tant de fibres en elle qui doivent lutter, que je m'étonne toujours que l'on s'avoue à soi-même cette faiblesse : c'est ce combat qui en arrête les progrès. Je ne puis me faire à ces cœurs qui sont comme une poudrière que la moindre étincelle allume. Le pauvre cousin m'a écrit une grande lettre

(1) Papiers Nesselrode, lettre inédite. Paris, 18 novembre 1840.

qui dépeint ses souffrances en voyant sa fille. Si elle était protestante, je crois que le divorce eût été plus facile. Mais, elle catholique, lui grec, est-ce possible, lorsque pour tout grief, il n'y a qu'une incompatibilité de caractère (1)?

Tandis qu'à Varsovie, Mme Kalergis s'évertuait à vaincre les objections du comte Frédéric contre le divorce, M. Demidow, resté seul à Pétersbourg, souffrait mort et passion. Se croyant déjà oublié de celle qu'il considérait comme sa fiancée, il poussait des rugissements byroniens et se précipitait, comme un fou, chez la comtesse Sophie Bobrinsky, où sa douleur se manifestait de façon très pathétique, mais un peu compromettante. Et la comtesse Nesselrode, ennemie du romantisme, condamnait sévèrement ces démonstrations intempestives :

Il est ce que je dis : despote en amour, jaloux, violent. J'en vois la preuve en ce qu'il se fâche de son séjour prolongé à Varsovie. De quel droit? pourrait-on lui répondre. N'est-ce pas nous qui devons veiller à ce que ce Roméo soit le moins compromettant? Et s'il doute de ses sentiments, lorsque c'est encore palpitant, qu'est-ce que ce sera plus tard?... Il ne m'est pas du tout sympathique, ce monsieur, quoi que l'on en dise. Lorsqu'il est con-

(1) Papiers Nesselrode, lettre inédite au chancelier, Paris, 10 décembre 1840.

trarié dans ses sentiments, il se roule par terre de crampes d'estomac ; il est égaré. Voilà de quoi cette pauvre femme sera témoin. Après ce qu'elle a souffert, il me semble qu'elle aurait dû s'effrayer de s'engager et bien connaître le caractère, avant de se livrer à ce sentiment que je regarde comme un volcan qui s'éteindra (1)...

*
* *

La comtesse Charles avait parfaitement raison. Le volcan s'éteignit de lui-même, moins d'un an et demi après ce tumultueux paroxysme. En août 1842, les Nesselrode s'annonçaient les uns aux autres, avec une satisfaction naïve, la rupture survenue entre Marie et M. Demidow. Celui-ci s'enfuyait à Munich, alors que Marie faisait venir ses malles à Varsovie, comme pour s'y fixer définitivement. Que s'était-il donc passé entre eux?

Tout d'abord, ils désespéraient d'obtenir le divorce. Non que Jean Kalergis s'y opposât en principe, mais il exigeait d'en sortir avec honneur et de pouvoir se remarier.

D'autre part, Mme Kalergis et M. Demidow s'apercevaient graduellement qu'ils étaient fort loin de posséder les multiples perfections

(1) Papiers Nesselrode, lettre inédite au chancelier, Paris, 14 janvier 1841.

dont leur imagination les avait ornés. Quand ils furent suffisamment désabusés, ils comprirent qu'ils n'auraient point de peine à se passer l'un de l'autre.

Enfin, Mme Kalergis, fort attachée aux principes de la religion catholique, répugnait sourdement à l'idée du divorce. Et la crainte de nuire par une décision imprudente à l'avenir de son enfant aggravait encore ses scrupules. Puisqu'il fallait choisir entre M. Demidow et la petite Marie, elle refusait de renoncer à ses devoirs de mère. Vingt ans plus tard, ayant réussi à faire le bonheur de cette fille adorée, elle lui parlait très franchement de cette crise :

Sans vous, j'aurais suivi les conseils détestables de ceux qui m'entouraient : de divorcer et de réparer les rigueurs du sort. Sans vous, j'aurais fait bien des folies, auxquelles me poussaient l'imagination, le désespoir, et — pourquoi ne le dirais-je point? — un cœur avide d'affection et de sympathie (1)?

(1) La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, p. 114.

V

VOYAGE AUTOUR DES CONSTELLATIONS ROMANTIQUES

Quand elle se fut résignée à garder le nom de M. Kalergis et à ne plus vivre que pour sa fille, la « fée blanche » se préoccupa tout d'abord d'étayer sa réputation. Désireuse d'effacer jusqu'au souvenir d'un début malencontreux, elle voulut que des personnages de poids et de considération répondissent de sa conduite. Et puisque la société, indulgente à ceux qui font figure dans le monde, accable de ses foudres les pécheurs solitaires, elle résolut de s'attacher opiniâtrément à sa caste, dût-elle y sécher d'ennui.

Parmi les femmes, déjà coalisées contre elle et prêtes à la bataille, elle s'appliqua surtout à désarmer les plus jeunes. Empressée à leur rendre service, confidente infatigable et conseillère très sûre, elle se les conciliait par une attitude simple, discrète, modeste, se gardant bien de tirer parti de ses avantages. Des douairières, elle avait peu de souci. Ces

vieilles dames sont plus faciles à apprivoiser, car la jeunesse les abreuve d'ordinaire d'un mépris si injurieux qu'il suffit de quelques égards pour mériter leur estime. Quant aux hommes, Mme Kalergis prétendait les voir respectueusement prosternés à ses pieds : esclaves, ils sont champions plus fidèles.

Mais quand elle se mit en quête des chaperons indispensables, elle s'aperçut que ses proches s'étaient pudiquement éclipsés, aux premiers bruits d'un divorce. La réserve qu'on lui témoignait à Varsovie comme à Pétersbourg confinait par instants à la froideur. Peut-être même n'attendait-on qu'une peccadille pour lui tourner le dos.

Ce revirement datait du départ de M. Kalergis. La comtesse Charles, à cette époque, accusait sa nièce de rechercher un scandale. « Pour la grande (Marie), elle fera parler d'elle ; elle visera à un éclat quelconque (1). » Mme Kalergis souffrait de ces imputations injustes. Elle s'en souvenait avec amertume, vingt ans après, lorsqu'elle décrivait à sa fille le combat harassant par lequel il lui avait fallu conquérir sa place dans le monde : « Dans ma jeunesse, j'ai dû y aller et y vivre, — afin de me faire une position que je ne dois effective-

(1) Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, lettre inédite de la comtesse Charles Nesselrode au comte Dmitri Nesselrode, de la campagne, 2 août 1842.

ment qu'à moi-même, puisque mon mariage ne me l'avait pas donnée et que ma famille ne s'est pas souciée de moi. Je dirai plus : mes parents les plus proches ne m'ont témoigné de la tendresse et des égards que lorsque l'opinion publique s'est exprimée très favorablement sur mon compte (1). »

Quoi qu'il en soit, Mme Kalergis, fine et avisée, ne fit semblant de rien. Elle était née oiseau voyageur. Donc, puisqu'elle devait ménager les sympathies de ses parents et commencer par faire ses preuves, elle résolut de partager son temps entre Paris, trop heureuse de s'y jeter dans les bras de sa mère, Varsovie, afin d'y rendre visite à son père, et, plus tard, quand l'affection des Nesselrode se serait quelque peu réchauffée, Pétersbourg... Enfin, en passant une partie de l'été à Bade, alors la plus élégante des villégiatures, elle y rencontrerait, outre ses cousines Hélène Chreptowitch et Mary Seebach, la plupart des personnages éminents ou singuliers de son époque. Voilà, n'est-il pas vrai? un plan bien agréable...

C'est ainsi que Mme Kalergis contracta de bonne heure cette habitude des voyages qui devait se transformer, par la suite, en un goût

(1) La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, p. 52.

passionné de la vie errante, puis en un besoin maladif de changement à tout prix, tellement que les forces de cette belle et vaillante créature, qui se croyait invulnérable, la trahirent un jour, avant l'âge. C'est également au cours de ces pérégrinations, d'abord involontaires, qu'elle eut l'occasion d'observer de près ses contemporains les plus illustres et de s'en faire connaître.

***

On a de la peine à suivre Mme Kalergis pendant ses premières années de pèlerinage. Courant l'Europe sans relâche, elle n'emmène avec elle, pour toute escorte, qu'un domestique russe, et la fille d'un général polonais, vieille demoiselle d'une laideur effroyable, mais pétillante d'esprit. A toute heure, la « fée blanche » déroute ses biographes. Ils recherchent ses traces à Paris, à Varsovie, à Saint-Pétersbourg. Erreur ! une fugue imprévue l'a conduite à Berlin, à moins qu'elle ne séjourne plutôt à Munich ou à Vienne... Passe-t-elle l'hiver à Naples? En effet, ses médecins lui ont recommandé de se reposer longuement sur une plage italienne, au soleil, car elle a beaucoup souffert de la poitrine et plus encore des nerfs (1). Néanmoins, elle se

(1) Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères,

transporte à Milan, franchit les Alpes, et la voilà campée à Ischl... Oh! pour quelques jours seulement, car son humeur vagabonde lui permet tout au plus de s'y poser. Pendant les chaleurs, elle revient à la Méditerranée. La comtesse Hélène Chreptowitch écrit alors de Castellamare à son frère Dmitri : « Marie Kalergis a passé un mois ici avec moi, et c'était un beau temps de divagations charmantes que nous avons quelquefois cont[illegible] jusqu'à deux et trois heures du matin[illegible] Mais déjà, elle annonce qu'elle poussera une pointe jusqu'en Prusse rhénane, sous prétexte d'y rendre ses devoirs à certains parents éloignés...

Ces déplacements, d'allure si capricieuse, obéissent-ils à une loi intérieure? Peut-être. Mais le moyen de la définir aujourd'hui, cinquante ans après la mort de Mme Kalergis? En tout cas, Marie ne voyageait pas uniquement pour voir du pays. Aucune émotion profonde n'accompagnait le plaisir éphémère que lui causait le spectacle de la nature. Les paysages se réduisaient pour elle à de simples toiles de fond. Dans ses lettres à sa fille, où elle s'épanche si librement, les morceaux des-

lettre inédite du chancelier Nesselrode à la comtesse Hélène Chreptowich, Kissingen, 20 juillet 1844.

(1) Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, lettre inédite, Castellamare, 24 juillet 1845.

criptifs tiennent peu de place. Elle savait reconnaître, comme n'importe quel touriste, un « beau spécimen des œuvres du Créateur » ; mais elle ajoutait avec tristesse : « Hélas ! je ne puis me contenter de la nature silencieuse. Pour les heureux de ce monde, ce peut être un admirable complément ; mais pour ceux qui n'attendent et n'espèrent plus rien, je doute qu'ils y trouvent grande consolation (1). »

Mme Kalergis s'intéressait aux villes plus qu'aux pays, aux hommes plus qu'aux villes, aux personnages célèbres plus qu'au reste des humains.

*
* *

A peine débarquée à Paris, elle se fit conduire chez Mme Récamier, car il lui tardait de contempler face à face son idole, le vicomte de Chateaubriand. Elle n'oubliait ni le regard de flamme avec lequel un jeune et fringant officier russe la comparait jadis à Cymodocée ni l'enchantement où la plongeait, à chaque

(1) Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, passage cité dans une lettre inédite du comte Frédéric Nesselrode au chancelier, Varsovie, 4 août 1860. Toutefois, vers la fin de sa vie, Mme Kalergis s'intéressait davantage à la nature : « Voir le printemps à Bade me charme. Sans aimer la campagne, j'ai pris le goût de la nature, et j'y puise des joies infinies. » Cf. La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, avril 1866, p. 175.

fois, la lecture des *Martyrs*. Aussi le cœur lui battait-il très fort, à la veille de pénétrer enfin dans ce temple de gloire.

Hélas ! le tabernacle s'ouvrait trop tard. A l'Abbaye-aux-Bois, la décrépitude n'avait épargné ni la grâce ni le génie. Mme Récamier, plus qu'à moitié aveugle sous son tour en faux cheveux bruns, confondait entre eux ses amis chancelants et chevrotants. Elle ne distinguait même plus les témoins de sa longue existence, sa harpe, son piano, sa bibliothèque, la bergère de Ballanche, le fameux tableau de Gérard représentant Mme de Staël sous les traits de Corinne. N'importe, Juliette reçut Mme Kalergis avec le cérémonial réservé aux étrangers de marque : elle fit mine de quitter sa causeuse en soie bleue pour aller au devant de la jeune femme. Quant à René, il y voyait encore. Mais sa superbe tête de barde, dont les boucles voltigeantes grisonnaient de vieillesse, retombait lourdement sur sa poitrine. Immobile et taciturne au coin de la cheminée fameuse, parfois assoupi en son fauteuil à roulettes, il attendait avec une impatience hautaine le corbillard des pauvres qui devait transporter sa dépouille. Devant la nièce du chancelier Nesselrode, pas un cri, pas un mot, pas même un tressaillement ne témoignèrent s'il reconnaissait en cette apparition radieuse, qui lui souriait

avec douceur, la fille aînée de ses songes, son immortelle Cymodocée.

Après un instant de stupeur, Mme Kalergis s'ennuya très franchement. Ce salon exigu sentait le renfermé. Et toutes ces mornes royautés d'un autre siècle, dont chacune se glorifiait d'avoir été jadis ou belle, ou éloquente, ou spirituelle, et qui se réunissaient encore pour sommeiller de compagnie, lui semblèrent empruntées à l'arrière-boutique d'un antiquaire.

« Je crus entrevoir une collection de figures de cire branlant uniformément de la tête en signe d'assentiment. Non, jamais l'imagination ne reçut une plus dure leçon !... Ne pouvant m'en consoler, je n'y suis pas retournée (1). »

Loin de prendre sa déception au tragique, elle se dit, avec beaucoup de sagesse, que les vivants ne gagnent rien à s'attarder chez les morts. N'avait-elle pas la chance d'appartenir à cette génération romantique, tellement féconde en hommes de talent que pas une jolie femme de Paris ne se privait alors d'attacher à son char un écrivain, un artiste ou un orateur à la mode? En vérité, Mme Kalergis n'avait qu'à choisir...

(1) Mme Jaubert, *Souvenirs*, p. 119-120.

*
* *

Tout en déplorant profondément que M. de Chateaubriand, l' « Homère chrétien », l'aïeul prophétique du romantisme français, dût abandonner la scène du monde au moment même où elle l'abordait avec tant d'éclat, Mme Kalergis, déjà consolée, déjà curieuse et languissante, rêvait d'un autre homme qu'on venait de lui présenter.

Le nouvel enchanteur était jeune. Du moins, il en avait encore l'air. De longs cheveux blonds, bouclés en auréole, et une barbe soyeuse, lui seyaient à ravir. Il portait, avec toute l'élégance d'un dandy, un habit vert bronze à boutons de métal, un gilet de satin puce à chaîne d'or, et une parure en onyx. A aucun moment, fût-ce dans la gaîté la plus vive, une étrange expression de tristesse ne quittait son œil bleu. Et c'était Alfred de Musset, alors âgé de trente-cinq ans, célèbre par ses aventures non moins que par ses vers.

Il commençait de faire la cour à Mme Kalergis. Et Marie, dès leur premier regard, se réjouissait de lui plaire. Toujours désinvolte et câlin comme un page de Devéria, passé maître en l'art de flatter les femmes, il la séduisait par d'infaillibles sortilèges. Elle l'aimait pour son esprit, la finesse de ses traits,

la blancheur de ses dents, le timbre caressant et velouté de sa voix, sa tournure de gentilhomme. Oh ! la jolie manière qu'il avait de rafraîchir les compliments les plus fanés... Quand cet adorateur à la physionomie mélancolique lui parlait entre haut et bas de son amour, Mme Kalergis voyait subitement la vie en rose. Il lui rappelait certains personnages de roman et d'opéra, Don Juan, Manfred, Lovelace, Chérubin, bien d'autres encore, les plus troublants...

Mais le moyen de prolonger et de multiplier leurs rendez-vous? Le poète fuyait les ambassades et les colonies étrangères auxquelles Mme Kalergis tenait par toutes ses attaches. Pour se rencontrer sans cérémonie, ils recouraient le plus souvent à la complaisance de la « marraine » du poète, Mme Jaubert, née Caroline d'Alton-Shée. Cette dame plus bavarde que bienveillante accusait Marie Kalergis d'avoir poursuivi Musset de ses coquetteries pendant toute une saison. En vérité, il s'agissait bien de coquetteries ! Le sentiment qui s'ébauchait sous les yeux de Mme Jaubert semble avoir été autrement vif. En tout cas, il a duré fort au delà d'une saison.

La belle Septentrionale n'en faisait point mystère. Chaque fois que son amie la priait à dîner, elle demandait ingénument à Mme Jau-

bert de la réunir à M. de Musset. Lui proposait-on de clore une joyeuse soirée par un souper intime : « Avec plaisir, » répondait-elle, « pourvu que M. de Musset en soit également. » Aucun des habitués de Mme Jaubert n'ignorait cette tendre prédilection.

Cependant, ici comme à l'Abbaye-aux-Bois, la « fée blanche » arrivait trop tard. Que restait-il à Musset, vers cette époque, de sa folle et brillante jeunesse? A peine un reflet. Et les grandes dames lui inspiraient une peur superstitieuse, depuis qu'il avait échoué auprès de Christine Belgiojoso. Son humeur, de tout temps fantasque, devenait atrabilaire. Il haïssait comme une mortelle insulte cette affection séraphique et chastement fraternelle que certaines beautés moqueuses lui offraient en échange de ses hommages. Ce qu'elles pouvaient gagner à ce pacte dérisoire, hélas ! il ne le voyait que trop ; mais à l'idée d'y perdre toutes ses peines d'amour, Alfred de Musset prenait feu et sa colère éclatait en invectives véhémentes.

Or, sans aucune preuve, quelqu'un lui fit accroire que Mme Kalergis ne visait qu'à un triomphe de vanité. C'était bien le cas de guerre par excellence. Il en eut tant de dépit que leur amitié faillit se rompre. Un soir, tandis que Mme Jaubert l'invitait à une partie fine dont elle lui énumérait les convives,

il fronça le sourcil au nom de Mme Kalergis, rejeta violemment la tête en arrière et s'écria d'une voix irritée :

— Oh ! c'est un peu fort (1)...

Était-ce donc la brouille? Mais non, et Musset lui-même détrompa sa marraine ; seulement, il était las de se faire prendre sous un filet, comme un papillon étourdi. Hanté par la terreur de devenir le jouet d'une maîtresse égoïste et sans cœur, il se révoltait contre l'influence de Mme Kalergis, craignant de retrouver un jour chez cette hermine les sournoises réserves et les désespérantes froideurs de la princesse Belgiojoso.

Pour une fois que le poète s'avisait de suivre les conseils de la raison, il ne pouvait tomber plus mal ! Auprès de Mme Kalergis, le risque d'une disgrâce, d'un refus tout sec, devait être, croyons-nous, à peu près nul. Et d'ailleurs, dix années plus tôt, en son printemps volage et romanesque, Musset se fût amusé de bon cœur à courir ce risque, certain que l'enjeu en valait la peine. Mais à présent, il n'osait plus guère tenter la chance, se plaignant tout haut d'avoir perdu sa force et sa vie.

Ce n'est pas à nous d'imaginer par quelles formules déprécatoires Mme Kalergis réussit

(1) Mme Jaubert, *Souvenirs*, p. 110.

à fléchir un poète qui se laissait malaisément apaiser, dès qu'il était en proie aux diables bleus de la mélancolie. Il nous suffit de savoir qu'elle se tira promptement et avec honneur de ce pas difficile.

Quand elle eut découvert l'affreuse vérité, quand elle apprit combien Alfred souffrait dans son esprit et dans sa chair, et qu'il succombait misérablement sous une fatalité trop pesante, Mme Kalergis fut saisie d'une immense pitié. Elle ne songea plus à l'enlever à Rachel, à Louise Collet, à Mme Allan, à Augustine Brohan, à Rose Chéri, à toutes ces ménades de littérature et de coulisses qui se le disputaient avec acharnement. Renonçant à son propre bonheur, elle s'imposa de ne plus être pour lui que l'amie la plus dévouée, l'admiratrice la plus fidèle. Elle se promit de lui réserver auprès d'elle une zone de clarté et de sérénité où il viendrait se reposer, aux plus sombres heures, ainsi qu'en un asile. Et cette métamorphose si hasardeuse de la passion en amitié, elle finit par l'accomplir avec un tact merveilleux, lui laissant jusqu'au bout l'illusion bienfaisante que leur pauvre amour, loin d'être tout à fait mort, continuait à vivre obscurément en elle, mais d'une vie plus sourde et plus réduite, si bien que l'orgueil du poète n'en éprouva nulle meurtrissure.

L'orage s'était calmé depuis longtemps

qu'elle continuait à l'entourer de soins et de louanges. Jamais elle ne négligeait une occasion de lui témoigner sa ferveur. Nous en avons pour preuve ce billet par lequel Alfred chargeait son frère Paul de remercier Mme Kalergis :

Mon cher ami, la comtesse Kalergis m'écrit une lettre de compliments sur *Carmosine*. Elle a bien de la bonté. Il ne tenait qu'à elle de me dire que les vers étaient incompréhensibles. Puisque tu vas dîner chez elle aujourd'hui, fais-moi le plaisir de lui expliquer les deux vers estropiés. Cette faute m'a donné bien du souci. Je n'aurais jamais cru qu'un point à la place d'une virgule pût empêcher un homme raisonnable de dormir pendant trois nuits (1)...

Lui non plus ne ménageait pas ses compliments à celle qu'il considérait avec raison comme une pianiste hors ligne. Pendant l'hiver 1851, il grondait sa sœur Hermine de n'avoir pas osé affronter le jugement de Mme Kalergis :

L'adresse de Mme Kalergis est rue d'Anjou, nº 8. Pourquoi n'as-tu pas joué devant elle, quand elle a passé à Angers? Elle est très bonne musicienne, et j'aurais été flatté qu'elle t'eût entendue (2).

(1) Cette lettre datée du vendredi 8 novembre 1850, a paru dans la *Correspondance d'Alfred de Musset*, recueillie et annotée par Léon Séché, Paris, *Mercure de France*, 1907, p. 262-263.

(2) *Œuvres complémentaires d'Alfred de Musset*, réunies et

A cette date, Mme Kalergis avait définitivement gagné sa confiance. Voilà qui explique la régularité avec laquelle il se rendait aux réceptions de la rue d'Anjou, quoiqu'il n'y fît aucun effort de parole. Il se tenait accoudé à la cheminée, silencieux comme naguère Chateaubriand à l'Abbaye-aux-Bois. C'est dans cette posture que le maréchal Canrobert se souvenait de l'avoir vu, en mars 1852, chez Mme Kalergis :

Un jour, me trouvant chez elle, j'aperçus, appuyé contre la cheminée, une sorte de spectre qui semblait, comme le *Penseur* de Michel-Ange, plongé dans une profonde méditation. Petit, d'allures aristocratiques, avec les cheveux très longs, des traits excessivement fins, la figure maigre et jaune, cet homme ne parlait à personne. Comme je demandais qui c'était : « C'est Alfred de Musset », répondit-on. Je le voyais pour la première fois. Depuis, je l'ai rencontré à l'Élysée, chez la princesse Mathilde et aux Tuileries. Il ne m'a jamais paru plus loquace que cette fois. Après avoir fait ainsi la cariatide pendant une demi-heure, il se dirigea vers la porte et disparut (1).

Un autre de leurs contemporains, M. Charles Bocher, affirme, lui aussi, qu'Alfred de

annotées par Maurice ALLEM, Paris, *Mercure de France*, 1910, p. 428.

(1) Germain BAPST, *le Maréchal Canrobert*, t. I., p. 503-504.

Musset aimait à aller « faire la cariatide » chez Mme Kalergis.

Parmi les hommes... Alfred de Musset était des plus fidèles. Le plaisir de le rencontrer était pour moi le principal attrait de ces soirées. Dans ce salon de Mme Kalergis, j'avais bien devant moi le même beau visage du poète qui m'avait tant impressionné... Si j'avais quelque chose de commun avec l'élégant Musset, c'était cette passion d'être dans le monde qui fait supporter même des conversations vides ou ennuyeuses. Il était souvent silencieux : ce trait frappa Canrobert, que j'avais présenté à Mme Kalergis et qui prétendait n'avoir jamais entendu Musset dire une parole (1)...

Enfin, nous savons par sa gouvernante, Adèle Martellet, humble témoin de ses dernières années, combien le poète se plaisait dans la société de Mme Kalergis (2). Pour la rencontrer, elle et son amie Mme de Contades, il n'eût pas manqué une seule des soirées que le Prince Président donnait à l'Élysée à partir de 1849. Quelques moments de badinage avec elles, et ces charmantes femmes mettaient en fuite ses idées noires.

(1) *Mémoires de Charles Bocher*, Paris Flammarion, t. II, p. 142-144. Et, de même, t. I, p. 209 : « Avant le coup d'État du 2 décembre, je le rencontrais fréquemment dans le salon de la comtesse Kalergis. »

(2) Mme Martellet, née Adèle Colin, *Dix ans chez Alfred de Musset*, Paris, Chamuel, 1899, p. 23.

Pouvait-on espérer dénouement plus favorable? Au degré d'affaissement moral où se trouvait dès lors le malheureux grand poète, n'importe quelle reine de théâtre lui convenait mieux que la reine des neiges. D'autre part, un authentique roman d'amour avec le Musset des dix ou quinze dernières années aurait valu à Mme Kalergis une déception vingt fois plus amère que celle qui lui avait fermé les portes de l'Abbaye-aux-Bois. Et puis, sa tante, la comtesse Charles Nesselrode, ne lui reprochait-elle pas toujours de s'embarrasser de gens passionnés? Or, Alfred passait pour extrêmement jaloux, et ses maîtresses publiaient partout qu'il leur faisait des scènes épouvantables. Après Jean Kalergis, après M. Demidow, la « fée blanche » tenait infiniment à son repos. Effrayée par les dangers d'une liaison aussi aventureuse, elle jugea préférable, en fin de compte, de maîtriser son cœur et de « se faire une position. »

*
* *

Tant de sagesse méritait une récompense. Vers le déclin du règne de Louis-Philippe, tous les yeux se fixaient vers Mme Kalergis, et sa renommée emplissait l'Europe, puisque la placide Mme Hanska, elle-même, s'en alarmait au fond de l'Ukraine.

Si peu qu'elle tînt à Balzac, la châtelaine de Wierzchownia eût trouvé fort mauvais qu'une rivale lui enlevât son romancier. Or, des voisins de campagne, désireux de se divertir à ses dépens, lui racontèrent sournoisement qu'il n'était bruit que de l'inclination de M. de Balzac pour la ravissante Mme Kalergis. Et Mme Hanska de manifester aussitôt une telle inquiétude que Balzac se mit en devoir de la rassurer par retour du courrier. Ce colosse de candeur et de génie jura ses grands dieux qu'il travaillait sans arrêt, comme de coutume, ne se souciant pas plus de Mme Kalergis que de la reine de Saba. D'ailleurs, ne s'était-il pas soustrait aux avances de cette sirène, pendant le bref séjour que l'irréprochable « Noré » et sa « bonne chérie minette » avaient fait à Bade, l'année précédente? Pour Balzac, le monde ne contenait qu'une seule étrangère : la comtesse Eve Hanska, son « Évette », son « Éveline »... Le 12 février 1846, après une visite chez Mme Émile de Girardin, le « louloup » éprouvait le besoin de tranquilliser, encore une fois, « Sa Majesté la reine louloupienne » :

Le souvenir de Mme Kalergis, que je ne connais pas, que je n'ai jamais vue, comme vous savez, m'a poursuivi jusque-là. L'amiral de la Susse m'a peint la désolation de la société de Bade, de ce que j'avais refusé toutes les invitations de la belle dame russe,

et que je ne quittais pas une certaine famille qui m'avait confisqué à son profit (1)...

*
* *

Tandis qu'un incognito amoureux empêchait Balzac d'aller offrir ses hommages à Mme Kalergis, l'Opéra royal de Dresde annonçait pour le 19 octobre 1845 la première représentation d'une œuvre que toute l'Allemagne romantique attendait avec une impatience fébrile : le *Tannhäuser* de Richard Wagner.

Le matin de cette solennité mémorable, le violoniste et chef d'orchestre Charles Lipinsky se présenta chez Wagner en compagnie d'une dame fort blanche et fort bien faite. Cette voyageuse était partie en grande hâte pour Dresde, à la seule fin d'y applaudir la partition nouvelle, sur les avis d'un conseiller infaillible qui lui en disait merveilles. L'inconnue avait grand air ; elle s'appelait Marie Kalergis.

Richard Wagner, profondément flatté, accueillit cette visite comme un heureux présage. Qu'importe, en effet, si, le soir du 19 octobre, malgré la vigilance du composi-

(1) Cf. H. de Balzac, *Correspondance* (1819-1850), Paris, Calmann-Lévy, 1876, t. II, p. 223.

teur, le succès de *Tannhäuser* se ressentit fâcheusement des incertitudes de l'exécution vocale et instrumentale, au point que Mme Kalergis ne conserva de cette expérience qu'une vague impression de surprise, peut-être même de désenchantement. En dépit de ces défaillances, Wagner n'en avait pas moins emprisonné à tout jamais cette jeune beauté dans le cercle magique de ses incantations. Elle voyait poindre confusément une aube mystérieuse. « Et bien souvent, par la suite, — déclarait Richard Wagner avec émotion, — j'ai eu lieu de me réjouir des germes que cette rencontre initiale avait déposés et fortifiés chez cette femme aussi éminente qu'énergique (1). »

*
* *

Quel ange tutélaire des musiciens maudits, quel esprit affranchi des routines scolastiques aurait bien pu signaler à Marie Kalergis les répétitions du *Tannhäuser*, sinon Franz Liszt, l'enthousiasme et la générosité en personne? Son ardent panégyrique de Wagner enflammait les imaginations juvéniles, car jamais apôtre d'une religion artistique ne sut

(1) Cf. Richard Wagner, *Mein Leben*, Bruckmann, 1911, p. 368.

conquérir les âmes d'un élan plus fougueux.

Marie Kalergis avait entendu Franz Liszt pour la première fois à Bade, en 1835. Mais ils ne firent connaissance qu'en 1843, et se lièrent, depuis lors, d'une amitié inaltérable. En août 1845, deux mois avant la première du *Tannhäuser*, Marie assistait à l'inauguration du monument de Beethoven à Bonn, élevé sur l'initiative de Liszt. Puis, le musicien tombé malade en cette ville, elle avait tenu à honneur de le soigner elle-même. Et c'est sans doute en reconnaissance de cette sollicitude que Liszt lui dédiait en 1847 sa transcription pour piano du *Salve Maria de Jerusalem* de Verdi.

A ce moment, Jean Kalergis fut vengé de son ancienne mésaventure de Bade. Marie, enivrée de découvrir la véritable musique, abjurait enfin avec mépris son engouement pour Thalberg. Décidément, ce pianiste, extraordinaire de mécanisme, souple comme un danseur de corde, ne soutenait pas la comparaison avec le prodigieux Hongrois. A Paris, la cause passait pour définitivement jugée, depuis que la princesse Belgiojoso s'était amusée à confronter les deux rivaux. Le 31 mars 1837, elle avait invité un auditoire de choix à les entendre jouer chez elle, l'un après l'autre, sur le même clavier : Thalberg, sa *Fantaisie sur la Niobé*,

Liszt, sa *Fantaisie sur le Moïse* de Rossini. Et la princesse, à la fin de cette rencontre, avait su louer tout ensemble Thalberg, « le premier », et Liszt, « l'unique ».

Sans avoir suivi ce tournoi pathétique comme une bataille, Marie Kalergis estimait, elle aussi, que Franz Liszt n'était pas seulement le souverain des virtuoses, mais une lyre toute-puissante et sublime, céleste dans l'allégresse, démoniaque dans la douleur. Sitôt que les doigts de Liszt effleuraient les touches, un miracle se produisait en elle : le paradis ouvrait ses portes, et Marie s'élevait d'extase en extase, comme d'échelon en échelon.

Cette ferveur, Liszt la payait fastueusement de retour. Il allait partout, chantant les louanges de Mme Kalergis, portant aux nues ses prouesses musicales, si bien que les mauvaises langues prétendaient que ce bel hymne exaltait la jolie femme encore plus que la pianiste...

Mais non ! vers cette époque, Liszt appartenait en propre à Mme d'Agoult, et cette muse autoritaire surveillait son bien d'un œil jaloux, ainsi que devait le faire, peu après, la princesse Caroline de Sayn-Wittgenstein. Tous les compliments qu'il prodiguait à Mme Kalergis, Liszt les pensait effectivement. A chaque fois que la conversation

venait sur la nièce du chancelier Nesselrode, son vocabulaire demeurait invariablement hyperbolique, qu'il s'adressât aux mondains ou aux artistes qu'il honorait le plus.

*
* *

Frédéric Chopin le savait mieux que personne, lui qui écrivait à sa famille, le 24 décembre 1845 :

Liszt aussi est venu me voir ; il m'a beaucoup parlé de Mme Kalergis (1)...

Sans un intercesseur de cette éloquence, peut-être Chopin, déjà rongé par la phtisie et fort difficile sur le choix de ses élèves, eût-il refusé de donner des leçons à la belle Mme Kalergis. Mais une curiosité le saisissait, après les dithyrambes de Liszt et ce que les journaux racontaient des services rendus par Mme Kalergis aux révolutionnaires polonais. Il consentit à la recevoir, et le magicien des *Ballades* fut subjugué à son tour. Deux ans plus tard, à la Noël 1847, ce juge si réservé en ses propos, si avare de ses louanges, manifestait son approbation en termes peu équivoques :

Je donne des leçons à Mme Kalergis. Elle joue vraiment *très bien* et, sous tous les rapports.

1) *Friedrich Chopin's gesammelte Briefe,* publiés par Bernard Scharlitt, Leipzig, Breitkopf et Haertel, 1911

réussit à merveille dans le grand monde parisien (1)...

Pour que Chopin lui-même eût souligné ce *très bien*, Mme Kalergis devait être très avant dans ses bonnes grâces. Il aimait à l'accueillir chez lui, en tout petit comité, avec la comtesse Delphine Potocka et Mme Obreskow, grandes amies l'une et l'autre des Nesselrode, avec la princesse Marceline Czartoryska, avec Mme Erskine et miss Stirling, ses anges gardiens, ingénieuses à lui épargner par cent ruses délicates les angoisses de la misère.

Que d'affinités, si l'on y songe, entre Frédéric Chopin et Marie Kalergis ! Chez l'un comme chez l'autre, même finesse native, même horreur de la vulgarité, même instinct poétique, même fantaisie et même caprice. Et d'ailleurs, sous le nom hellénique de Kalergis et malgré l'origine tudesque des Nesselrode, Chopin n'avait pas tardé à reconnaître une compatriote, la vraie fille d'une Polonaise.

Sans cela, sans ce parfum exquis de Varsovie, Mme Kalergis n'eût pas goûté à ce point les inspirations de son maître. Elle n'aurait pas compris leur secret, leur mélancolie plus poignante que n'importe quel désespoir, leur tendresse, leur folle ardeur, leur bravoure

(1) *Friedrich Chopin's gesammelte Briefe*, publiés par Bernard Scharlitt, Leipzig, Breitkopf et Haertel, 1911.

chevaleresque, leur grâce primesautière et éternellement juvénile. Elle n'en aurait pas si bien traduit la subtile inquiétude, la fièvre, les tressaillements, les hésitations tour à tour langoureuses, coquettes ou provocantes, cette souplesse, cette morbidesse, qu'on désigne communément sous le nom de *rubato* (1). Elle n'aurait pas disputé jusqu'à sa mort à la princesse Marceline Czartoryska cette gloire si enviée d'être la meilleure élève de Chopin. En avril 1858, elle n'aurait pas fait couler tant de pleurs ni déchaîné l'enthousiasme de tout Varsovie en accompagnant au piano la poétesse polonaise, Mlle Luszcewska, alors que celle-ci, face au public, déplorait avec des sanglots le trépas de Chopin.

Cette liberté dans le rythme, privilège de l'interprète qui saisit et exprime la pensée musicale jusqu'en ses nuances les plus fugitives, cette élasticité dont la plupart des pianistes professionnels n'ont même pas le soupçon, séduisaient de prime abord, en France, des maîtres tels que Chopin et Liszt, en Allemagne, Brahms, Hans de Bülow et Tausig. Mais certains auditeurs novices, superstitieusement asservis à la règle, ne devinaient pas toujours la valeur de ce style, le

(1) On devrait pourtant prendre garde que ce vocable, excellent pour la musique italienne, ne vaut rien pour la musique slave.

seul qu'on ne puisse enseigner dans les conservatoires, car il suppose, à chaque fois, une étincelle d'imagination créatrice. Ainsi Judith Gautier, arrivée en 1869 à Munich, s'étonna de l'extrême liberté avec laquelle Mme Kalergis exécutait en sa présence un *nocturne* de Chopin. « Elle a certainement du talent, — s'écriait-elle avec l'innocence de la jeunesse ; — mais il me semble que, dans son jeu, elle exagère la fantaisie, l'abandon, le *rubato* enfin (1)... »

*
* *

Vingt années auparavant, Eugène Delacroix avait éprouvé un trouble analogue. Tandis que le peintre, en lui, admirait Mme Kalergis sans réserve, l'amateur de musique, bien moins compétent, souffrait d'un malaise indéfinissable. Ayant rencontré Marie Kalergis le 30 mars 1849 chez Frédéric Chopin, il avouait son embarras le soir même, dans son journal :

Vu Mme Kalergis... Elle a joué, mais peu sympathiquement. En revanche, elle est vraiment fort belle, quand elle lève les yeux en jouant, à la manière des Madeleines du Guide ou de Rubens (2)...

(1) Judith Gautier, *le Troisième rang du collier*, Paris, Félix Juven, p. 150.
(2) *Journal d'Eugène Delacroix*.

Tout en se défiant de cette sensibilité fluide et frémissante comme une source, Delacroix s'efforçait de complaire à Chopin, qui faisait grand cas de son élève. A force de lui parler avec insistance de Marie, au cours de leurs promenades en voiture, Chopin réussit insensiblement à le convertir, ou du moins à piquer sa curiosité. Le 8 mai 1849, Delacroix acceptait de dîner chez Mme Kalergis avec Meyerbeer. Depuis cette visite, la glace fut rompue entre eux. Delacroix continua de fréquenter chez Mme Kalergis, après la mort de Chopin. Et il ne la quitta pas une minute, pendant le séjour qu'il fit à Bade vers la fin septembre 1855.

Ils prenaient plaisir à deviser ensemble sur les destinées du plus mystérieux de tous les arts, la musique, bien qu'ils pensassent rarement de même. Par exemple, c'était la mode, alors, de s'extasier sur l'écrasante supériorité de l'Allemagne en matière de symphonie. Là-dessus, Delacroix tomba facilement d'accord avec Mme Kalergis.

Je disais à Mme Kalergis, qui prend fort le parti des Allemands, que, chez eux, la musique venait, pour ainsi dire, en pleine terre ; chez nous, c'est une production artificielle (1)...

(1) *Journal d'Eugène Delacroix.*

Mais ils faillirent se chamailler, dès que Mme Kalergis essaya de le gagner au culte de Wagner. A la vérité, elle l'aborda trop brusquement sur ce chapitre, ne se doutant pas que, peinture mise à part, son hôte avait les révolutionnaires en horreur.

Dès les premiers mots, Delacroix se rebiffa, croyant qu'elle se moquait de lui. Il levait le poing contre les prétendus réformateurs, coupables de briser les statues et de démolir les églises. Le soir, dans ses cahiers intimes, il soulageait sa colère en déblatérant contre Mme Kalergis, cette sotte :

J'ai fait, le lendemain, le voyage d'Eberstein avec Mme Kalergis. Cette dernière me parle beaucoup de Wagner ; elle en raffole comme une sotte, et comme elle raffolait de la République. Ce Wagner veut innover ; il croit être dans la vérité ; il supprime beaucoup de conditions de la musique, croyant que les conventions ne sont pas fondées sur des lois nécessaires. Il est démocrate ; il écrit des livres sur le bonheur de l'humanité, lesquels sont absurdes, suivant Mme Kalergis elle-même (1)...

En somme, malgré toutes ses séductions, elle ne réussit pas à surmonter les préjugés de Delacroix contre Wagner.

(1) *Journal d'Eugène Delacroix.*

*
* *

En dépit de cette passe d'armes assez vive, le grand coloriste qui révélait tout d'un coup les tendances les plus réactionnaires, n'aurait pas manqué de se radoucir, s'il fût revenu à Bade l'année suivante, au début de septembre 1856. Il y aurait vu ce spectacle bizarre : Mme Kalergis arrachant des larmes au vieux Rossini lui-même, épicurien impénitent, de moins en moins sentimental avec l'âge, et qui fuyait, par indolence comme par hygiène, toute émotion mélancolique.

Le chancelier Nesselrode, témoin de la scène, se hâtait d'en informer sa fille, la comtesse Hélène Chreptowitch :

Marie Kalergis a eu, l'autre jour, le plus beau triomphe qu'un artiste puisse ambitionner. Elle a, par son jeu, tellement ému le grand Rossini qu'il pleurait à chaudes larmes en l'écoutant exécuter le beau trio de *Guillaume Tell.* Cela s'est passé après un charmant dîner qu'elle a donné au célèbre maestro, qui, dans la conversation, est encore parfois très spirituel, quoiqu'il ait physiquement beaucoup baissé (1)...

La musique, on le voit, tenait grande place dans l'existence de Mme Kalergis.

(1) Lettre du 12 septembre 1856, *Souvenirs et papiers du comte Charles de Nesselrode*, t. XI, p. 143.

*
* *

Depuis son amitié avec Liszt et Chopin, elle s'y adonnait avec un redoublement de ferveur. Peut-être n'avait-elle pas le goût très sûr, à l'époque de son infatuation pour Thalberg ; mais du jour où elle eut rencontré Chopin, Liszt et Wagner, ces héros de la musique, elle conçut un mépris illimité pour les simples faiseurs de tours de force.

Sans aucune indulgence pour elle-même, Marie Kalergis déplorait les lacunes de son éducation musicale. Mais était-il donc trop tard pour y remédier? Plutôt que d'en prendre son parti, elle voulut, retournant sur les bancs de l'école, se corriger par une discipline austère.

On venait justement de fonder à Paris la *Société des concerts de musique vocale et religieuse*, qui tenait ses assises à la salle Herz. Cette organisation, présidée par le prince de la Moskowa, patronnée par plusieurs dames du faubourg Saint-Germain et de la colonie étrangère, se proposait de réagir contre l'avilissement de la musique dans les églises. Si ardent était le zèle des pieux catéchumènes qu'ils ne voulaient d'abord tolérer que des chœurs *a capella.* Peu à peu, toutefois, le petit troupeau finit par admettre l'orgue, en

raison de son caractère sacré et pour ne pas renoncer entièrement aux maîtres des dix-septième et dix-huitième siècles. Les amateurs disposèrent ainsi d'un répertoire fort étendu. C'est parmi eux que Mme Kalergis allait assidûment se purifier : elle suivait leurs séances comme on suivrait des offices.

Puis, rentrant chez elle, Marie retrouvait, sur le pupitre de son piano, un cahier de préludes et de fugues, balafré de doigtés et de notes marginales. C'était le *Clavecin bien tempéré* de Jean-Sébastien Bach, recueil de chefs-d'œuvre impérissables. Mendelssohn et Schumann l'avaient remis en honneur, et Chopin l'imposait comme une Bible à ses élèves.

Enfin, pour ce qui est de l'exécution matérielle, elle poussait le scrupule jusqu'à la minutie, haïssant si fort les approximations dont s'accommode trop volontiers la paresse des dilettantes, qu'elle s'astreignait à des études méticuleuses. Dans sa terreur de passer pour superficielle, elle ne s'accordait point de répit durant ses courses à travers l'Europe. Sa fille, la comtesse Coudenhove, racontait plus tard un interminable voyage qu'elle se souvenait d'avoir fait, étant petite, avec sa mère, de Milan à Varsovie. Au fond de la berline monumentale qui les transportait à lents tours de roues vers la Pologne, Mme Kalergis, impassible, s'exerçait les doigts sur un

clavier muet, aux yeux de l'enfant ébahie...

Cette longue patience la conduisit petit à petit jusqu'à la maîtrise. Après avoir émerveillé ses contemporains de la période romantique, elle fut encore plus admirée de la génération suivante, dont le goût était pourtant mieux averti et la critique plus aiguisée.

La princesse Pauline de Metternich, qui connaissait tous les pianistes de son temps, déclarait sur ses vieux jours : « Je n'ai jamais entendu jouer du Chopin comme par Mme Kalergis. »

Et Liszt résumait fort bien le sentiment unanime de leurs nombreux amis, quand il affirmait : « Elle jouait comme personne. Et ceux qui l'ont entendue n'oublieront jamais son jeu, ou, pour mieux dire, son interprétation unique. »

*
* *

Elle est vraiment fort belle!... Cette exclamation d'Eugène Delacroix, nombreux furent les hommes qui la prononcèrent, avant et après lui, sur le passage de la fée blanche !...

Entre la fin du règne de Louis-Philippe et la guerre de Crimée, Mme Kalergis goûta profondément ce plaisir, le plus doux au monde pour une femme, de ne pouvoir se promener en voiture découverte, ni entrer dans une salle de spectacle, ni visiter une

exposition, ni descendre les marches d'une église au sortir de la messe, en compagnie de quelques amis, ni enfin se montrer en public, sans susciter un grand silence, toujours le même, silence de stupeur et d'admiration, puis, immédiatement après, tous les yeux venant s'attacher à elle avec une avidité inexprimable, de percevoir comme un murmure agité et confus, où elle ne distinguait plus aucune parole, mais dont la rumeur à coup sûr élogieuse la flattait mieux que n'importe quel hommage.

Ce qu'on chuchotait alentour, elle le devinait sans peine... *Qui est-ce?... comment écrivez-vous son nom?... Dieu! qu'elle est étrange et belle!...* Vingt regards tournés vers les siens ne disaient autre chose. Elle distillait avec délices tout ce miel. Ensuite, retirée en sa chambre close, elle revenait par une rêverie fort agréable sur les moindres détails de la scène. Car elle était femme, et rien de ce qui concernait sa gloire ne la laissait indifférente.

Nulle part on ne la fêtait comme à Paris. Elle y régnait sur une cour d'amour, composée de poètes, de musiciens, de peintres et de sculpteurs, et nul parfum n'embaumait comme l'encens de ces artistes. Allait-elle poser chez M. Sanders, pour une jeune fille de ses amies qui la peignait en miniature, tout l'atelier la comblait de compliments. On

y commentait à haute voix les perfections de sa figure, et cela formait un concert dont un témoin peu suspect d'indulgence, Mme Jaubert, nous a transmis un écho :

Quelle richesse de tons !... Un pareil modèle est une de ces bonnes fortunes d'artiste qui ne saurait m'arriver... Voilà les cheveux d'or, chers à l'école vénitienne... Et les yeux ! voyez, ma chère... les prunelles semblent deux violettes de Parme... Quant au teint, s'il vous embarrasse, écrasez quelques roses sur votre palette, et trouvez l'art d'en faire usage (1)...

Enhardie par ces adulations, Mme Kalergis s'amusait à éprouver son pouvoir.

Une fois, au bal costumé d'une ambassade, cette femme, qui incarnait avec magnificence les splendeurs de la lumière, trouva piquant de se déguiser en reine de la Nuit. Était-ce amour du paradoxe, ou bien tendresse pour le Mozart de *la Flûte enchantée?* Quoi qu'il en soit, Mme Kalergis voulut cacher la blancheur de ses épaules sous des voiles sombres, semés d'étoiles brillantes. Pour retenir des gazes ténébreuses comme des nuées d'orage, elle portait, en arrière de la tête, une étroite couronne de diamants.

Mais elle entrait à peine à l'ambassade qu'un invité reconnut sans hésitation cette

(1) *Souvenirs de Mme Jaubert*, p. 80-81.

reine de la Nuit dont la haute taille dominait les autres masques. A qui donc appartenait ce coup d'œil d'aigle? A Paul de Molènes, ce littérateur qui pensait avoir été mousquetaire dans une existence antérieure, tant il aimait les uniformes et les armes. Ce soir-là, il se pavanait dans l'ancienne tenue des gardes françaises. S'étant approché de Mme Kalergis, Paul de Molènes la salua respectueusement et lui demanda la permission de protéger sa marche. Elle y consentit. Et ce couple bizarre, d'une nocturne et majestueuse divinité, suivie d'un garde-française, traversa les salons avec lenteur, à la vive curiosité de l'assistance (1).

Toutefois, comme la reine de la Nuit rayonnait à son insu, par-dessous ses tulles et ses crêpes funèbres, on finit par savoir qui elle était. Aussitôt, la ronde joyeuse des danseurs l'entoura en foule, malgré les objurgations du garde-française, et lui reprocha plaisamment de ne pas être assez obscure pour le rôle qu'elle avait choisi. Les uns protestaient contre l'éclat de son teint. Avec ses cheveux d'or, avec ses bras nacrés, affirmaient les autres, elle ferait plutôt songer à l'Aurore... On riait aux éclats... Et l'éblouissante reine de la Nuit, riant de son côté, jouissait d'un insuccès qui lui valait un triomphe.

(1) *Souvenirs de Mme Jaubert*, p. 127.

VI

DEUX HOMMAGES ROMANTIQUES : « LA SYMPHONIE EN BLANC MAJEUR » DE THÉOPHILE GAUTIER ET « L'ÉLÉPHANT BLANC » DE HENRI HEINE.

Elle s'épanouissait dans la miraculeuse fraîcheur de ses vingt-cinq ans et ne figurait certes point la reine de la Nuit, lorsqu'elle frappa très vivement l'imagination de Théophile Gautier. D'après le poème qu'elle lui inspira en 1848, il se la représentait assise au piano, vêtue de satin blanc. Le titre même de son offrande, *Symphonie en blanc majeur*, annonce la paraphrase poétique d'une impression à la fois sonore et visuelle. Et les vers tiennent bien les promesses du titre, car cette *Symphonie*, aussi plastique que n'importe quelle pièce d'*Emaux et camées*, atteste, en outre, un profond souci de l'effet musical. Qu'on ne s'attende pas, du reste, aux divers morceaux d'une symphonie classique : nous n'en avons ici que le premier mouvement.

Gautier, en écrivant un « thème avec va-

riations », a fait choix d'une coupe assez insolite pour un début de symphonie. Mais les exemples n'en manquent pas dans l'histoire de la sonate. Une œuvre fameuse de Mozart, la *Sonate* de piano *en la majeur*, la *Sonate* à la *marche turque*, s'ouvre par un thème varié. De même, la *Sonate* de piano *en la bémol majeur* de Beethoven, où retentit soudain, avec ses tambours sinistrement voilés, la *Marche funèbre sur la mort d'un héros*. Plus près de nous, M. Vincent d'Indy a placé un « thème avec variations » en tête de sa magistrale *Sonate* de piano *en mi mineur*.

Chez Théophile Gautier, une courte introduction précède ces variations. Sous une forme ingénieusement altérée, elle expose les cellules essentielles du thème. Le poète songe à Mme Kalergis. Obsédé par l'éclat de sa blancheur, il revoit ce teint lumineux comme une aube, cet épiderme transparent comme un cristal. Ne descend-elle pas des Nesselrode qui habitaient jadis un manoir gothique, sur un coteau proche du Rhin?... Le souvenir de ce fleuve, cher à tout le romantisme, exalte son imagination. Il s'avise de l'accoupler à l'idée de blancheur. Et voici que la beauté septentrionale dont Gautier s'est épris, et dont il rêve matin et soir, réveille en son esprit le fantôme des nixes, filles du Rhin, ces naïades du Nord qui se baignent et s'ébattent dans les

verts tourbillons. Il se trouve donc que ce préambule, conçu à une époque où Théophile Gautier ne pouvait rien pressentir du futur *Anneau des Nibelungen*, se présente à nos yeux sous une couleur franchement wagnérienne :

De leur col blanc courbant les lignes,
On voit, dans les contes du Nord,
Sur le vieux Rhin, des femmes-cygnes
Nager en chantant près du bord ;

Ou, suspendant à quelque branche
Le plumage qui les revêt,
Faire luire leur peau plus blanche
Que la neige de leur duvet.

Si bref que soit ce prélude en huit vers, il exhale tous les parfums de la légende, il crée une illusion troublante de blancheur et de froid. Puis, par une transition à la fois subtile et naturelle, on aperçoit le thème proprement dit. C'est un portrait en pied de Mme Kalergis, exécuté dans les tons les plus clairs, idéalisé, sans doute, et néanmoins précis, puisque le peintre n'oublie ni les camélias, ni la robe blanche, ni la gorge de son modèle :

De ces femmes il en est une,
Qui chez nous descend quelquefois,
Blanche comme le clair de lune,
Sur les glaciers, dans les cieux froids ;

Conviant la vue enivrée
De sa boréale fraîcheur
A des régals de chair nacrée,
A des débauches de fraîcheur !

Son sein, neige moulée en globe,
Contre les camélias blancs
Et le blanc satin de sa robe
Soutient des combats insolents.

Dans ces grandes batailles blanches,
Satins et fleurs ont le dessous,
Et, sans demander leurs revanches,
Jaunissent comme des jaloux.

Sur les blancheurs de son épaule,
Paros au grain éblouissant
Comme dans une nuit du pôle,
Un givre invisible descend.

Suit une série de huit variations, plus chatoyantes les unes que les autres, vertigineuses de virtuosité, tissues d'arabesques sans cesse renouvelées selon la fantaisie du poète. Il cherche des analogies expressives, des termes de comparaison valables. Il les cherche avec patience, avec soin, comme un musicien ajuste ses timbres, comme un peintre choisit ses nuances. Il voudrait les assembler, les assortir. Il essaye tour à tour les matières les plus éclatantes, les plus rares, les plus exquises. Ses yeux ne cessent d'apercevoir des images nouvelles ; mais chacune

d'elles le tente, aucune ne le satisfait, et, triste de ne rien trouver à son goût en ce cortège de métaphores, il les repousse avec mépris.

De quel mica de neige vierge,
De quelle moelle de roseau,
De quelle hostie et de quel cierge
A-t-on fait le blanc de sa peau?

A-t-on pris la goutte lactée
Tachant l'azur du ciel d'hiver,
Le lis à la pulpe argentée,
La blanche écume de la mer;

Le marbre blanc, chair froide et pâle,
Où vivent les divinités;
L'argent mat, la laiteuse opale
Qu'irisent de vagues clartés;

L'ivoire, où ses mains ont des ailes,
Et, comme des papillons blancs,
Sur la pointe des notes frêles,
Suspendent leurs baisers tremblants;

Entre tant de substances précieuses, une seule a retenu son regard, l'espace d'un quatrain; seul, l'ivoire des touches, où se posent, avec une délicatesse aérienne, les doigts fins et légers de Mme Kalergis, a pu le faire hésiter. Par malheur, l'ivoire même ne le contente que passagèrement. Et il continue, sans grand espoir, un peu aveuglé par la ré-

verbération, à dénombrer toutes les blancheurs :

L'hermine vierge de souillure,
Qui, pour abriter leurs frissons,
Ouate de sa blanche fourrure
Les épaules et les blasons ;

Le vif-argent aux fleurs fantasques
Dont les vitraux sont ramagés ;
Les blanches dentelles des vasques,
Pleurs de l'ondine en l'air figés ;

L'aubépine de mai qui plie
Sous les blancs frimas de ses fleurs ;
L'albâtre où la mélancolie
Aime à retrouver ses pâleurs ;

Le duvet blanc de la colombe,
Neigeant sur les toits du manoir,
Et la stalactite qui tombe,
Larme blanche de l'antre noir?

Mais non, aucune de ces variations ne donne une juste idée du thème ! Aucune n'en épuise les richesses. Sans doute, elles en expriment à souhait l'apparence externe, mais son secret, ce qu'il a d'intime et d'ineffable, elles ne parviennent même pas à l'effleurer. Aussi le poète prend-il le parti de transposer son thème sur le plan spirituel. La question qui l'intéresse désormais n'est plus d'apprendre comment est fait « le blanc

de sa peau ». Il désire connaître sa patrie, ses origines lointaines, le mystère que recèle cette âme énigmatique et si, sous une enveloppe dure et splendide comme la glace, elle cache peut-être un cœur de femme tendre et chaleureux. Ce retour du thème, presque dépouillé de ses ornements, mais imprégné d'une atmosphère émue, plus vibrante et plus humaine, parachève par une très belle *coda*, la *Symphonie en blanc majeur*. Écoutons cette conclusion pathétique :

Des Groenlands et des Norvèges
Vient-elle avec Séraphita?
Est-ce la Madone des neiges,
Un sphinx blanc que l'hiver sculpta,

Sphinx enterré par l'avalanche,
Gardien des glaciers étoilés,
Et qui, sous sa poitrine blanche,
Cache de blancs secrets gelés?

Sous la glace où, calme, il repose,
Oh ! qui pourra fondre ce cœur !
Oh ! qui pourra mettre un ton rose
Dans cette implacable blancheur !

Ce soupir, n'est-ce pas comme un bref *solo* de violon, joué sur la quatrième corde? Chose étrange, la *Symphonie en blanc majeur* expire dans une tonalité mineure, avec la suavité d'une élégie...

*
* *

Et Mme Kalergis, que pensa-t-elle de ce poème?

Elle en fut extrêmement satisfaite. Elle l'aima pour sa limpidité cristalline et le miroitement de ses reflets. Par sa couleur d'ensemble comme par sa structure musicale, ne rendait-il pas un double hommage à sa beauté et à son talent (1)? Au reste, tout le monde en parlait, et cela suffisait à son bonheur.

Pourtant, il faut bien l'avouer, elle n'accabla pas Théophile Gautier des témoignages de sa reconnaissance. Que ses charmes eussent fasciné un excellent artiste, elle trouvait cela tout simple. En l'inspirant, elle remplissait en quelque sorte sa fonction naturelle. Le miracle consommé, elle s'adressait à un autre poète.

D'ailleurs, les points communs n'abondaient pas entre Mme Kalergis et Théophile Gautier. La fée blanche des pays slaves, embuée de flocons et de brouillards, faisait un contraste saisissant avec le fils du soleil, né à Tarbes, en bordure de la frontière espagnole. Avec ses longs cheveux noirs et plats, son visage d'une pâleur sarrasine, Gautier avait plutôt l'air d'un calife ou d'un émir.

(1) La « Symphonie en blanc majeur » parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1849.

On eût dit l'Abd-el-Kader de la poésie, captif du feuilleton...

Pour voir souvent Mme Kalergis, il fallait être le favori des salons parisiens, comme Liszt, ou bien avoir abandonné toute velléité de travail, comme Chopin et Alfred de Musset. Or, Théophile Gautier avait dû renoncer à sa vie « heureuse, indépendante et primesautière » depuis cette fatale année 1836 où il s'était chargé de la critique d'art, puis de la critique dramatique, au journal *la Presse*. Comment un pauvre chroniqueur, éternellement esclave de sa besogne, aurait-il trouvé le temps de faire sa cour à une dame que se disputaient le faubourg Saint-Germain, les ambassades et les cénacles littéraires?

On s'explique, pour ces raisons, que Mme Kalergis ne soit pas restée en relations suivies avec Théophile Gautier. Plus tard, le poète parlait si rarement de la belle étrangère que sa fille Judith, elle-même, ignora longtemps pour qui son père avait écrit la *Symphonie en blanc majeur*. En l'été 1869, pendant une visite qu'elle faisait avec Catulle Mendès chez Richard Wagner, à Triebschen, Mme Cosima Wagner lui révéla enfin l'existence de Marie Kalergis :

— Vous ignorez « la femme-cygne », la « neige vierge », « l'hostie », « la moelle de roseau », qui a été le modèle de ce délicieux portrait?

— Il y a donc eu un modèle?

— Oui, madame. Vous n'étiez pas née quand il inspira le poète qui est votre père, et le portrait était alors, paraît-il, ressemblant.

— Vous savez qui c'était?

— Justement la personne dont je vous parlais tout à l'heure, et qui, j'en suis certaine, sera très curieuse de vous voir... Très enthousiaste de Wagner, elle est, depuis longtemps, toute dévouée à sa cause. Intelligente, lettrée, musicienne!... Mon père affirme que personne n'interprète Chopin aussi bien qu'elle (1)...

*
* *

Donc, plus heureuse que la princesse Belgiojoso, qui n'avait obtenu de Musset, après leur rupture, que l'atroce invective intitulée *Sur une morte*, Mme Kalergis se trouvait désormais en possession d'une fort jolie pièce de vers, signée « Théophile Gautier », qui allait lui servir de passeport chez les poètes. Sans la *Symphonie en blanc majeur*, elle n'aurait probablement jamais été admise dans la « crypte matelassée » où le pauvre Henri Heine subissait son martyre.

Elle désirait, depuis longtemps, le connaître...

1) Cf. Judith Gautier, *le Troisième rang du collier*, Paris, Félix Juven (1909), p. 108.

Parlant allemand avec plus d'élégance que la moyenne des Allemandes, cette Slave pouvait apprécier dans le texte original les petits chefs-d'œuvre de ce charmant génie. Mieux que son entourage parisien, elle savait par quel miracle Heine avait prêté au vers allemand la grâce de la libellule, la légèreté du papillon.

D'autre part, vers le mois d'août de chaque année, lorsqu'elle dépeignait à ses amis et connaissances de Bade, avec cette pointe de vanité si excusable chez une très jeune femme, la cour d'artistes qui l'environnait à Paris, ses interlocuteurs allemands ne manquaient pas de lui demander : « Et ce coquin de Henri Heine, le voyez-vous aussi? »

Heine, émigré à Paris, était alors un objet de scandale, de terreur, de répulsion, de colère furibonde, en même temps que de secret orgueil, pour la plupart de ses compatriotes... On le savait tellement choyé des Parisiens... Tout en le haïssant pour ses blasphèmes, on se jetait avidement sur ses écrits, qu'on se passait sous le manteau. C'était le prince des ténèbres, mais on succombait à ses séductions. On dénonçait bien haut ses origines juives, mais on admirait tout bas ses poésies allemandes... Aussi, chaque fois que les Allemands de Bade l'interrogeaient sur ce démon, Marie Kalergis se repro-

chait-elle de ne l'avoir pas encore subjugué.

Il fallait en finir.

A plusieurs reprises, déjà, elle avait supplié Mme Jaubert de la conduire chez Henri Heine. Mais son amie, d'ordinaire si serviable, souffrait de lui montrer ce misérable corps gisant à terre, sur un matelas, la nuque exhaussée par un mince coussin de cuir. Au reste, le poète ne tolérait plus d'étrangers auprès de son grabat. Tout bruit et toute surprise lui devenaient odieux. Les scrupules de Mme Jaubert étaient donc parfaitement légitimes. Par amitié, par respect humain, elle aurait dû s'y tenir.

Cependant, comme Mme Kalergis redoublait de prières, Mme Jaubert, lasse de lui résister, ne chercha plus qu'un prétexte pour faiblir. Elle crut l'avoir trouvé en 1849, après la publication de la *Symphonie en blanc majeur*. Henri Heine ne serait-il pas curieux de connaître la blanche divinité qui avait enchaîné le cœur de Théophile Gautier? Elle se le persuada, puis s'en fut lire la *Symphonie en blanc majeur* au malade. Mais la négociation faillit tourner court. Outre que la curiosité la plus aiguë s'émousse par la souffrance, Heine, sans être aveugle, ne pouvait plus ouvrir les yeux. Soulevant à grand'peine l'une de ses paupières paralysées, il parvenait à entrevoir, — mais au prix de quel effort! —

un objet vivement éclairé. Il aurait voulu que Mme Jaubert lui épargnât cette épreuve. Ne pouvait-on le laisser mourir en paix? Les cordes de son âme n'étaient que trop tendues... Toutefois, de guerre lasse, plutôt que de contrister Mme Jaubert, il consentit à l'entrevue :

— Je tâcherai, — promit-il avec une politesse amère, — de percevoir les splendeurs que vous me vantez (1).

Avertie de sa résistance, Marie Kalergis se proposait de le prendre subtilement par la flatterie. Soudain, en présence de ce malheureux, la compassion lui enleva tous ses moyens. Ce fut Heine surtout qui parla.

On venait de lui poser, le long de l'épine dorsale, des moxas saupoudrés de morphine. Ses douleurs sommeillaient. Il en profita pour les décrire avec enjouement et désespoir, comme si ce funèbre badinage pouvait divertir ses visiteuses.

Tout en lui donnant la réplique, Mme Kalergis ne songeait qu'à maîtriser son trouble. Ses regards désolés se promenaient sur le logement bourgeois qui servait de décor à cette affreuse tragédie, sur le meuble d'acajou et de velours grenat, sur les murs où le portrait de l'oncle Salomon se détachait en bonne

(1) Cf. *Souvenirs de Mme Jaubert*, p. 304-306.

place, entre les gravures d'après Léopold Robert...

Mais lui, très vite impatienté par la douceur, l'imperturbable sérénité de cette voix, réussit, un instant, à lui jeter un regard. Et alors, lui apparut en pleine lumière cette magnifique créature, blanche, blonde, triomphalement belle, image radieuse de la jeunesse et de la joie qu'il avait perdues à jamais... Puis il sombra de nouveau dans ses ténèbres... « Ah ! ah ! » se disait-il, « voilà donc cette sublime merveille pour laquelle le bon Théo brûle d'une folle ardeur !... Dieu ! que le monde est ridicule !... autant s'amouracher d'une cime des Alpes !... » Rien qu'à y penser, Heine savourait une délectation diabolique.

A la visite suivante de Mme Jaubert, il l'accueillit par cette exclamation :

— Ma bonne amie, ce n'est pas une femme que vous avez introduite chez moi ; c'est un monument, c'est la cathédrale du dieu Amour !

Lui aussi, il voulait dédier un hymne à Mme Kalergis. Cela s'appellerait *l'Eléphant blanc*, car, décidément, l'enchanteresse septentrionale avait le don de vouer au blanc tous les rimeurs qu'elle fréquentait, et son éditeur ne manquerait pas d'insérer ces vers dans le *Romancero* qu'on imprimait justement à Hambourg.

Puis, sur ce ton mi-sarcastique, mi-senti-

mental qui lui était propre, il exposa le sujet du poème : une fantaisie, une légende d'Extrême-Orient, simple pendant de la *Symphonie en blanc majeur*...

Entre tous les trésors que possède le roi de Siam, aucun ne lui est plus cher qu'un éléphant blanc d'un prix inestimable. Mais cet auguste animal semble dépérir depuis quelque temps. Dans l'espoir de chasser cette langueur dangereuse, on a vainement recours aux chants et aux danses des bayadères. En vain, on a mandé les meilleurs musiciens, et ils sont accourus avec leurs triangles et leurs timbales. Ses gardiens l'ont frotté d'huiles parfumées, d'essence de roses et d'ambre. Ils ont étendu sur sa couche les châles les plus somptueux de Cachemire. Peine perdue, rien ne peut égayer cette mélancolie pernicieuse. Et le roi, dans sa désolation, se hâte de consulter le plus habile de ses astrologues.

S'étant prosterné par trois fois devant le trône, cet homme de science déclare que l'éléphant se meurt du mal d'amour. En effet, il est venu à la connaissance du très noble animal (par quelle voie, on l'ignore) qu'il existe à l'autre bout du monde, sous les brumes du Nord, une beauté mystérieuse, une femme plus blanche que lui-même. Depuis que cette vision s'est tyrannique-

ment imposée à ses sens, il ne rêve plus que de la joindre, et ce violent désir lui fait perdre jusqu'à l'envie de vivre.

Il y a, dans le Nord, une femme très belle,
Haute de taille, blanche de peau ;
Ton éléphant est magnifique, sans conteste,
Et cependant, il ne peut lui être comparé.

Auprès d'elle, il ferait aussi piteuse figure
Qu'une petite souris blanche. Par sa stature, elle
Bimhâ, la géante du *Ramayana*, (rappelle
Et la grande Diane d'Éphèse.

. . . .

C'est elle, du Dieu Cupidon la colossale
Basilique, la cathédrale de l'Amour ;
Et la lampe sans cesse allumée en ce tabernacle
Est un cœur sain de mensonge et de souillure.

Vainement les poètes courent après les images
Afin de rendre la blancheur de son teint :
Gautier lui-même y a perdu sa peine,
Oh ! cette blanche est « implacable ! »...

La neige des cimes de l'Himalaya
Semble auprès d'elle d'un gris de cendre ;
Et le lys qu'elle tient à la main,
Jaunit de jalousie ou par contraste.

La comtesse Blanche (ainsi se nomme
Cette grande dame éblouissante)
Demeure à Paris, au pays de France,
Idole bien aimée de ton éléphant !...

Par l'étonnante vertu d'une affinité élective,
Un jour, il l'aperçut en songe ;
Et depuis lors s'est élevé en son cœur
Cet idéal d'une altitude extraordinaire.

A cet endroit, Mme Jaubert jeta les hauts cris, refusant d'en entendre davantage. Comme tous les bavards invétérés, une fatalité obscure l'empêchait d'écouter longtemps une autre parole que la sienne. Par un contresens vraiment prodigieux, malgré les assurances de Henri Heine, l'éléphant blanc du roi de Siam s'identifiait obstinément dans sa cervelle avec sa chère amie, Mme Kalergis. Tandis que Heine, d'une voix de plus en plus exténuée, essayait de la détromper, elle glapissait d'épouvante. Juste ciel, quelle abomination ! Quel scandale dans le cercle choisi de leurs connaissances, lorsqu'on saurait que Henri Heine avait osé comparer l'adorable Marie Kalergis à un mastodonte ! Passe encore de publier ces vers sacrilèges en Allemagne. Mais les donner, en français, à la *Revue des Deux Mondes*, que la plupart de leurs amis lisaient assidument, fi quelle perfidie (1) ! Et puis, n'était-ce pas elle qui lui avait amené Mme Kalergis ? Heine jurait en vain ses grands dieux que l'éléphant blanc représentait Théo-

(1) *L'Éléphant blanc*, parut effectivement dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1851 (*Romancero*).

phile Gautier ; que Mme Kalergis, au contraire, était parfaitement reconnaissable sous les traits de la comtesse Blanche. Mme Jaubert refusa de l'en croire et partit en simulant une généreuse indignation. A peine rentrée chez elle, la bavarde consigna sur un calepin les prétendues confidences de Henri Heine. Qu'on ouvre ses *Souvenirs* : elles y figurent encore...

Mais les contemporains ne commirent point la même bévue. *L'Eléphant blanc*, agréable persiflage, ne contribua pas moins que le dithyrambe de Théophile Gautier à populariser la beauté de Mme Kalergis parmi les hommes de lettres et les artistes.

VII

LES SUCCÈS DE SALONS A PARIS

Une des thèses romantiques que Mme Kalergis défendait avec le plus de chaleur, c'est que les parentés ne devraient plus se déterminer selon le hasard de la naissance, qui nous disperse trop capricieusement à la surface de la planète, mais selon une sympathie incontestable de facultés et de goûts.

Un soir qu'elle soupait chez Mme Jaubert en compagnie de Musset, Marie Kalergis faisait observer que l'on dit couramment, dans la plupart des langues européennes : « C'est un esprit de la même famille que Voltaire ou Montaigne. » Elle ajoutait : « Ne serait-ce pas charmant de jouir, de son vivant, d'un droit de parenté semblable (1)? »

En discourant ainsi, elle songeait à elle-même. Et peut-être lançait-elle à Musset une œillade furtive...

Sans doute, si elle avait pu choisir, Mme Ka-

(1) *Souvenirs de Mme Jaubert*, p. 113-114.

lergis aurait élu ses proches parmi les poètes, les musiciens et les peintres dont elle composait son entourage habituel ; mais le sort en avait décidé autrement. La femme-cygne de la *Symphonie en blanc majeur*, avant d'être l'inspiratrice de Théophile Gautier et de Henri Heine, l'élève de Chopin, l'amie de Liszt et la protectrice de Wagner, était surtout, pour l'Europe élégante et cosmopolite, la nièce du chancelier comte Nesselrode.

En arrivant à Paris, elle héritait des connaissances assez nombreuses de sa famille. Le comtesse Charles, pendant ses séjours en France, avait noué certaines relations diplomatiques et politiques, destinées à servir les projets de son souverain. Tout en réduisant ses rapports avec la France au strict indispensable, Nicolas Ier tenait à suivre de près l'opinion française. Aussi vérifiait-il les comptes rendus de ses agents par mille correspondances secrètes. Une grande dame russe désirait-elle prolonger son séjour à Paris, elle usait d'un moyen fort simple pour obtenir l'autorisation impériale : cela consistait à mander régulièrement à une personne honorée de la confiance du Tzar, comme la comtesse Charles Nesselrode, tout ce qu'elle voyait et

(1) Cf. sur cette ambassade de femmes, la conversation de l'impératrice Eugénie avec le maréchal de Castellane, *Journal du maréchal de Castellane*, Plon, Paris, t. V, p. 113.

entendait dans les milieux parisiens. Et c'est ainsi que Nicolas Ier, entre la chute de Charles X et la guerre de Crimée, possédait à Paris, en même temps que des représentants officiels, une ambassade occulte, au personnel exclusivement féminin.

La doyenne de ces émissaires, Mme Swetchine, toujours penchée sur les Saintes Écritures, ne prétendait nullement s'entendre aux affaires temporelles. Ses innocentes pattes de mouches n'offraient d'intérêt que pour l'amitié fidèle de la comtesse Charles. Néanmoins, afin de conserver la faveur du maître, elle aussi se croyait obligée de commenter, de temps à autre, les discours parlementaires, les combinaisons ministérielles et les publications les plus récentes. Comme tous les Russes de distinction établis à Paris, Mme Kalergis se rendait volontiers en pèlerinage au nº 71 de la rue Saint-Dominique. Elle aimait à revoir Sophie Swetchine, avec ses minuscules yeux bleus irréguliers, son nez kalmouck et son bonnet à ruches, assise près de son samovar. Si la maîtresse de maison ne passait pas pour très instruite, elle savait beaucoup de choses que l'on n'apprend que par le cœur. Marie Kalergis respectait les personnes de solide piété et de haute vertu qui venaient se recueillir en ce lieu indéfinissable, tout ensemble salon monastique et oratoire profane. Mais les propos

d'une invariable sublimité qu'elles échangeaient sur les questions du jour, leurs méditations un peu routinières auxquelles une imagination ardente eût souhaité plus de fougue, la décourageaient par ce relent affadi qui s'exhale des magasins d'objets de piété.

Une déception plus douloureuse encore l'attendait faubourg Saint-Honoré, chez une petite-nièce de Potemkine, la vieille princesse Bagration, née Skawionska. Marie Kalergis n'y allait que parce que sa tante Nesselrode s'informait avec insistance de cette sémillante Catherine Pawlowna, qui, trente années auparavant, émerveillait l'Europe par ses boucles blondes et sa taille de dryade. Des sculpteurs illustres la comparaient alors à la Vénus de Médicis. A genoux devant son sopha, les peintres la suppliaient de se laisser peindre en Hébé ou Terpsichore. Le prince Clément de Metternich languissait d'amour à ses pieds ; mais elle avait exaucé très gracieusement ses prières, et l'on racontait partout qu'elle en avait eu une fille nommée Clémentine, aussi belle que le jour, qui épousa plus tard un diplomate autrichien, le baron B... Devenue en secondes noces la femme de sir John Hobart Caradoc, deuxième lord Howden, elle continuait à porter le nom de Bagration. Et Marie Kalergis, pour s'expliquer tant de conquêtes, examinait d'un œil rêveur les

délicieux portraits de la galante princesse que peignirent vers 1815 Wladimir Borowikowsky et Isabey.

Hélas ! les déesses elles-mêmes ne sont plus des immortelles, de nos jours. En vain, une forêt d'arbustes odoriférants et d'épais rideaux de damas jonquille abritaient son visage des rayons du soleil. En vain, fidèle aux modes et aux meubles de jadis, la princesse Bagration fermait obstinément les yeux sur la fuite des années. Depuis les congrès d'Aix-la-Chapelle et de Vérone, sa demeure parisienne sommeillait comme un Bois-Dormant. Le visiteur, à peine introduit en ce château mystérieux, cherchait des yeux la Belle, puis, ne la voyant nulle part, suffoquait de tristesse.

Toutes les fois que Mme Kalergis franchissait le seuil de la princesse Bagration, un suisse à carrure herculéenne heurtait, de sa lourde hallebarde, le dallage du vestibule. A ce signal, une demi-douzaine de laquais, poudrés et l'épée au côté, pareils à des revenants des fêtes de Potemkine, surgissaient comme par enchantement et conduisaient Mme Kalergis, sans le moindre bruit, auprès de leur maîtresse.

Dans la pénombre d'une vaste chambre à coucher, artistement voilée par des tentures, où les glaces et les bronzes du magnifique

mobilier Empire accrochaient à peine quelques reflets de lumière, Mme Kalergis, hésitante, guidée par un frémissement d'étoffes légères et une voix frêle, se dirigeait vers une ottomane recouverte de satin bouton d'or. Une forme indistincte remuait faiblement sur cette couche. Était-ce une petite fille? On aurait pu le croire : mais ce n'était qu'une très vieille femme, attifée en adolescente.

Celle que les plénipotentiaires de Vienne surnommaient le « bel ange nu », ne souffrait autour de sa gorge que des tissus vaporeux, les plus fins, les plus transparents, les plus souples. Elle portait la ceinture très haute, comme au temps de Marie-Louise, et toujours des gazes, des batistes, des mousselines de l'Inde. Tuniques flottantes et claires, chemises négligemment attachées par des rubans rose tendre ou bleu pâle, écharpes aériennes comme des zéphyrs, ces voiles immatériels, qui seyaient si bien à sa jeunesse, au lieu de révéler la grâce voluptueuse d'un corps frais et potelé, n'en trahissaient plus que l'horrible décadence. La princesse Bagration ne ressemblait plus guère à une vivante. Pas une goutte de sang ne circulait dans ses veines. Mme Kalergis voyait une momie sèche et décharnée, à la peau presque aussi jaune que la soie des bergères. Et pour comble de disgrâce, cette momie prenait des poses lan-

goureuses, souriait, minaudait, gazouillait comme un colibri malade, puis, mordue par le démon de la curiosité, l'interrogeait sur la politique... Marie la considérait avec effroi. Puisque tout s'altère et se corrompt tôt ou tard, serait-elle un jour pareille à cette Parque? Non, non, plutôt cent fois mourir !... Le calorifère exhalait une chaleur suffocante ; les parfums musqués et capiteux des pays tropicaux erraient avec lenteur dans l'air irrespirable, et tandis que Marie Kalergis craignait de défaillir, le spectre, caressant de ses doigts osseux le bras charmant de la visiteuse, la harcelait de questions importunes.

En effet, Catherine Pawlowna épiait avec soin ce qui se passait chez une autre princesse russe, sexagénaire comme elle et de tout temps sa concurrente, qu'il s'agît de fixer le cœur volage de Metternich, de renseigner la chancellerie de Pétersbourg, ou de tenir salon à Paris. Mais plus la princesse Bagration souhaitait d'apprendre le déclin de sa rivale, plus elle constatait par les réponses de Mme Kalergis, que la princesse Lieven conservait intact son prestige...

*
* *

Si jamais cette ambassade de femmes avait dû ployer le genou devant une reine, toutes ces sibylles fussent venues s'incliner devant

la redoutable Dorothée Benckendorff, princesse Lieven. Elle seule les éclipsait par la splendeur de ses titres. Après avoir forcé l'admiration de l'Angleterre pendant vingt-deux années, non comme épouse de l'ambassadeur de Russie à Londres, car la nullité du prince Lieven faisait la risée du Foreign Office, mais comme le véritable et unique ambassadeur de son souverain, elle s'était fixée à Paris, malgré la défense de Nicolas I[er]. Elle traitait depuis lors de plain-pied avec l'orgueilleux despote, dont elle se déclarait en paroles la très humble et très obéissante sujette. La princesse Lieven n'avait peur de rien ni de personne, et ses rivales se sentaient incapables de lui porter ombrage. A Sophie Swetchine, cette dévote qui se prenait pour une mystique, Dorothée Lieven abandonnait bien volontiers le royaume des cœurs ; à Catherine Bagration, cette odalisque du paradis de Mahomet, le royaume des sens. Mais elle avait soin de se réserver le royaume de l'esprit. Aucune de ses compatriotes n'aurait pu signer à sa place les fameuses lettres sur papier vert qu'elle expédiait ponctuellement à la Tzarine sous le couvert de la comtesse Nesselrode, lettres que Sa Majesté elle-même présentait à Nicolas I[er] pendant le déjeuner impérial !

Dans un salon où se négocient entre haut et bas des affaires aussi sérieuses, rien de

plus favorable aux conciliabules, surtout chez une maîtresse de maison à peu près septuagénaire, que l'influence d'une jeune et jolie femme. La princesse Lieven savait à quoi s'en tenir sur la fragilité des grands de la terre. Avec quelle allégresse ces imposants personnages ne dépouillent-ils pas leur gravité, dès qu'ils ne craignent plus de se compromettre ! Elle n'eût pas plutôt jeté les yeux sur Mme Kalergis qu'elle devina le parti qu'on pouvait tirer de cette merveille. Certes, la princesse Lieven, cette femme d'État, n'était nullement portée aux effusions sentimentales. Le peu de tendresse dont son cœur restait susceptible après sa liaison avec Metternich, elle le consacrait à M. Guizot par un pacte d'amitié déjà ancien et respecté de toute l'Europe. Mais personne ne recevait de meilleure grâce, avec une politesse plus distinguée selon les rangs, lorsqu'elle tenait à plaire. Du premier jour, à l'accueil dont elle bénéficia chez la princesse, Mme Kalergis comprit qu'elle en était agréée et adoptée.

Un si puissant patronage compensait les froideurs des Nesselrode. Grâce à cet appui, Marie Kalergis allait pouvoir vivre à Paris sans redouter les médisances de Varsovie et de Pétersbourg. Elle prit pied chez la princesse en l'aidant à dispenser les honneurs de son salon. Sur la fin de l'hiver, on la ren-

contrait tous les soirs en cet entresol de la rue Saint-Florentin que la princesse Lieven avait loué au baron James de Rothschild après la mort de Talleyrand. Les chaleurs venues, Marie Kalergis, avant de partir pour Bade, se rendait plusieurs fois par semaine au cottage de Beau-Séjour, près de Versailles, où l'Égérie de M. Guizot s'établissait pendant l'été.

Cependant, Mme Kalergis avait trop de cœur pour que ses attachements pussent s'expliquer par un calcul d'intérêt. Si cette jeune femme se donnait pour disciple à l'antique Isis de la diplomatie européenne, c'est qu'elle la vénérait très sincèrement. Élevée par le chancelier Nesselrode, si près du trône, dans le respect religieux des cabinets et des cours, elle se fiait encore à la sagesse des vieillards. Elle ne recueillait pas sans émotion, sur des lèvres déjà décolorées par le froid de la mort, le souvenir des époques disparues, les traditions que nos aînés tiennent d'une longue suite d'ancêtres, leurs commentaires, leurs confidences et jusqu'à leurs anecdotes un peu prolixes...

Il n'en est pas moins certain que Mme Kalergis avait le goût des personnages célèbres. La sympathie qui l'entraînait vers le vrai talent, son culte passionné pour le génie, ne l'empêchaient nullement d'éprouver un ca-

price pour l'homme du jour ou la femme à la mode, dont les gazettes nous rebattent les oreilles. Elle souhaitait ardemment de les connaître.

Or, un fauteuil chez la princesse Lieven, c'était un observatoire de choix, d'où Mme Kalergis pouvait étudier sans fatigue le spectacle bigarré que formaient tant de figures de la société parisienne, ministres, diplomates, savants, financiers et grands seigneurs, enchantés de se rapprocher les uns des autres sur un terrain neutre, au point que des adversaires politiques irréconciliables trouvaient quelquefois avantageux d'avoir une conférence rue Saint-Florentin.

Parmi les hommes d'État, le comte Molé séduisait particulièrement Mme Kalergis par sa tournure aristocratique, son profil de médaille, sa gravité de consul romain (1). Mais loin de lui sacrifier les autres conseillers de Louis-Philippe, elle causait volontiers avec

(1) La duchesse de Sagan écrivait de Würzbourg, le 17 août 1851, à M. de Barante : « J'ai vu arriver à Baden la blonde Mme Kalergis, qui y annonçait, qui y attendait M. Molé. » *Souvenirs du baron de Barante*, Paris, Calmann-Lévy, 1899, t. VII, p. 551. — Et le comte de Hübner inscrivait dans son journal, le 29 septembre 1852 : « Fort agréable dîner chez Mme Kalergis avec M. Molé qui traverse Paris, allant de Champlatreux au Marais. » *Neuf ans de Souvenirs d'un ambassadeur d'Autriche à Paris*, Paris, Plon, 1904, t. I, p. 37.

chacun d'eux, sans tenir compte de leurs tendances. Elle obéissait ainsi à la princesse Lieven qui, très sagement, refusait d'intervenir dans les luttes intérieures de la France. « Tous les partis, toutes les couleurs se rencontrent chez moi », disait-elle. Libre à son incomparable ami M. Guizot de lui rendre visite trois fois par jour. La princesse n'en ouvrait pas moins sa porte, indistinctement, à M. Thiers, à M. Berryer, au duc de Noailles, à M. Molé, à M. Duchâtel, à M. de Rémusat, au duc Victor de Broglie et à son fils Albert. Rue Saint-Florentin, on pouvait croire la « fusion » accomplie, tant les partisans de la branche cadette semblaient près de s'entendre avec les fidèles du comte de Chambord.

* * *

L'exemple était instructif, et Mme Kalergis trop avisée pour ne point le suivre. Lorsqu'elle inaugura ses réceptions personnelles, 8 rue d'Anjou, les plus illustres amis de la princesse Lieven lui accordèrent leur parrainage. Les douairières du faubourg Saint-Germain et quelques nobles dames étrangères, léguées par sa famille, prêtèrent à son salon un air de majesté. Parallèlement, comme la crainte de l'ennui allait chez elle jusqu'au cauchemar, elle suppliait sa cousine, la baronne Mary

Seebach, et ses deux grandes amies, Mmes de Contades et de Hatzfeldt, filles de celui qui allait être bientôt le maréchal de Castellane, de lui amener ce que la jeunesse parisienne comptait de plus vif, d'enjoué, de gai et d'élégant. Les littérateurs et les artistes y venaient fréquemment, Liszt et Musset en tête, conquis par sa beauté, son esprit et ses dons de musicienne. Enfin, de même que chez la princesse Lieven, les légitimistes ne refusaient pas de frayer chez Mme Kalergis avec la fine fleur de l'orléanisme. Une autre s'en fût contentée. Mais elle se piqua de leur associer des bonapartistes, tels que Persigny, le général Canrobert, les colonels Fleury et Espinasse, et puis encore une élite de républicains.

Après la révolution de 1848 qui chassa M. Guizot et la princesse Lieven en Angleterre, Marie essaya d'abord de se tenir à l'écart. Mais ses amis, qui étaient de tous les camps, ne voulurent pas en entendre parler. Gagnée par l'effervescence universelle durant les semaines orageuses qui s'écoulèrent à Paris entre la fin février 1848 et les émeutes de juin, Marie finit par oublier qu'une sujette russe avait le devoir de rester, jusqu'au bout, discrètement effacée et silencieuse. Lourde erreur. Mais les meilleurs esprits s'affolent dans l'atmosphère électrique des révolutions. Mme Ka-

lergis avait à peine vingt-cinq ans. Son cœur bouillonnait d'enthousiasme. Polonaise, par conséquent deux fois romantique, elle bravait audacieusement la logique. C'est ainsi qu'elle put caresser cette absurde chimère de mériter à la fois la confiance des deux grands chefs de parti : Louis-Napoléon Bonaparte et Eugène Cavaignac.

Un éclectisme aussi étrange déconcerta les contemporains. Prétendait-elle rester impartiale entre ces deux forces rivales, comme jadis la princesse Belgiojoso entre Thalberg et Liszt? Mais la politique n'a rien de commun avec la musique. Les Parisiens condamnèrent à l'unanimité, ce double engouement comme un scandale. Ils lui passaient, à la rigueur, son entraînement pour le prince Louis, puisque le nom de Bonaparte est inépuisable en prestiges ; mais comment la nièce du chancelier Nesselrode pouvait-elle bien s'enticher du général Cavaignac?

Grand, maigre, les yeux sévèrement enfouis sous les sourcils en broussaille, le geste saccadé, la parole cassante, le dictateur ne semblait avoir nulle chance de lui plaire. Aucun républicain ne rendait la république moins aimable. Et pourtant, explique qui pourra, ce farouche démocrate n'eût pas plutôt aperçu Marie Kalergis qu'il tomba à ses pieds, fou d'amour. Ces deux êtres, si dis-

semblables qu'ils eussent dû rester aux antipodes l'un de l'autre, n'aspirèrent qu'à s'unir. Assidu aux réceptions de Mme Kalergis, le général Cavaignac trônait chez elle comme le maître de maison (1). Puis, un beau matin, on apprit avec stupeur que tout était rompu.

Le bruit courut alors que la vieille Mme Cavaignac, inquiète de voir son fils enchaîné à une étrangère, comme l'avait été M. Guizot, blâmait en termes très durs cet attachement intempestif. Enfin, quand elle apprit que Mme Kalergis ne professait pas moins de bienveillance pour Louis-Napoléon que pour Eugène Cavaignac, cette femme clairvoyante ne recula point devant les mesures extrêmes. Très malade, n'espérant plus guérir, elle usa de l'autorité que lui conférait sur le général, non seulement sa tendresse maternelle, mais encore sa réputation de sagesse, pour lui faire jurer qu'il ne reverrait plus Mme Kalergis. Et le général, ayant prêté ce serment, mit toute son énergie à le tenir en soldat...

La défection du général Cavaignac aurait consterné Marie Kalergis, au dire de Mme Jaubert. Inconsolable d'avoir perdu son ami, le héros des journées de juin, elle aurait condamné sa porte pour se livrer entièrement à

(1) D'après le maréchal Canrobert. Cf. Germain Bapst *le Maréchal Canrobert*, t. I, p. 503.

sa douleur. Elle ne se soutenait qu'à force de thé et de cigarettes russes. Le sommeil la fuyait. Elle passait des nuits blanches à errer dans son appartement. Les larmes, les sanglots, les pâmoisons épouvantèrent. Puis, ce fut un accablement, une torpeur de mort que rien ne pouvait guérir. Enfin, cette furie calmée, elle aurait adressé à Mme Jaubert quelques lignes plaintives :

Concevez-vous qu'on se laisse aller ainsi? et la fortune, et l'ambition, et l'avenir?... Il repousse tout, comme il a repoussé mon affection !

Les regrets de Marie Kalergis eurent-ils jamais tant d'acuité? On hésite à le croire. En ce même billet que Mme Jaubert cite comme un aveu, il n'est question que de dîners, de réjouissances et d'auditions musicales. Loin d'être interrompue par un deuil, la vie mondaine de Mme Kalergis bat son plein. Le fée blanche s'excuse de ne pouvoir se transporter chez Mme Jaubert le mercredi, étant priée ce soir-là chez le prince Poniatowski. Et mardi, ajoute-t-elle sur un ton détaché, elle dînera chez le Prince Président...

*
* *

Après ces festins de l'Élysée, Marie, au lieu de rentrer tranquillement rue d'Anjou, s'en allait conter ses impressions à Mme Jau-

bert (1). Cette bonne âme notait aussitôt sur son carnet, non sans une pointe d'ironie, les détails les plus suggestifs :

« Le futur empereur avait placé près de lui la lumineuse comtesse ; le soir même, elle me confia qu'il lui avait adressé un compliment charmant sur son regard, en comparant ses prunelles à deux violettes de Parme. « Il sait parler aux femmes », ajouta-t-elle d'un air réfléchi (2).

La naïveté de Mme Kalergis fait-elle sourire? Mais quoi! il est rare qu'une femme accepte avec indifférence les hommages d'un souverain. Mme de Sévigné, elle-même, après avoir dansé avec Louis XIV, le proclamait le plus grand roi du monde.

En fait, malgré son inclination pour Cavaignac, Mme Kalergis ne tenait point à se brouiller avec Louis-Napoléon. Les diplomates signalaient à leurs gouvernements sa présence à toutes les fêtes du Prince Président. Et plus d'un s'en félicitait. L'ambassadeur d'Autriche, revenant de dîner à l'Élysée entre Mme Kalergis et lady Martin Joy, le 10 mars 1851, s'extasiait sur les perfections sculpturales de ses voisines, « deux statues d'albâtre, mais statues animées (3) »...

(1-2) *Souvenirs de Mme Jaubert*, p. 222-224.

(3) Comte DE HÜBNER, *Neuf ans de souvenirs d'un ambassadeur d'Autriche à Paris*, t. I, p. 12.

Quoiqu'elle feignît de maugréer contre ces « corvées réactionnaires », Mme Kalergis n'en manquait pas une. Au fond, tout en restant libérale, elle avait très vite cessé de croire à la solidité de la République. Dès que la lutte s'engagea entre le Prince Président et l'Assemblée, Mme Kalergis pressentit la victoire de Louis-Napoléon. « Heureusement pour le Président, — écrivait-elle à son cousin Dmitri, — ses adversaires lui fournissent tous les prétextes possibles pour qu'il ose tout, et, en fin de compte, le monde appartient toujours aux audacieux (1). » Chez elle, les officiers de la maison du Président, les initiés et les partisans fanatiques du coup d'État, comme le colonel Espinasse, prêchaient ouvertement le recours à la force (2). D'après le comte de Hübner, elle applaudit aux « opérations de police un peu rudes » du 2 décembre. Et même, le soir du 3 décembre 1851, comme le ministre de Naples se présentait chez la princesse Lieven avec un visage défait, Marie donna le signal des éclats de rire. Deux mois plus tard, l'ambassadeur d'Autriche, voulant organiser chez lui un dîner d' « Élyséens purs », savait être agréable au ministre de la guerre et à Mme de Saint-

(1) Papiers Nesselrode, Archives des Affaires étrangères, lettre inédite, Kissingen, 30 juin 1851.

(2) *Mémoires de Charles Bocher*, t. II, p. 144.

Arnaud en les invitant avec Mme Kalergis.

Aussi les bonapartistes ne se scandalisaient-ils aucunement de ses velléités républicaines. La nièce du chancelier de l'empire russe, la cousine du ministre de Saxe, l'amie intime de la princesse Lieven, pouvait-elle s'attarder de l'autre côté de la barricade? Allons donc ! Simple caprice, lubie de grande dame, dont il convenait de sourire avec indulgence. Les artisans du Second Empire ne négligeaient aucun moyen de se concilier Mme Kalergis. Ils l'étourdissaient d'hommages et de prévenances. Quand elle assistait à un défilé militaire, au Carrousel, au Champ-de-Mars ou bien à Satory, les aides de camp assignaient à sa voiture une place spéciale, bien en vue.

A la vérité, les relations s'espacèrent d'elles-mêmes, quand la cour, ayant émigré de l'Élysée aux Tuileries, crut devoir s'entourer d'une étiquette plus rigoureuse. Mme Kalergis n'en conserva pas moins à l'Empereur des Français l'admiration qu'elle portait au Prince Président. Elle croyait si fermement à son génie que les critiques la choquaient comme une marque d'ignorance ou d'ingratitude (1).

(1) N'ayant pu s'entendre avec Tourguénew au sujet de Napoléon III, elle écrivait à sa fille : « Je me trouve en guerre avec tout le monde à propos de ce grand homme pour lequel mon enthousiasme n'a plus de bornes. » Cf. La Mara, *Cor-*

Richard Wagner s'en aperçut, lorsqu'il traversa Paris en automne 1853. Pour revoir Mme Kalergis qu'il n'avait plus rencontrée depuis la création du *Tannhäuser*, il s'en fut dîner rue d'Anjou. Mais à table, comme ses voisins échangeaient force pronostics sur la carrière miraculeuse de Napoléon III, il perdit patience et, brusquement, s'étonna que l'on fondât d'aussi vastes espérances sur un personnage incapable d'inspirer de l'amour à une femme (1). Cette boutade imprévue jeta un froid parmi les convives, Wagner étant probablement seul à ignorer le culte de Mme Kalergis pour Napoléon III.

Chez les artistes de son cénacle, plus d'un partageait son enthousiasme. Liszt saluait en Napoléon III une des plus nobles figures de l'histoire contemporaine. Quant à Hans de Bülow, tout « pianiste de la cour de Sa Majesté le roi de Prusse » qu'il était, et malgré les foudres des hobereaux prussiens et saxons auxquels il appartenait par sa naissance, il dédia bravement à Napoléon III l'*Ouverture héroïque* et la *Marche* qu'il avait composées pour le *Jules César* de Shakespeare...

Si véhémentes que fussent alors les adulations prodiguées à un souverain en qui l'on

respondance avec la comtesse Coudenhove, décembre 1863, p. 124.

(1) Richard WAGNER, *Mein Leben*, II, p. 597

ne voit plus aujourd'hui que le vaincu de Sedan, Mme Kalergis mettait une sourdine à l'expression de ses sentiments, vis-à-vis des orléanistes et des légitimistes qu'elle voulait ménager. Cette modération de bon goût lui valut de ne point se brouiller avec eux.

Quelques semaines après le coup d'État, Mme Kalergis osa ce que de bons juges, tels que Mmes de la Redorte, Le Hon, de Tracy et Delessert, estimaient impossible. La première, elle rouvrit ses salons. Et comme les Parisiens s'ennuyaient à périr, tout le monde s'y précipita. Le 4 mars 1852, un diplomate russe, M. Balabine, signalait au comte Dmitri Nesselrode cet événement capital :

Jeudi dernier, Mme Kalergis ouvrait ses salons que les guerres intestines de ses nombreux amis l'avaient obligée de tenir fermés jusqu'à présent. Pour la première fois, on y voyait réunis sous le même toit, MM. Molé, Albert de Broglie, Mme d'Haussonville, avec M. de Persigny et quelques aides de camp du prince Louis, le tout entremêlé de Blacas, de Nadaillac, de Vogüé et d'autres de la même couleur. On ne s'est point tendu la main, bien entendu, mais la merveilleuse dextérité de la maîtresse de maison aidant, nul n'aurait deviné, s'il n'était dans le secret, qu'il se trouvait en présence des éléments les plus hostiles et que, s'il ne dansait pas sur un volcan, il marchait sur de la poudre. On eût pu croire que l'harmonie qu'on entendait — il y avait mu-

sique — était descendue des oreilles dans les cœurs (1).

L'harmonie était descendue des oreilles dans les cœurs!... Ne dirait-on pas que Mme Kalergis avait renouvelé, en plein dix-neuvième siècle, le fabuleux exploit d'Orphée?... Qu'importe si l'on évitait de se tendre la main chez elle... Dans la vieille légende païenne non plus, les loups ne font pas la cour aux panthères, ni les lions aux ourses, pendant que s'épanche la mélodie de la grande lyre miraculeuse. Mais à mesure que la douceur des chants pénètre leurs esprits farouches, les monstres, immobiles et en silence, se résignent à respecter la trêve sacrée des Muses...

Victoire aussi éclatante qu'éphémère, puisqu'elle ne durait pas au delà d'un air de Mozart ou d'un *Concerto* de Chopin... Tandis que des personnages de tout rang et de toute nuance se groupaient autour de son piano, Mme Kalergis se faisait illusion. Elle n'observait pas que M. de Rémusat affectait de ne pas recon-

1) *Souvenirs et papiers du comte Charles de Nesselrode*, t. X, p. 175. — Cette réception, M. Balabine la décrit en termes presque identiques dans le second volume de son journal, encore inédit, que M. Georges Daudet a bien voulu nous communiquer : « 1er mars 1852. — Je dois dire un mot sur une soirée de musique donnée jeudi dernier par Mme Kalergis : quatre-vingts personnes environ, une demoiselle Lagrua, qui va débuter à l'Opéra, et une demoiselle Krauss, pianiste...

naître M. de Persigny ; mais elle se flattait d'avoir accompli un tour de force interdit à une Française, une prouesse que même la plus experte, la plus subtile, la plus tenace des étrangères, Dorothée Lieven, n'avait pu réussir qu'à moitié.

Marie Kalergis vécut alors dans une longue fête. Durant ce mois de mars 1852, les cercles aristocratiques ne s'entretenaient que des raouts musicaux et politiques de la rue d'Anjou. Chacun voulait approcher cette femme extraordinaire que ses amis et compatriotes dépeignaient comme le type accompli de la Polonaise. Dans leur enthousiasme, ils ne parlaient d'elle qu'en style de cantate. Fort heureusement, elle leur donnait raison à tous, quand elle apparaissait « dans une robe blanche toute vaporeuse, une large ceinture rouge flottant autour de la taille, une écharpe en dentelle blanche avec une rose dans ses cheveux dorés. Le dessin de ses traits était régulier, la bouche fine, les yeux bleus et vifs, le teint éblouissant de blancheur, la taille élevée, bien faite, grasse sans l'être trop, le cou long, se dégageant avec élégance des épaules larges mais admirablement découpées, la tête petite et élégante, sur toute sa personne un air de grande dame (1)... » Et un observateur qui

(1) Vicomtesse DE JANZÉ, *Etudes et récits sur Alfred de Musset*, Paris, Plon, 1898, p. 208-20.

ne se laissait pas facilement subjuguer par les femmes, le prince Clovis de Hohenlohe, celui-là même qui fut plus tard ambassadeur à Paris et chancelier de l'empire allemand, écrivait alors : « Parmi les dames dont j'ai fait jusqu'ici la connaissance, Mme Kalergis se distingue par sa beauté (1)... »

*
* *

Cependant, ses amis se demandaient tout bas quelle pouvait être la vie intime d'une femme tant courtisée. Livrée à elle-même en un monde où ses succès, sa beauté resplendissante, le cœur le plus vibrant, une fantaisie sans frein multipliaient les tentations, pouvait-elle renoncer définitivement au bonheur qui lui manquait? Pouvait-elle, parmi les hommages qui s'élevaient autour d'elle comme un parfum et comme une musique, écouter du matin au soir tant de discours passionnés, recevoir les implorations de regards aussi brûlants, sans ressentir le moindre trouble?

Un diplomate anglais, fonctionnaire réfléchi et circonspect, sir Horace Rumbold, affirmait que Mme Kalergis avait déjoué jusqu'au bout les embûches de l'amour. « Soit que cette

(1) Paris, 15 décembre 1850, *Mémoires du prince Clovis de Hohenlohe*, Paris, Conard, 1909, t. I, p. 74.

créature merveilleusement brillante eût la froide impassibilité du marbre où elle semblait sculptée ; soit qu'elle fût préservée par cet instinct de dignité et de pureté, privilège inné des femmes les plus nobles, j'ai la ferme conviction qu'elle a su traverser indemne les hasards d'une existence bien singulière. Elle avait, peut-être, encore plus d'imagination que de sentiment (1). »

Sir Horace Rumbold reproche à Mme Kalergis d'avoir rêvé d'une affection strictement platonique. Il lui reproche de n'avoir pas compris qu'elle faisait ainsi son propre malheur en même temps que le désespoir d'autrui. Hélas ! pourquoi s'acharnait-elle après un paradis artificiel avec cet appétit de chimères qui tourmente si bizarrement l'intelligence des Slaves?...

Tandis que cet Anglo-Saxon proclamait de bonne foi la pureté de Mme Kalergis, beaucoup de Parisiens souriaient d'un air fin et sceptique. Dans les pays de race latine, quand une jeune femme séparée de son mari est très belle, on doute qu'elle supporte longtemps les tristesses de la solitude. Après le don de la *Symphonie en blanc majeur*, on s'attendait à la voir récompenser généreusement Théo-

(1) Sir Horace Rumbold, *Recollections of a Diplomatist*. t. I, p. 221-222.

phile Gautier. Mais Mme Kalergis n'y songea pas une minute. Et comme son indifférence sautait aux yeux, les recherches s'orientèrent dans une autre sens, car les Parisiens eussent admis n'importe quelle aberration, plutôt que d'attribuer à Mme Kalergis une vertu inexpugnable.

On observa qu'elle subissait l'ascendant de Cavaignac. Mais le dictateur cessa bientôt de la voir, et ce qu'on murmurait de l'interdit jeté par Mme Cavaignac mère, sans compter le mariage du général, fit croire que ce roman en était toujours resté aux premiers chapitres.

Les curieux se rabattirent alors sur Alfred de Musset. Ne le rencontrait-on pas très régulièrement chez Mme Kalergis, tandis qu'on gémissait ailleurs de ses absences? Mme Jaubert, certaine d'avoir deviné l'énigme du « sphinx blanc », en colporta le mot : oui, c'était bien Alfred de Musset... La nouvelle voltigea rapidement de bouche en bouche. Et plusieurs la crurent... Mais avec le temps, il fallut bien reconnaître que l'on faisait fausse route. Musset quittait son air maussade en entrant chez Mme Kalergis, et Marie l'accueillait chaque fois avec un empressement joyeux : oui, certes, et chacun s'en apercevait. Mais qu'il y avait loin de ces relations amicales à une liaison d'amour! Les

mauvaises langues finirent par se taire, et le « sphinx blanc » garda son secret.

Cependant, il existait alors, à Paris, un homme d'âge et d'expérience qui faisait collection pour ses mémoires des plus vains bavardages. Toute rumeur paraissait vraisemblable au comte Horace de Viel-Castel, pourvu qu'elle fût désobligeante. Avec quels transports ne commençait-il pas un alinéa par une phrase de ce genre : *j'ai su aujourd'hui un très grand scandale qu'on se raconte sous le manteau!...* Il aimait la calomnie comme un savant aime la science, comme un philosophe aime la sagesse.

Or, d'après M. de Viel-Castel, non seulement Mme Kalergis se serait prêtée aux fantaisies libertines d'Alfred de Musset, mais on lui aurait découvert une aventure avec un jeune révolutionnaire du faubourg Saint-Antoine. Ce parfait héros de roman-feuilleton, démagogue pendant la nuit, se métamorphosait de jour en un inoffensif commis de magasin.

Ce n'est point tout. M. de Viel-Castel affirme que la « princesse Kalerdjy » et deux de ses cousines auraient fondé, sous la haute direction d'Alexandre Dumas fils, une sorte d'association secrète en vue de leurs plaisirs. Mais ici, le malveillant chroniqueur estropie les noms de façon tellement grotesque qu'il trahit

son ignorance. M. de Viel-Castel n'a jamais rien su de Mme Kalergis ni de ses prétendues complices. Tous ces racontars ont été récoltés par lui uniquement pour leur noirceur et parce que, les voyant si venimeux, il eût été inconsolable de ne pas leur trouver une place en son armoire aux poisons. Quant à Alexandre Dumas fils, très épris de la comtesse Dmitri Nesselrode pendant les années 1849 à 1850, il a fait un portrait extrêmement respectueux de Mme Kalergis dans son roman autobiographique, *la Dame aux perles*. Et tout Paris put reconnaître Mme Kalergis sous les traits de « cette belle cousine... qui vivait retirée du monde au sein du monde même... et dont la vie, toute jeune encore, était déjà un poème d'amour poétique, de résignation et de dévouement (1)... »

Entre ces deux témoignages contraires, l'un émanant de sir Horace Rumbold, fort lié avec Mme Kalergis, l'autre du comte Horace de Viel-Castel, qui ne l'avait jamais vue, l'hésitation n'est point permise. Sans doute, nous ne garantirons pas la sagesse de la fée blanche avec autant d'assurance que sir Horace Rumbold. Mais il est certain que Mme Kalergis n'a point mis le public dans la confidence de

(1) Alexandre Dumas fils, *la Dame aux perles*, Paris, librairie nouvelle, 1857, p. 83 et 133.

ses caprices. On ne lui connaît ni galanteries faciles, comme à la princesse Bagration, ni liaisons solennelles, comme à la princesse Lieven. Les poètes déploraient sa sérénité hautaine. Ils la tenaient pour implacable, au point que Théophile Gautier se demandait si quelque chose d'humain battait sous cette armure étincelante :

Sous la glace où, calme, il repose,
Oh ! qui pourra fondre ce cœur !
Oh ! qui pourra mettre un ton rose
Dans cette implacable blancheur !

D'autre part, le caractère altier et vraiment royal de sa beauté pouvait décourager les empressements vulgaires. Heine la jugeait trop majestueuse, pour son goût, quand il la surnommait « la cathédrale de l'amour ».

C'est ainsi qu'un piquant minois a souvent plus de succès qu'une beauté sculpturale. Un biscuit du dix-huitième siècle trouve plus d'amateurs qu'un marbre grec. L'admiration, passé un certain point, impose aux cervelles légères un fardeau insupportable. Et justement, il entrait un peu trop de respect dans l'admiration que suscitait Marie Kalergis.

Bref, la fée blanche ne fut peut-être pas une sainte selon l'idéal de Mme Swetchine. Mais elle n'avait pas non plus la prétention de faire refleurir, sous Louis-Philippe et Napo-

léon III, les vertus de la *Légende Dorée.* Au dix-neuvième siècle, le nombre des saintes est infiniment petit. Ce qu'on peut affirmer sans risque d'erreur, c'est que Mme Kalergis fut irréprochable selon le monde.

VIII

LA DIPLOMATIE EN CRINOLINE

Si les fables extravagantes qui se débitaient çà et là sur les galanteries de Mme Kalergis l'égratignaient à peine, sa renommée eut à souffrir plus sérieusement de certaines insinuations perfides auxquelles les âmes naïves trouvaient parfois un air de vraisemblance. A mesure que Mme Kalergis se passionnait davantage pour des querelles de partis exclusivement françaises et qu'elle attirait chez elle, avec un empressement suspect, force ministres, parlementaires, journalistes et fonctionnaires, le bruit se répandait qu'une curiosité aussi vorace ne pouvait être désintéressée et que la nièce du chancelier de l'empire russe appartenait sûrement à cet essaim d'informateurs que le tzar Nicolas Ier avait lâché sur Paris.

Certes, lorsqu'on accusait Mme Kalergis de renseigner son oncle Nesselrode, on la classait, de même que la princesse Lieven, dans la catégorie la plus élevée des informa-

teurs. Mais il lui manquait l'excuse d'avoir figuré jadis dans une ambassade officielle, et le public, on le sait, n'aime guère les simples particuliers qui se mêlent de faire le métier des diplomates. C'est pourquoi les mêmes personnages qui ne refusaient pas leur absolution à la princesse Lieven, ex-ambassadrice, bientôt septuagénaire, incapable de vivre sans un certain « fumet d'affaires », jetaient feu et flammes à l'idée que la jeune et belle Mme Kalergis exploitait peut-être leur confiance au profit du cabinet de Pétersbourg.

Ainsi, d'après Mme Jaubert, Berryer demeurait « absolument insensible aux charmes et aux agaceries que lui prodiguait Mme Kalergis ». Encore tout ému du piège dans lequel avait failli l'attirer, plusieurs années auparavant, une autre beauté russe, non moins fameuse, il s'était juré, mais un peu tard, de se conduire avec prudence. Et cependant, malgré ce cruel souvenir, il appréciait la grâce de Mme Kalergis, car il restait friand « des brillantes étrangères que leur naissance ou leur situation acquise mettait en évidence » (1). D'ailleurs, tout le monde ne partageait pas ses préventions. Si l'orateur légitimiste se

(1) Vicomtesse de Janzé, *Berryer, souvenirs intimes*, Plon, Paris, 1881, p. 173.

tenait sur ses gardes, un homme d'État plein d'expérience, le comte Molé, traitait Mme Kalergis en amie et ne craignait pas de causer politique en sa présence.

Qui des deux avait raison? Et que faut-il penser des artifices de la fée blanche?

Tout récemment encore, cette question fût restée sans réponse, car on ne possédait de Mme Kalergis que ses épîtres à sa fille et à Liszt, où la politique tient peu de place. Mais depuis que le comte A. de Nesselrode, éditeur des souvenirs et des papiers de son grand-père, le chancelier, a déposé au ministère des Affaires étrangères français la correspondance inédite de sa famille, il n'y a plus aucune imprudence à se prononcer sur l'activité diplomatique de Mme Kalergis.

*
* *

Eh bien, les contemporains se sont singulièrement mépris sur le rôle de cette jeune femme. Pendant les deux premières années de sa vie indépendante, elle visait, avant toutes choses, à se « faire une position » et à préparer à sa fille une existence plus heureuse que la sienne. C'est à quoi elle se flattait de parvenir en élargissant le plus possible le cercle de ses relations, tout en conservant les bonnes grâces de son oncle le chancelier.

Désireuse de distraire ce vieillard, elle lui rendait compte de ses voyages. Ses narrations, grâce à leur allure primesautière, ne faisaient pas double emploi avec les *lettres vertes* de la princesse Lieven, encore moins avec les dépêches officielles de l'ambassadeur de Russie. Le comte Nesselrode les communiquait souvent, avec force éloges, à son fidèle ami, le baron Pierre Meyendorff. Qu'il en ait soumis, de temps à autre, de courts extraits à Nicolas Ier, ce n'est pas impossible, mais rien n'autorise cette hypothèse. En tout cas, les ambitions de Marie ne dépassaient guère le cadre de sa famille. Quel orgueil, lorsque le chancelier en personne lui faisait compliment de sa finesse et se plaignait de la lire trop rarement !...

« Elles sont rares, mais elles sont charmantes, les lettres de la fée blanche. La tienne, chère Marie, nous a tous ravis. Pendant six mois de l'année, je me fâche. Je te revois, une lettre de toi arrive, et tout est oublié (1)... »

Puisqu'on l'exhortait à écrire le plus possible, elle griffonnait ses lettres au petit bonheur, sans aucune recherche de style. En été, les Nesselrode se faisaient une fête d'aller rejoindre Marie aux stations thermales d'Al-

(1) Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, lettre inédite du chancelier Nesselrode à Mme Kalergis, Pétersbourg, 16/28 avril 1860.

lemagne ou d'Autriche, à Bade, Kissingen, Ems, Schlangenbad, Gastein ou Ischl, car les récits de la jeune femme suffisaient à chasser l'ennui que dégagent, on ne sait pourquoi, les villes d'eaux. Tandis que le chancelier écoutait, dans un paisible enchantement, les histoires que lui racontait avec verve cette nouvelle Sheherazade, la comtesse Charles, elle-même, complètement reconquise, s'extasiait sur les talents de sa nièce Kalergis. Le 21 juillet de cette année 1849 si fertile en révolutions et qui fut la dernière de sa vie, la vieille dame écrivait :

Marie Kalergis est des nôtres depuis avant-hier ; elle a fait son voyage sans la moindre difficulté, elle a vu des troupes et a traversé les lieux où l'agitation règne le plus sans avoir à en souffrir... Marie est du plus haut intérêt, c'est une histoire vivante de tout ce dont elle a été le témoin, il n'y a pas de dépêches qui puissent mieux satisfaire la curiosité que ses récits. Meyendorff prétend que c'est une sirène et qu'on ne peut faire une bonne cure dans sa société (1)...

Ainsi, non contente de fermer les yeux sur la vie errante et plutôt tourmentée que sa nièce menait depuis dix ans, la vieille dame lui décernait un brevet de compétence politique.

(1) *Souvenirs et papiers du comte Charles de Nesselrode*, t. IX, p. 269-270.

*
* *

Il faut bien ramener ces succès de famille à leurs justes proportions. La correspondance publiée ou inédite de Mme Kalergis justifie assez mal, jusqu'ici, la réputation que lui faisaient ses parents et amis. La plupart de ses missives au comte Charles Nesselrode, celles-là mêmes qui auraient dû offrir aujourd'hui un intérêt capital, ne contiennent qu'un verbiage affectueux ou spirituel, à telles enseignes qu'on se demande si le chancelier n'a pas pris soin de détruire les pièces les plus significatives. Mme Kalergis n'échangeait pas avec son oncle des dépêches diplomatiques, arrivant à jour fixe et portant sur des matières bien définies. Elle écrivait à la diable, des lettres auxquelles on trouvait, à tort ou à raison, la beauté du diable et qui passaient ensuite de main en main, non pas à cause de leurs révélations, mais parce qu'elles étaient aimables et amusantes.

Citons, à titre d'exemple, ce qu'elle mandait à son père, le 16 mai 1860, en débarquant à Vienne (1) :

Chaleur, poussière, famine, voilà mes impressions de voyage... Arrivée ici après avoir dormi toute la

(1) Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères,

nuit dans le wagon, j'ai trouvé un climat délicieux, ma chambre (au *Rœmischer Kaiser*) remplie de bouquets des plus belles fleurs et, sur ma table, des billets de loges pour tous les théâtres.

Heureuse de l'excellent accueil qu'elle reçoit à Vienne, elle décrit sa vie chez la princesse Schœnburg, chez les Schwartzenberg et surtout au palais Dietrichstein, où se trouvent justement réunies toutes les dames nées Dietrichstein. La comtesse Clotide Clam a découvert le moyen d'embellir encore depuis sa cure de Kissingen. Le temps est magnifique ; la population semble gaie et souriante ; les rues regorgent de jolies femmes qui ne pensent qu'à se divertir, et, sans l'expédition Garibaldi, nul ne se soucierait de politique. « En un mot, si l'Autriche croule, il faut venir à Vienne pour ne pas s'en apercevoir. »

A l'inauguration du monument de l'archiduc Charles, Marie Kalergis se trouve placée dans la tribune diplomatique, à côté de l'ambassadeur de France. Tout près, le nonce du pape cause amicalement avec le prince Callimachi, ambassadeur de Turquie. Et quand l'Empereur vient dire quelques mots

lettre citée par le comte Frédéric Nesselrode au chancelier. Varsovie, 19 mai 1860. Cette lettre est en grande partie inédite. Un fragment en a toutefois paru dans *Souvenirs et papiers du comte Charles de Nesselrode*, mais avec une erreur de date : 1er juin 1853, au lieu de 1860. Cf. t. IX, p. 226-228.

au nonce en italien, Marie Kalergis en profite pour l'examiner à loisir : décidément, François-Joseph a l'air triste et paraît bien plus vieux que son âge. Puis, non loin du corps diplomatique, elle aperçoit la tribune particulière des vétérans, que préside un patriarche de quatre-vingt-douze ans, le maréchal Wallmoden, ayant à sa gauche le maréchal Nugent : ce dernier fait presque figure de jeune homme, car il n'est âgé que de quatre-vingt-trois ans.

Le soir même de son arrivée à Vienne, le comte Rechberg, ministre des Affaires étrangères, l'invite dans sa loge, au théâtre de la Burg. Elle se félicite d'avoir réussi à joindre cet homme d'un accès difficile. Enfin, passant aux événements politiques, elle annonce :

Le Reichsrath va se réunir après-demain. Les séances ne seront pas publiques, mais on publiera les protocoles, sans en rien retrancher. L'on a bon espoir, mais il y a des difficultés insurmontables en ce qui concerne la Hongrie. On ne saurait croire à quel point l'esprit constitutionnel a pris racine chez eux. Tout ce qu'on leur accorde, fût-ce même dans le sens de leurs anciennes traditions, leur semble insuffisant et même illégal. Ils redemandent tout, ou bien n'acceptent rien...

J'ai vu hier le comte d'Escars (marié à la comtesse Lebzeltern), légitimiste et proche parent du maréchal Mac-Mahon. Il arrive directement de Paris

et assure que présentement l'empereur Napoléon n'a rien autre chose en tête qu'une invasion en Belgique et sur le Rhin, qu'il n'en fait pas mystère et qu'on discute les moyens d'agression. Je ne rapporte cela que parce que le comte d'Escars est un personnage, mais j'ai de la peine à y croire. Cela ressemble si peu à Napoléon... Mais d'un autre côté... peut-on mentir à ce point?

Pour terminer, il faut que je vous communique un mot de Rothschild. Le comte Tassilo Festeticz le consultait sur le placement d'une somme considérable.

— Monsieur le comte, — lui dit-il, — voulez-vous votre capital sans intérêts, achetez des terres. Voulez vous des intérêts sans capital, achetez des actions.

La scène se passait à Paris, mais c'est vrai pour l'univers entier.

Le comte Frédéric ayant recopié de sa main les morceaux les plus curieux de cette chronique, les envoyait à son cousin le chancelier avec cet avant-propos : « Voici quelques extraits de la dernière missive de Marie qui peuvent avoir quelque intérêt pour vous. »

Ainsi, Mme Kalergis triait avec goût, sinon toujours avec soin, les dernières nouvelles des parlements, des cabinets et des cours ; elle les panachait d'anecdotes piquantes ; puis, ayant assaisonné ce mélange d'une poignée d'informations mondaines, elle en confectionnait une espèce de salade russe, propre à

stimuler l'appétit de quelques vieux et très fins gourmets de chancelleries. Pourquoi s'alarmer d'un passe-temps aussi inoffensif? Dans le salon international qu'était l'Europe avant la constitution de l'unité italienne et allemande, on pouvait écouter avec indulgence le gentil babillage d'une femme à la mode, fière de montrer à ses proches qu'elle avait réussi à étendre ses relations, par la seule supériorité de son esprit, jusqu'aux ministres et chefs de gouvernements.

*
* *

Il n'y avait donc pas lieu de dénoncer Mme Kalergis comme un agent secret du Tzar.

Au reste, même en admettant qu'elle fût affiliée à la diplomatie occulte de Nicolas Ier, sa mission eût pris fin avec la guerre de Crimée.

La rupture de la France et de l'Angleterre avec la Russie éclata, pour toutes ces dames, comme un coup de tonnerre. Mais aucune n'en fut plus atterrée que la princesse Lieven : elle n'avait pas cessé de garantir à la Tzarine, en invoquant les arguments les plus forts et les plus convaincants, que pareille catastrophe ne viendrait jamais à se produire. Son optimisme s'accordait si bien avec les vues personnelles du Tzar que Nicolas Ier tançait son ambassadeur à Paris, M. Kisselew, de lui

transmettre des informations inutilement inquiétantes. Et pourtant, l'ambassadeur raisonnait juste, tandis que la princesse se fourvoyait.

Mais l'Égérie de M. Guizot, privée de tout contact avec les dirigeants français, à partir de 1848, ne touchait au nouveau gouvernement que par Marie Kalergis. Encore ne la croyait-elle qu'à demi, se défiant de son incorrigible penchant à l'enthousiasme. Depuis son retour d'Angleterre, la vieille princesse s'obstinait à puiser ses informations dans un cénacle de diplomates étrangers, toujours les mêmes, et chez des royalistes tellement désireux de réconcilier les deux branches de la maison de France qu'ils en oubliaient des problèmes plus urgents. Condamnée à partager leur aveuglement, puisqu'elle ne voyait que par leurs yeux, elle se figurait que l'empereur des Français, mal assuré sur son trône, n'oserait en aucun cas passer des menaces à l'exécution. Napoléon III lui infligea un démenti terrible, le jour où il tira l'épée. Et c'est pourquoi l'Impératrice Eugénie ne ménageait pas les critiques aux salons russes de Paris, après la rupture. Elle déclarait péremptoirement au maréchal de Castellane :

Oui, c'est cette ambassade de femmes qui a fait la guerre. Les personnes importantes qui allaient dans les salons de Mmes de Lieven, Narishkine

et Kalergis, disaient que la guerre était impossible, qu'il y aurait trop d'intérêts en jeu, que l'industrie était poussée trop loin pour que la guerre pût avoir lieu. Kisselew, croyant que l'Empereur était très capable de la faire, et que l'alliance anglaise était probable, écrivait dans un sens opposé. Cela lui valut des avertissements de sa cour ; il n'osait plus s'exprimer, ou du moins, il n'exprimait plus que timidement son opinion (1).

Ces accusations sont-elles fondées? L'ambassade féminine a-t-elle vraiment « fait la guerre »?

Que de fois l'ex-Impératrice a dû regretter ces imprudentes paroles pendant les cinquante dernières années de sa vie, alors que le destin avait si impitoyablement frappé en elle la souveraine, l'épouse et la mère ! Qu'on se garde bien de rejeter sur les femmes l'odieux du sang répandu : ce sont les hommes qui déclarent la guerre, et quand ils prétendent ne pas en avoir eu l'initiative, ils se couvrent de ridicule. En 1854, bien loin de souhaiter un conflit, les dames russes de Paris l'estimaient impossible : tout leur crime se réduisait donc à une erreur d'appréciation. Leur reprocherons-nous de s'être substituées aux conseillers responsables du Tzar? Oui certes, mais alors l'Impératrice Eugénie serait mal

(1) Cf. *Journal du maréchal de Castellane*, t. V, p. 113.

venue à leur en faire grief, puisque Napoléon III suivait à cet égard les mêmes méthodes que Nicolas Ier, au grand désespoir des représentants de la France à l'étranger. Les Tuileries de Napoléon III avaient leur « secret de l'Empereur », tout comme le Versailles de Louis XV avait eu jadis son « secret du Roi ».

La princesse Lieven expia cruellement son imprévoyance. Éplorée et gémissante, elle dut quitter son cher entresol de la rue Saint-Florentin et se réfugier à Bruxelles, le moins loin possible de M. Guizot. Or, pendant ce temps, personne ne songeait à expulser Mme Swetchine, cette mère de l'Église, ni même la princesse Bagration, devenue sujette britannique par son second mariage. C'est en Belgique que Marie Kalergis retrouva la princesse Lieven au mois de septembre 1854. Elle écrivait à son cousin Dmitri Nesselrode que sa vieille amie, entourée des épaves de l'ambassade russe de Paris, faisait effort pour se résigner à son exil :

Nous avons ici Seebach, Kisselew, Balabine et la pauvre princesse Lieven, que je console deux fois par jour. Elle a pourtant foi dans l'avenir, puisqu'elle vient de faire un nouveau bail de neuf ans avec Rothschild, son avide propriétaire (1).

(1) Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, lettre inédite du 16 septembre 1854.

*
* *

Plus heureuse, car elle n'avait point perdu les bonnes grâces de Napoléon, Mme Kalergis obtint sans difficulté l'autorisation de séjourner en France pendant la guerre, quoiqu'elle vînt en droiture de Pétersbourg. Les Tuileries lui savaient gré d'avoir pris ouvertement et très chaleureusement le parti de la France chez son oncle Nesselrode, quelques semaines avant la guerre. Le général marquis de Castelbajac, ambassadeur de France à Pétersbourg, l'avait mandé à M. Thouvenel :

Si nous avons des ennemis, nous avons aussi des défenseurs, et de la plus belle espèce. Avant-hier, dans un dîner chez M. de Nesselrode, la femme d'un ministre allemand disait que ses enfants et elle-même s'étaient fort amusés, la veille, chez lady Seymour. « Comment, — dit un courtisan très connu, un peu en riant, à la vérité, — vous avez conduit votre famille en Angleterre? » La dame est Italienne et très connue de vous, mon cher collègue, elle répondit qu'elle n'était l'ennemie ni de la France ni de l'Angleterre. Là-dessus, moitié en riant, moitié sérieusement, on parla politique, et Mme Kalergis (nièce du chancelier Nesselrode) prit chaudement le parti de la France, mais surtout de l'Empereur Napoléon et de l'Impératrice Eugénie. S'adressant à M. de Seniavine, Moscovite et orthodoxe pur sang : « Vous ne semblez

pas de mon avis? dit-elle. — Pas tout à fait, je l'avoue. — Eh bien, repartit Mme Kalergis, vous avez tort, car tout ce que je viens de dire de l'Empereur Napoléon et de l'Impératrice Eugénie, comme homme, comme femme, comme souverains, est de la plus exacte vérité et je ne puis en rabattre. » M. de Nesselrode mit fin à la discussion en plaisantant l'*animation* de sa nièce contre Seniavine, mais sans la moindre mauvaise humeur et en approuvant tout le bien qu'elle avait dit de l'Empereur et de l'Impératrice (1). »

Cette anecdote fit la meilleure impression aux Tuileries. D'autre part, le diplomate chargé des intérêts russes en France, après l'exode de l'ambassade, n'était autre que le baron Seebach, ministre de Saxe royale et cousin par alliance de Marie Kalergis. Il était fort en faveur auprès de l'Empereur et de l'Impératrice, qui appréciaient sa bonhomie et sa finesse. « L'air éveillé, très bon enfant, paraissant Français plutôt que Saxon, le visage respirant la franchise, il n'avait rien du caractère un peu gourmé des diplomates allemands (2). » Il aidait loyalement Napoléon III à maintenir entre les belligérants ces ménagements, ces procédés généreux, ces traditions courtoises et chevaleresques qui

(1) Lettre du 9 janvier 1854, cf. L. Thouvenel, *Nicolas Ier et Napoléon III*, Paris, Calmann-Lévy, 1891, p. 300-301.
(2) *Mémoires de Charles Bocher*, t. II, p. 365.

étaient autrefois l'honneur et la dignité de la guerre. Enfin, le jour où le baron Seebach vint faire au comte Walewski des ouvertures décisives en vue de la paix, il eut à Paris cet immense succès qui accompagne partout les messagers des heureuses nouvelles... Il avait donc beau jeu pour plaider la cause de Mme Kalergis. La permission fut accordée de bonne grâce, et Mme Kalergis rentra à Paris en octobre 1854.

Grande fut la joie parmi ses nombreux amis qui craignaient de ne point la revoir avant la fin de la guerre. Mais, soit qu'elle eût mûri depuis 1848, soit qu'on lui eût fait la leçon, Marie déclara tout net qu'elle venait seulement embrasser sa fille, élevée au couvent des Oiseaux, et qu'elle mènerait une existence fort retirée. Elle tint parole, ne recevant qu'un petit nombre d'intimes, choisis parmi les plus indispensables, et les artistes dont elle ne pouvait se passer. D'ailleurs, accablée par la lecture des bulletins militaires, elle ne jouissait de rien, ainsi qu'elle l'avouait à Liszt :

Les événements de la guerre laissent tout en suspens. Cette lutte désastreuse et stérile m'inspire une invincible horreur. Nous sommes à la onzième heure. On pourrait encore y mettre fin ; la victoire morale du catholicisme en Orient réparerait dans l'avenir les maux déchaînés par la folie humaine,

mais si l'esprit d'orgueil souffle sur les Tuileries, nous en aurons pour longtemps encore, et je vois la décadence faire suivre des catastrophes sans une réservation... A Paris, je n'ai rien entendu qui m'ait ébranlée... Félicien David m'a fait entendre ses fragments de son opéra, *La Fin du Monde.* Sujet tiré de l'*Apocalypse* par M. Méry... M. Méry et l'*Apocalypse!...* En somme, il n'y a pas grand monde à admirer. Les généraux, les diplomates, etc., pataugent dans le médiocre : les fautes des uns font tout le succès des autres. La Providence avait permis une longue paix, sans doute afin qu'elle fût féconde. On n'en a guère profité, car je n'appelle pas progrès la victoire de l'homme sur la nature et ce développement matériel dont notre siècle est si vain (1)...

Marie Kalergis craignait surtout que l'Autriche, oublieuse des services rendus par la Russie pendant la période révolutionnaire de 1848 à 1849, ne sortît brusquement de la neutralité en faveur des cabinets de Londres et de Paris. Aussi conjurait-elle ses parents russes de ménager l'Autriche à tout prix, plutôt que de fournir un nouvel allié à la coalition ennemie.

Il y a une chose, cependant, dont je reste sûre, c'est que la neutralité de l'Autriche les embarrasse plus qu'ils ne veulent l'avouer et qu'ils ne le savent

(1) La Mara, *Briefe ervorragender Zeitgenossen an Franz Liszt,* Leipzig, Breitkopf et Haertel, 1895, 8 février 1855 (et non 1854), t. I, nº 210, p. 317-319.

eux-mêmes. Au nom du ciel, conservez-la ! Faites-leur des avantages de commerce, de navigation, presque de territoires ; gardez la marque de l'amitié, quoi qu'ils fassent ; ne leur déclarez pas la guerre et mettez-les dans l'impossibilité de la commencer ! Tout est là ; sinon, les conséquences seraient incalculables, et on pourrait bien, quelque jour, lâcher la Galicie en échange des Principautés (1).

Toutefois, sa mélancolie ne l'empêchait pas de rendre visite à son ami, le comte Molé, et c'est du château de Champlatreux qu'elle écrivit à son cousin Dmitri Nesselrode, le 4 novembre 1854, une lettre plutôt malicieuse :

Votre lettre du 26, mon cher Dmitri, me trouve à Champlatreux, où rien ne justifie vos prévisions. Dans ce manoir solennel, la reproduction est nulle, malgré les efforts des deux ménages, La Ferté et d'Ayen, qui voudraient bien offrir des petits-enfants à M. Molé. En revanche, on n'y songe pas à anéantir la Russie.

Je m'aperçois même d'une partialité mal dissimulée en faveur des assiégés de Sébastopol. Le chauvinisme ne va point jusqu'à s'identifier aux doctrines des aigles impériales. Nous attendons chaque soir l'arrivée du courrier avec une vive émotion, mais sans hostilité, et les vœux que je forme tout haut ne choquent personne.

(1) Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, lettre inédite de Mme Kalergis au comte Dmitri Nesselrode, Bruxelles, 16 septembre 1854.

Mon séjour à Paris est ainsi des plus tranquilles. Je vis de musique, de littérature, entourée d'un petit nombre d'amis parlementaires qui viennent me soigner à la française, de quatre à six. Ils gémissent des mœurs de la guerre et s'occupent davantage de la prochaine séance de l'Académie que de la prise de Sétastopol. C'en est même drôle ! On dirait, au milieu des fléaux qui désolent le monde, un Décaméron d'épiciers littéraires et rentiers...

Peut-être le printemps me ramènera-t-il vers vous. Je ne le ferai, cependant, que si cela se concilie avec mes devoirs de mère et mes nécessités d'économie. Ma fille est désolée de mon prochain départ et ne s'est calmée qu'à la promesse de me voir revenir en avril. Les premiers jours de décembre, je me mets en route pour Varsovie. D'ici là, je continuerai mon modeste genre de vie ; les personnes officielles ne me recherchent pas, et je les écarte. On me trouve très enragée, et cependant, auprès de Marie Seebach, je passe pour tiède.

L'Empereur Napoléon s'impatiente des lenteurs du siège ; il est sombre et silencieux, embarrassé peut-être de l'avenir. Rien ne l'affaiblira dans le pays, mais des vices et l'entêtement à poursuivre la guerre pourraient lui nuire dans l'esprit public, qui lui est aujourd'hui merveilleusement favorable. La stérilité d'Eugénie les chagrine tous deux. Le prince Napoléon n'a aucune foi dans l'avenir et refuse de chercher femme. A moins d'un échec honteux, on se jettera en hiver dans la voie des négociations. Si Sébastopol est pris, ou seulement détruit, l'Angleterre sera satisfaite et proposera des conditions très

modérées, afin que, si on les rejette, les contingents futurs retombent de tout leur poids sur le gouvernement russe. Ce serait une véritable bonne fortune pour l'Empereur Napoléon. Il aurait encore une fois l'approbation du pays et le plaisir de commander une armée sur le Rhin contre la Prusse récalcitrante.

Les plaisirs de la capitale sont médiocres, en ce moment. On se marie, preuve de détente. Deux ou trois moutards songent à épouser des Mogador. Les précédents font école.

L'empereur vient d'envoyer à l'armée le petit G..., pour l'empêcher de donner son nom et deux cent mille francs de rente à Mlle Constans. La famille, toute légitimiste, a dû recourir à l'intervention arbitraire de l'*usurpateur* pour éviter un scandale, et Mlle Constans est enfermée à Saint-Lazare. Le lion à la mode, qui séduit toutes les femmes, est un petit duc de V... dont on cite de fort laides aventures...

Dites à mon oncle que M. Molé, qui aime et cultive les fleurs, veut lui faire hommage par mon entremise de quelques boutures de *passiflora*, dont il est très fier. Je n'en avais jamais vu de pareilles, d'un rouge violet et très odoriférantes. Demain, le jardinier de céans organisera cette expédition ou la remettra au printemps, s'il juge la saison trop avancée...

A propos, votre rêve de portrait va s'accomplir. Un artiste de grand talent s'est enthousiasmé de ma triste personne et veut me produire à l'exposition, persuadé, dit-il, que je ferai sa réputation. C'est presque fini, et on le trouve admirable...

Quel spectacle pour des esprits tout frémissants encore des souvenirs de 1870 et de 1914 que de voir la nièce du chancelier de Russie paisiblement installée à Paris, tandis que les troupes françaises se font tuer sur la mer Noire ! On croit rêver en apprenant que cette belle dame recevait à Champlatreux l'hospitalité du comte Molé, ancien ministre de Louis-Philippe, ancien pair de France, membre de l'Académie française, et que ce grave personnage se préoccupait de faire tenir des boutures de *passiflora* au chancelier de l'empire russe, alors que les batteries de Sébastopol crachaient encore la mitraille. Mais nul ne s'en étonnait, en ce temps-là. Canrobert, lui-même, lisait avec joie à ses officiers d'ordonnance, en Crimée, une lettre par laquelle Mme Kalergis l'assurait des sentiments d'admiration et d'estime du comte Molé pour sa personne (1).

Pourtant, il y eut un peu de surprise quand la princesse Lieven obtint du gouvernement l'autorisation de rentrer à Paris. « Hier, malgré la guerre, — écrivait le baron de Hübner le 31 décembre 1854, — la princesse de Lieven est revenue et redescendue dans son ancien appartement, rue Saint-Florentin. Le prétexte est l'état de sa santé ; la vérité,

(1) *Mémoires de Charles Bocher*, t. II, p. 294.

c'est qu'elle ne peut vivre qu'à Paris. »

Nous en demandons mille pardons à l'ambassadeur d'Autriche : la vérité, c'est que jamais deux peuples ne se firent la guerre avec plus de bravoure et moins d'animosité que les Français et les Russes pendant la campagne de Crimée. Tant la différence est profonde entre une guerre politique et une guerre nationale...

* * *

Ainsi, les événements dérangeaient assez peu les habitudes de Mme Swetchine, de la princesse Bagration, de la princesse Lieven et de Mme Kalergis, puisque ces dames auraient pu se rencontrer à Paris, avant la fin de l'année 1854, si elles en avaient eu la moindre envie. Cependant, la guerre équivalait pour leur ambassade officieuse à une faillite retentissante dont elles ne se relevèrent jamais. Et le coup de grâce leur fut porté le 15 avril 1856, quand, après le traité de Paris, le comte Charles Nesselrode pria le tzar Alexandre II d'agréer sa démission. Avec le vieux chancelier s'effondrait définitivement le système de renseignements adopté par le cabinet russe depuis le congrès de Vienne.

On crut d'abord que le prince Gortchakow, successeur du comte Nesselrode aux Affaires

étrangères, ne licencierait pas le personnel diplomatique féminin. Liszt exprimait cette opinion le 13 août 1856 :

Je doute que le prince Gortchakow parvienne à se défaire du *corps diplomatique* composé d'âmes subtiles, éthérées et féminines, et je ne suppose même pas qu'il gagnerait quoi que ce soit à procéder avec brutalité à cet égard. La diplomatie en crinoline vaut tout autant, au moins, que celle du paletot. Elles continueront à s'entr'aider réciproquement, à travers les changements de costumes et de personnages, et quant à Mme Kalergis, je doute qu'elle se laisse débouter même par le prince Gortchakow (1)

Mais le prince Gortchakow préférait décidément les paletots aux crinolines, car il ne fit rien pour reconstituer l'ambassade féminine à Paris, après la mort de Mmes Swetchine, Lieven et Bagration. La carrière diplomatique de Mme Kalergis, était close à tout jamais, malgré les prédictions de Liszt.

Comme elle tenait médiocrement à ce rôle, elle y renonça de bonne grâce. Dix ans après la retraite du chancelier Nesselrode, elle déclarait à sa fille :

Quand je vous vois prendre si fort à cœur les questions de politique, je trouve en vous *mon passé* et quelque peu de mon présent. Il ne faut pas se laisser

(1) *Correspondance de Franz Liszt*, vol. III, p. 36.

emporter ni aveugler, mais tâcher d'*agir* par les moyens réservés aux femmes : l'influence, l'exemple, la vérité, l'indépendance des opinions, l'autorité du jugement (1).

Elle disait encore, avec beaucoup de philosophie :

Je ne changerais mon sort contre celui de personne, et le passé n'existe plus pour moi. Je l'ai enterré avec les aspirations, les ambitions, les regrets qui m'ont bouleversée pendant vingt années. Je recommence tout à nouveaux frais : j'ai tué une première Mme Kalergis ; évidemment, la seconde a plus de chance (2).

Quoique cette renonciation fût entière et de bonne foi, ses contemporains se refusaient à croire que Mme Kalergis eût quitté la scène politique sans esprit de retour. On s'obstinait à lui attribuer des menées souterraines. Des journalistes en quête d'informations tapageuses la signalaient comme une *éminence grise*, particulièrement funeste au repos de l'Europe. La *Presse* de Londres, journal de Disraëli, ne l'accusait-elle pas d'avoir fait assassiner le Tzar Nicolas Ier, avec la complicité de son cousin, le comte Michel Chreptowitch? Tout en ne se laissant pas abuser

(1) La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, p. 184-185.
(2) *Ibid.*, p. 103.

par ces légendes, certains hommes d'État continuaient à supposer à Mme Kalergis une influence qu'elle avait certainement perdue sous le prince Gortchakow. Ils lui confiaient d'importants messages pour les rois et les empereurs : « Rappelez ces paroles à qui de droit ! » lui recommandait solennellement M. Thiers en 1859. Et il ne l'en croyait pas, lorsqu'elle lui répondait avec une spirituelle mélancolie : « Mais je n'en ai pas le droit ! »

Plus tard, en 1866, lorsque la reine Augusta de Prusse reconnut que la guerre contre l'Autriche allait éclater, malgré ses supplications et ses larmes, c'est Mme Kalergis qu'elle prit à témoin de son désespoir. Elle ne pensait pouvoir mieux placer sa confiance qu'en cette femme illustre par ses talents autant que par sa beauté, fort répandue dans la société polie de l'Europe, et que ses parentés et amitiés rattachaient à un grand nombre de pays. Et certes, si l'expérience des affaires, la familiarité de plusieurs cours, un coup d'œil prompt et souvent juste, sans compter ces dons de musicienne qui la secondaient efficacement dans tous les ordres de négociations, — la mesure, le tact le plus délicat, un doigté infaillible, l'art de lire à première vue dans les âmes comme dans les partitions — ; si tant d'avantages constituaient des titres valables, Marie Kalergis aurait dû laisser une

trace lumineuse dans les annales du dix-neuvième siècle.

*
* *

Pourquoi donc cette figure appartient-elle aujourd'hui à la chronique mondaine plutôt qu'à l'histoire?

Il ne lui manquait qu'une seule chose, mais essentielle : une patrie... Marie Kalergis cherchait son pays, comme Pierre Schlemihl cherche son ombre, dans le conte fameux de Chamisso. « Allemande de naissance (en tant que Nesselrode), Grecque par son mariage (1), Russe d'éducation et Polonaise de cœur (par sa mère) », voilà comment la définissait sir Frederick Saint-John, diplomate anglais et son cousin par les Hompesch (2). Tous ceux qui l'ont approchée lui trouvaient le type slave, le tempérament slave, le charme et les défauts slaves. M. Edouard Schuré, qui l'a vue à Munich en 1869 et à Weimar en 1870,

(1) Ayant fort peu vécu avec son mari, Mme Kalergis ne s'intéressa jamais aux affaires grecques. C'est avec ironie, probablement, qu'elle écrivait à son oncle le chancelier, en mars 1862 : « Et ma Grèce qui s'insurge? Et le *Nord* qui approuve la révolte?... » Elle ne semble pas avoir connu personnellement le général Dimitri Kalergis, parent de son mari, qui fut ministre de Grèce à Paris sous Napoléon III. Et cette voyageuse infatigable ne songea pas une seule fois à entreprendre un voyage en Grèce.

(2) Cf. Sir Frédérick Saint-John, *Reminiscences of a retired diplomat.*, London, Chapman and Hall, 1905, p. 40.

nous affirme qu'elle n'avait rien de germanique. Cependant, cette Slave goûtait fort peu ses frères de race, et les Polonais pas beaucoup plus que les Russes. « Demain, — écrit-elle, — je repars pour Kissingen, où la pensée de trouver des Slaves me soulève le cœur (1). » Ailleurs : « Hélas ! j'ai le mauvais goût de trouver les langues slaves lourdes et leurs plaisanteries triviales (2). » Elle prétendait ne se sentir vraiment chez elle qu'en Allemagne. Résolue à n'accepter pour gendre qu'un homme de race germanique, elle veillait à ce que sa fille ne négligeât pas la langue allemande, pendant que son éducation se poursuivait à Paris au couvent des Oiseaux : « Vous y oubliez l'anglais, sans faire de progrès dans la langue à laquelle je tiens le plus. J'y tiens, parce qu'elle est celle de ma famille paternelle et qu'un jour ou l'autre, j'espère vivre et vous établir dans ce pays (3). » Pourtant, il lui arrivait de dire avec une ironie amère, après un trop long séjour en Allemagne : « Plus on voit les familles et les patries des autres, plus on devient indulgent pour les siens... Dans ce pays-ci, j'ai fait des études psychologiques, la maladie m'en a laissé le

(1) La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, p. 71.
(2) *Ibid.*, p. 259.
(3) *Ibid.*, p. 8.

temps ; elles m'ont rendue plus douce que je ne l'étais envers les Slaves, et Dieu sait que ceux-ci ne sont pas à mes yeux l'idéal de la création (1). »

En somme, à force d'avoir couru l'Europe, Mme Kalergis ne savait plus rien de sa patrie. Pourquoi donc, vers la même époque, son égale en beauté, sinon en intelligence, la « divine comtesse », la comtesse de Castiglione, exerçait-elle une influence décisive? Par la chaleur de ses convictions patriotiques, car Mme de Castiglione était Italienne de la tête aux pieds. Marie Kalergis aurait pu vaincre, triompher et s'assurer de même une place légitime dans l'histoire, si elle fût restée Polonaise. Mais, hélas ! elle payait le prix de son éducation brillante et disparate. Arrachée dès l'enfance au terroir de Varsovie, transplantée à Pétersbourg chez des Russes de fraîche date qui se souvenaient involontairement de leur Allemagne natale, au point de dédaigner les Slaves comme une race inférieure, cette Polonaise, vers trente ans, n'était plus guère qu'une cosmopolite.

(1) La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, p. 189-190.

*
* *

Ainsi s'expliquent les contradictions de ses dernières années. C'est en vain que, depuis la campagne de Crimée, Mme Kalergis lutte pour recouvrer son équilibre moral ; qu'entre 1854 et 1874, lasse de son existence vagabonde, elle tâche de s'accrocher à quelque chose de stable et de solide. La reine des neiges semble condamnée à ce glissement qui entraîne sans cesse les glaciers vers on ne sait quel but mystérieux.

Quand, pour oublier ses chagrins, le vide de son cœur éternellement dépareillé, elle rêve d'édifier à Paris la maison où elle pourra vieillir en paix, aimée et respectée de quelques grands artistes, les catastrophes se multiplient autour d'elle. La guerre, la retraite du comte Nesselrode, puis tant de morts successives, d'abord Chopin, puis le comte Molé, Alfred de Musset, Henri Heine, Mme Swetchine, enfin sa vieille et chère amie la princesse Lieven, la séquestration de Liszt par la princesse Wittgenstein, le mariage de sa fille, le bouleversement produit dans la société parisienne par le Second Empire : de si graves changements la laissaient bien solitaire. Elle s'en aperçut à temps, et, plutôt que de fonder sur le sable, renonça à se choisir un refuge à

Paris. Les mécomptes et les déceptions l'y eussent assaillie plus impitoyablement que partout ailleurs. Si bas qu'on les murmurât, certaines épithètes malsonnantes parvenaient peut-être jusqu'à elle, car les musiciens ont l'oreille fine. Berryer ne conseillait-il pas à ses amis de surveiller leur langage en présence de l'étrangère?...

Or, trop souvent, chez les personnes à imagination bouillonnante, les sentiments les plus chaleureux se refroidissent, sitôt qu'on les prive des bienfaits de la présence réelle. Mme Kalergis n'était pas oublieuse, mais les brusques écarts de sa fantaisie, le flux et le reflux d'un cœur toujours inassouvi, ne lui laissaient de loisirs que pour une fidélité intermittente. Après avoir négligé ses amis français, elle se jetait dans leurs bras avec des pleurs de tendresse. Comme ses visites en France devaient être discrètes et relativement courtes pendant la guerre de Crimée, elle comprit qu'il fallait transporter ailleurs son observatoire politique, littéraire et artistique de la rue d'Anjou. Elle se trouva dès lors rejetée sur le pays de ses ancêtres paternels et, tout en voltigeant d'une petite cour germanique à l'autre, elle établit son quartier général à Bade.

Toutes les aristocraties de la terre semblaient alors entretenir en permanence une

délégation de choix en ce casino bucolique, où l'Europe élégante aimait à se réunir. Mme Kalergis s'amusait bien mieux au sein de cette agglomération artificielle, mais bariolée et étincelante, qu'à Varsovie ou Pétersbourg. C'est là qu'elle souffrait le moins de ne plus vivre rue d'Anjou. Elle y retrouvait, en grand nombre, ses amis parisiens : le comte Molé, Thiers, Mignet, la duchesse de Sagan, M. de Bacourt, qui travaillait sans hâte aux mémoires de Talleyrand, Delacroix, Berlioz, Mme Viardot, Saint-Saëns, Méry, les Duchâtel, la plupart des diplomates français accrédités auprès des principicules avoisinants. Mais, à la longue, ces influences françaises ne suffisaient plus à contre-balancer l'attraction quotidienne des cours allemandes, de la société allemande, de la pensée allemande, de la musique allemande... Marie Kalergis, qui s'abandonnait sans inquiétude à son penchant pour l'Allemagne, s'imaginait de très bonne foi obéir à l'appel de ses hérédités paternelles. Mais nous ne sommes pas toujours ce que nous croyons. Et comme elle tenait bien plus de sa mère polonaise que de son père tudesque, Mme Kalergis, par ce rapprochement tardif avec l'Allemagne, ne fit que se précipiter au fond du tourbillon cosmopolite dont le centre était à Bade.

On se demande comment elle put rester

fidèle, dans ces conditions, à Napoléon III, malgré l'antagonisme de leurs tendances. L'empereur des Français, en favorisant les aspirations patriotiques de l'Italie et de l'Allemagne, ne détruisait-il pas ce magnifique salon européen où la famille germano-russe des Nesselrode avait fait si longtemps bonne figure et où il restait toujours une petite place pour la diplomatie en crinoline? Quelle incompatibilité radicale entre le triomphe des nationalités, tel que le rêvait Napoléon III, et le cosmopolitisme transcendant, cher à Marie Kalergis ! Celle-ci fulminait contre l'unité italienne, car elle n'y voyait qu'une machine de guerre destinée à saper l'autorité du Saint-Siège et à dépecer le patrimoine de l'empereur d'Autriche. Quant à l'unité allemande, elle la croyait encore éloignée, dans le temps même où la Prusse achevait de la réaliser contre l'Autriche. Mais les premières brutalités de Bismarck ne la scandalisèrent pas moins que les manèges de Cavour. Élève du chancelier Nesselrode, elle s'en tenait aux axiomes de Nicolas Ier, qui déclarait en 1849 au général Le Flô :

L'Allemagne se consumera dans la recherche de l'unité, ce rêve absolu de quelques professeurs. Je n'augure guère mieux de l'Italie. L'unité italienne est une chimère, et quant à Charles-Albert, après

s'être remué dans la fange, il tombera dans la boue (*sic*) (1).

Prête à condamner une nation entière plutôt que l'homme qu'elle avait honoré de sa bienveillance, Marie Kalergis accusait l'ensemble des Français, démagogues incorrigibles, de forcer la main à leur empereur. Elle déplorait, après Sedan, que la Providence n'eût pas assigné à Napoléon III une autre couronne que celle de France. Liszt, lui-même, criait alors au paradoxe, malgré son admiration pour les lumières politiques de sa belle amie : « Mme Moukhanow me disait à Munich qu'elle plaçait Napoléon III bien plus haut dans son estime que tout le reste des Français et que, pour le complet déploiement de son génie, il eût été à désirer qu'il gouvernât un autre peuple que l'impertinent peuple gaulois ! L'idée me paraissait singulière, Napoléon empereur d'Autriche ou de Russie !... »

Mais pourquoi donc cette vive irritation contre les Français?

Mme Kalergis ne leur pardonnait pas d'avoir défendu par les armes le principe des nationalités...

(1) *Correspondance politique,* archives des Affaires étrangères, vol. 202, p. 223, Saint-Pétersbourg 13 février 1849, M. Ferrière-Le Vayer à M. Drouyn de Lhuys.

*
* *

Ses prédilections instinctives la portaient, en effet, vers l'État le plus cosmopolite qu'il y eût alors en Europe : l'empire d'Autriche-Hongrie. Elle mettait toutes ses complaisances dans cet assemblage de peuples disparates, incrustés sur les possessions héréditaires des Habsbourg, à la façon de ces mosaïques byzantines un peu barbares qui s'enlèvent sur des fonds d'or ruisselants de lumière. Un État où l'on pouvait voyager de Presbourg à Padoue, de Vienne à Venise, de Trévise à Temesvar, sans cesser de parler la même langue ; où il importait assez peu qu'on fût Allemand, Hongrois, Tchèque, Dalmate, Serbe, Valaque, Polonais, Italien, Slovaque, Ruthène ou même Turc, à condition de communier dans un même loyalisme à l'égard de la personne sacrée de l'Empereur, un pareil État lui semblait un chef-d'œuvre. Après avoir fait épouser à sa fille un Autrichien, le comte Franz Coudenhove, elle se préoccupait d'assurer par avance le bonheur de sa petite-fille : « Ne mariez Thecla qu'à un cosmopolite ! » conseillait-elle à la comtesse Coudenhove en mars 1868. Et vers la fin de sa vie, le suprême éloge qu'elle pût décerner

à ses amis, c'était de leur reconnaître un tempérament cosmopolite (1).

Passe encore si cette manie l'avait rendue insensible aux haines de races. Mais auprès de Mme Kalergis, cette Slave qui entrait subitement au service de l'Allemagne, la logique perdait presque toujours ses droits. En 1870, ses amis français apprirent avec stupeur qu'elle se laissait contaminer par le fanatisme allemand. Et Mme Kalergis, qui n'était pas retournée à Paris depuis décembre 1864, eut sans doute raison de ne pas s'y montrer sous la Troisième République. Outre qu'il n'est jamais agréable de reparaître en duègne sur le théâtre où l'on a joué avec succès les ingénues et les grandes amoureuses, elle se fût peut-être exposée à des avanies mortifiantes. De toutes les fautes commises en 1870 par le gouvernement impérial, la plus néfaste, assurément, fut de laisser retomber sur la France, aux yeux du monde, la responsabilité de l'agression. Mais, enfin, une étrangère aussi longtemps comblée des délices de l'hospitalité française, et qui n'était pas Allemande, se devait de témoigner plus de reconnaissance

(1) Il lui arrivait d'écrire : *cosmopolitain*. Ainsi de Mme Craven, née de la Ferronnays, auteur du *Récit d'une sœur*. « On n'est pas plus aimable, plus sirène que Mme Craven, qui est très cosmopolitaine, équitable, fort intéressante. » Cf. La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, p. 276.

à une nation illustre et malheureuse. Cette ingratitude serait même inexplicable, si l'on ne savait à quel point Mme Kalergis subissait depuis 1870 l'envoûtement germanique. Pendant ses séjours en Allemagne, elle se mettait malgré elle au diapason de son entourage. Et comme ses parents et amis, fort experts en généalogie, ne cessaient de lui démontrer qu'elle était Allemande, elle essayait, malgré son tempérament slave, de se conduire en conséquence.

Quelques semaines de réflexion, et son exaltation tombait d'elle-même. Sa fille, la comtesse Coudenhove, élevée en France, lui reprocha vigoureusement de subir les influences de Berlin. Et Mme Kalergis se défendit avec un embarras qui perce dans ses excuses. « Mon enthousiasme admiratif pour l'Allemagne ne saurait gêner personne. Je suis fort émue et attendrie de l'attitude de Paris... »

Fort heureusement, Mme Kalergis n'était pas de ces femmes qui s'obstinent dans leurs erreurs. Une fois soustraite aux incantations tudesques et rentrée à Varsovie, elle s'y employa, avec beaucoup de zèle, à organiser une collecte au bénéfice des Français prisonniers de guerre en Allemagne. « J'ai tout plein d'ennuis pour avoir voulu collecter (*sic*) pour les prisonniers français, — beaucoup plus de désagréments que d'argent. Les Russes

haut placés craignent de se compromettre... »

Il y aurait vraiment de l'injustice à oublier l'ardente bonne volonté dont elle fit preuve en janvier 1871.

Au reste, pendant ce même hiver, tandis que la victoire allemande aboutissait à l'apothéose d'un Hohenzollern dans la galerie des Glaces de Versailles, la « doctrinaire libérale » se réveilla tout d'un coup. Mme Kalergis protesta contre la précipitation du roi Guillaume à s'emparer d'un titre qui n'était « ni sa glorification personnelle, ni celle de la Prusse, mais un symbole. » Elle blâma le nouvel empereur de n'avoir pas convoqué, pour son investiture, « des gens en frac et des députés », au lieu de militaires. Et peut-être eut-elle le vague pressentiment qu'avec le triomphe de la Prusse commençait une ère bien plus défavorable que l'époque du Second Empire aux illusions romantiques de sa jeunesse, une ère terriblement positive de soldats et d'hommes d'affaires, où la diplomatie en crinoline n'aurait plus aucune influence auprès des chancelleries de l'Europe.

*
* *

Ces enthousiasmes successifs et contradictoires, ces revirements injustes, cet attachement aveugle à une société cosmopolite qui

achevait de mourir dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, sont-ils vraiment compatibles avec les qualités d'une « femme d'État »? Nous nous refusons à le croire. Pour mériter cet éloge, il faut un patriotisme plus ferme et une imagination moins inquiète.

La nièce du chancelier Nesselrode pouvait sans doute donner le change à ses contemporains. Mais nous, qui ne sommes plus éblouis de sa beauté ni charmés par son gracieux babillage, nous qui pouvons la juger enfin sur ses écrits, nous considérons Mme Kalergis comme une muse égarée dans le labyrinthe de la politique européenne, — sombre et déconcertant labyrinthe, où elle n'avait que faire et dont elle ne fut certainement pas l'Ariane.

IX

MADAME KALERGIS ET LA POLOGNE

Ces incohérences n'étaient pourtant que bagatelles auprès du combat sans fin que se livraient dans l'âme de Mme Kalergis son amour instinctif pour la Pologne et son loyalisme envers le Tzar. Née à Varsovie, elle y avait sucé, avec le lait maternel, l'aversion et le mépris du Russe, ce voisin tyrannique, formidable assurément par la masse, mais d'esprit moins agile, moins sensible que les Polonais aux raffinements de la civilisation occidentale.

Envoyée plus tard à Pétersbourg, dans la citadelle même de la puissance russe, elle y subit une épreuve bien plus cruelle que d'entendre insulter aux malheurs de la Pologne. Ni son père, ni son oncle ne prenaient les Polonais au sérieux. Dévoués corps et âme au Tzar, comblés de ses faveurs, ces hauts fonctionnaires russes jugeaient ridicules, insupportables, odieux même, les agitateurs qui entretenaient en Pologne le souvenir

des revendications nationales. Le chancelier Nesselrode protestait sans cesse, d'ordre de son souverain, auprès des gouvernements de Louis-Philippe, de la Seconde République et de Napoléon III contre la protection accordée par la France aux factieux du grand-duché de Varsovie. Il pressait la Sublime Porte de consentir à l'extradition des Polonais réfugiés à Constantinople. Ces demandes revenaient chaque jour dans les memorandums et les notes auxquels travaillent les bureaux des Affaires étrangères, à l'époque où la petite Marie Nesselrode, — celle que ses parents de Pétersbourg nommaient « Marie la Polonaise », — grandissait au ministère dans le culte de la famille impériale russe. Comment eût-elle oublié les leçons reçues en cet hôtel dont les fenêtres regardaient le Palais d'Hiver? Ces traditions de respect, le souvenir des bontés que les Romanow avaient témoignées depuis Catherine II aux Nesselrode, Marie les conserva religieusement jusqu'à son dernier soupir. Jamais elle ne mit en doute qu'elle devait obéissance à l'empereur de toutes les Russies, ainsi qu'à son souverain légitime.

*
* *

Dans sa jeunesse, lors de son paroxysme romantique, l'amour de la Pologne commença

par triompher des scrupules du loyalisme. Marie s'enivrait alors de la musique de Chopin, et ces mélodies, pleines de sanglots et de défis, emportaient son cœur avec elles. Sans être précisément brouillée avec les Nesselrode, elle évitait Pétersbourg, aimant mieux se mouvoir librement hors des frontières de l'empire. Pendant ses voyages à travers la France et l'Italie, les Polonais proscrits lui faisaient leur cour, et elle subissait volontiers leur influence. Puis, rentrée à Varsovie, elle profitait de la haute position des siens pour servir adroitement la cause qui lui était chère.

Elle en eut plus d'une fois l'occasion. A en croire ses descendants, elle fut même, pendant cette série de conspirations avortées qui coïncidèrent, dans le grand-duché de Varsovie, avec l'annexion de la république de Cracovie par l'Autriche, l'héroïne d'un épisode romanesque...

Quand elle arrivait chez son père, à Varsovie, Mme Kalergis occupait d'habitude un logement au rez-de-chaussée. Or, par une froide nuit de l'hiver 1846, un bruit insolite la tira de son sommeil. Quelqu'un frappait du dehors aux vitres de la croisée... Elle se lève, entr'ouvre la fenêtre et reconnaît la plus intime de ses amies polonaises, seule et debout dans la neige... Cette dame la supplie, toute tremblante, d'accepter en dépôt une

liasse de documents. Leur importance est capitale, car ils contiennent les statuts d'une organisation secrète, déjà éventée par la police, avec les listes et les adresses de tous les conjurés. Malheur aux Polonais si les autorités russes s'en emparent ! L'exil en Sibérie, le knout ou la potence, voilà ce qui les attend. Donc, puisqu'il faut une cachette à ces papiers, elle a pensé qu'ils ne seraient nulle part plus à l'abri que chez la fille du comte Frédéric Nesselrode... Marie n'hésite pas une minute ; elle remercie son amie d'avoir compté sur son dévouement. Avec sa nonchalance coutumière, elle jette les pièces compromettantes sur une table, au fond d'un vaste carton à chapeau, puis, ne prenant même pas la peine de poser un couvercle sur cette boîte, elle se recouche et se rendort... Mais, le lendemain matin, elle est réveillée par le comte Frédéric en personne. Le visage irrité, la voix dure, il accuse sa fille de recéler chez elle certains documents intéressant la sûreté de l'État ; il ordonne qu'une perquisition ait lieu à l'instant même, dans cet appartement, sous ses yeux. Et les recherches de commencer... Les inspecteurs vident les tiroirs, soulèvent les tapis, sondent les matelas, fouillent tous les recoins de la chambre ; enfin, n'ayant rien découvert, les agents s'excusent et se retirent. Mme Kalergis

respire alors... Par une chance vraiment providentielle, les policiers ont omis d'examiner le carton demeuré grand ouvert.

*
* *

Si cette tradition de famille atteste que Marie se passionnait dans sa jeunesse pour la cause polonaise, au point de compromettre, durant l'hiver 1846, le lieutenant-général Frédéric Nesselrode, son père, nous possédons, d'autre part, une longue lettre de celui-ci, adressée à la comtesse Charles Nesselrode, où l'on trouve de curieux détails sur ce court accès de fièvre patriotique (1).

Le commandant de la gendarmerie russe à Varsovie explique dans quelles conditions sa fille s'est laissée compromettre dans les intrigues polonaises :

Ma fille avait quitté Varsovie le 1er juin 1844 dans le plus grand calme sous le rapport de ses opinions politiques, si bien que personne ne se doutait même de quelle couleur elles étaient. Je lui avais donné en guise de mentor la fille d'un général polonais, tué pendant la révolution par les insurgés mêmes, ses compatriotes, parce qu'il ne voulait pas trahir son souverain, personne sensée, instruite, élevée dans une campagne en Lithuanie, n'ayant jamais connu

(1) Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, lettre inédite de Bade, 11/23 avril 1846.

les séductions du grand monde et laideron par excellence, — par conséquent, comme je me l'imaginais, à l'abri de toute exaltation.

Qu'est-ce qui arrive? Après un séjour d'un an et demi, elles reviennent toutes les deux folles. L'autre, cependant, moins ; mais la mienne, je vous dis : folle à lier, plus ultra-polonaise que le vieux Lelewel, plus ultra-catholique que le Pape ! — Voyez-vous le fruit de cette vie à l'étranger ! C'est pourquoi je déteste tant ces voyages pour la jeunesse, dans le siècle où nous vivons ; car en voilà le résultat.

Marie, partout où elle voyageait, avait à sa suite toute une kyrielle de jeunes Polonais, les Branicki, Potocki, Potulicki, etc., en tête. Elle a beaucoup vu les émigrés les plus enragés, comme Ladislas Zamoyski, la princesse de Wirtemberg (la sœur de Czartoryski), enfin, à Rome, les prêtres révolutionnaires, MM. Semenenko, Jalowecki, etc. Comment voulez-vous qu'elle n'ait point subi leur influence?

Marie a beaucoup de charme, j'en conviens moi-même ; elle est séduisante. Mais elle se trompe fort si elle croit que c'est la principale raison de ses succès auprès de ces messieurs. Ce qu'elle n'a pas compris, c'est que ces gens-là tenaient, avant tout, à compromettre la nièce du chancelier de Russie, et à prouver à l'univers entier qu'elle aussi partageait leurs opinions.

Au reste, l'exaltation patriotique de sa fille se double d'un enthousiasme religieux.

Un autre inconvénient de ces voyages, c'est que vous avez continuellement sous les yeux un tas de

journaux et de gazettes qui ne renferment que des horreurs contre la Russie, les calomnies les plus affreuses — qu'à force de lire et relire, vous finissez par croire vraies. Marie, nourrie de ces lectures, voit en Pologne, partout, la persécution la plus horrible de la religion catholique, tandis que personne n'y pense. Vous sentez bien que, si cela était, j'en saurais quelque chose, mais, je vous le répète, cela n'est pas vrai...

Or donc, pour en revenir à Marie, je dois vous dire la vérité tout entière. Les choses en sont venues au point que sa position à Varsovie, du moins pour le moment, n'était plus tenable (du reste, elle vous racontera cela elle-même dans tous les détails). Fort heureusement qu'elle a obtenu un passeport pour l'étranger... Elle est donc partie le 20 mars/1er avril. Moi, j'ai quitté Varsovie un peu plus tard, et, pendant la semaine sainte catholique, je l'ai trouvée à Dresde, où elle était à faire ses dévotions.

*
* *

Si le comte Frédéric Nesselrode ne s'étendait pas plus longuement sur les aventures de sa fille, celles-ci avaient fait tant de bruit en Europe que les journaux s'en emparèrent. A Paris, le *Constitutionnel* du 31 mars 1846 publiait l'article suivant, signé de Henry Vermot :

En Pologne, on se bat et on meurt pour la liberté, on fait des prodiges, et cela semble naturel. Rien

de pareil en France, et surtout en Russie : témoin la disgrâce où vient de tomber Mme la comtesse Callerghi (*sic*). Mme la comtesse Callerghi est Russe ; c'est l'une des meilleures et des plus admirables personnes de la cour de Sa Majesté Nicolas. En Italie, où elle séjourna longtemps, elle a laissé d'ineffaçables souvenirs de ses gracieux mérites et de sa bonté. Lors des troubles de la Galicie, elle ne put voir sans une émotion profonde tant de braves gens périr pour une sainte cause, et voici ce qu'on rapporte. Le comte Bonislas Dombrowski, le fils du même général dont on lit le nom sur l'Arc de Triomphe de l'Étoile, devait commander l'insurrection de Pologne. Elle apprend que l'ordre est donné de l'arrêter. Sans calculer les conséquences de sa générosité, elle parvient à l'instruire du sort qui l'attend, la mort ou tout au moins l'exil. Le comte Dombrowski s'échappe. Malheureusement, le secret ne fut pas si bien gardé qu'on n'apprît d'où l'avis était parti. A cette heure, la comtesse Callerghi est appelée à rendre compte de sa conduite et menacée à son tour. Ce qu'il y a de triste, c'est que ce dévouement n'eut qu'un résultat stérile. Le comte Dombrowski fut fait prisonnier vers la frontière de Prusse ; mais une consolation reste à sa noble libératrice : la Prusse n'a pas de Sibérie. On n'a pas encore prononcé à Saint-Pétersbourg sur le sort de la comtesse Callerghi (1).

(1) Cet incident, légèrement altéré, paraît avoir donné lieu à l'anecdote que le maréchal Canrobert racontait sur ses vieux jours à M. Germain Bapst. « Pendant l'insurrection de Pologne de 1863, elle fit évader, au moyen d'un passeport qu'elle avait fait signer à son père, un des généraux polonais les

On imagine la consternation avec laquelle la comtesse Charles lut cet article du *Constitutionnel* en Italie, où elle voyageait depuis quelques mois. Sa première pensée fut pour le cousin Frédéric, si l'on en juge par la lettre qu'elle écrivit de Naples au chancelier :

Elle est citée maintenant dans le *Constitutionnel!* Si on en parle, si cela parvient, quel tort ça peut faire à son père, qui est plus Russe, hélas, que les Russes (1).

Cependant, dès qu'elle revit sa nièce, la comtesse Charles, subjuguée par son charme, chercha des excuses à la fée blanche et en trouva sans peine :

Il m'est impossible de ne pas la plaindre en pensant à sa position triste qui l'a entraînée d'autant plus dans cette nationalité polonaise. Elle a été entourée de gens d'esprit qui savent tellement se rendre intéressants qu'ils ont entraîné bien d'autres plus marquants, en France et en Angleterre, que cette pauvre Marie. Ce que je trouve coupable dans cette affiliation polonaise, c'est qu'ils veuillent des

plus en vue et que les Russes cherchaient surtout à prendre. » Cf. Germain Bapst, le *Maréchal Canrobert*, t. I, p. 503-504. Ce récit n'a aucune chance d'être exact. En 1863, le comte Frédéric était en retraite depuis plus de dix ans et ne signait plus de passeports. Quant à Mme Kalergis, on verra qu'elle ne tint pas à renouveler en 1863 ses exploits de 1846.

(1) Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, lettre inédite, Naples, 12 avril 1846.

prosélytes dans toutes les conditions, dans tous les âges... Marie Kalergis est intéressante sur les derniers mois qu'elle a passés à Varsovie et sur les affaires passées en Galicie, sur le général Colin et l'incurie du gouvernement autrichien. Je sais bien qu'il faut mettre de côté (*sic*) de son récit, mais néanmoins, c'est curieux et déplorable (1)...

On fit entendre à Mme Kalergis qu'il valait mieux ne pas rentrer en territoire russe pendant quelque temps. Sans vouloir l'exiler, le Tzar l'invitait à prolonger son absence...

*
* *

Mme Kalergis eut-elle à se plaindre des colonies polonaises à l'étranger? Ou bien la la révolution de février et les émeutes de juin 1848 lui donnèrent-elles de l'aversion pour les soulèvements populaires? Toujours est-il qu'elle s'assagit très sensiblement pendant les trois années qui suivirent et que la comtesse Charles eut grand plaisir à s'en convaincre par elle-même, lorsque ces dames se rencontrèrent à Ischl, en août 1849 :

Elle a bien mûri ; elle a une si bonne logique. Elle a su s'isoler de ceux qui tenaient à l'entourer, et elle m'a dit une chose qui m'a frappée en parlant de

(1) Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, lettre inédite de la comtesse Charles au chancelier, Baden, 25 juin 1846.

nationalité et de Pologne : « Autant je rêvais la restauration de ce pays, autant je ne la désire plus, parce que la nation est toute démagogique (1).

Avait-elle donc renié ses convictions de jadis? Pas précisément. Mais après les déceptions que lui avait values, en France, la Seconde République, elle s'effrayait de reconnaître chez les Polonais les plus graves défauts du tempérament républicain. Songeant à leur passé, elle augurait mal de leur avenir. Plus elle étudiait leur histoire, et plus elle se pénétrait de cette opinion qu'il était impossible de rétablir purement et simplement la Pologne d'avant le premier partage, la Pologne de 1772. Voir octroyer aux Polonais, dans le cadre d'une autonomie suffisamment large, une entière liberté religieuse et des assemblées administratives, voilà toute son ambition. Mais elle ne confondait pas autonomie avec indépendance. Ne croyant pas la Pologne capable de se gouverner par elle-même, Marie Kalergis estimait que ce pays, enserré entre la Prusse, l'Autriche et la Russie, avait intérêt à ne pas se détacher radicalement du puissant empire des Tzars.

Cette attitude ne fit pas scandale à Var-

(1) Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, lettre inédite de la comtesse Charles au chancelier, Ischl, 5 août 1849.

sovie, parce que Marie Kalergis y avait donné des preuves trop certaines de son attachement à la cause nationale. Et puis, elle n'était pas absolument seule à penser de la sorte. Un petit groupe de Polonais, d'un incontestable patriotisme, parmi lesquels on remarquait la comtesse Rosalie Rzewuska et le marquis Wielopolski, refusaient de se brouiller avec le gouvernement de Pétersbourg. Ils soutenaient que l'empereur Alexandre I[er], ami des catholiques et des Polonais, avait légué la même politique conciliante à l'empereur Nicolas I[er]. L'insurrection de 1830, machinée par des révolutionnaires professionnels, avait troublé cette bonne entente ; mais on pouvait, disaient-ils, on devait essayer de renouer un accord indispensable à la Pologne (1).

Si brillante était l'auréole de Mme Kalergis aux yeux de ses compatriotes qu'ils lui auraient passé des opinions bien plus paradoxales. Elle régnait sur les salons de Varsovie. Sa réputation européenne d'élégance, de beauté, d'esprit et de talent faisait l'orgueil de sa ville natale. On tenait pour manquée une soirée qu'elle n'avait pas embellie de sa présence. Idolâtrée des milieux aristocratiques et officiels, Marie n'en était pas moins

(1) Cf. Comte de Falloux, *Mémoires d'un royaliste*, t. I, p. 94.

populaire, dans l'acception la plus étendue de ce terme. Au spectacle, le public de Varsovie le lui prouvait par ses ovations tumultueuses ; le dimanche, au sortir de la messe, les amis se pressaient autour d'elle en si grand nombre et avec tant d'impétuosité qu'on lui déchirait presque ses vêtements, et les jeunes filles, ne sachant comment lui témoigner leur affection, lui offraient des tapis brodés en son honneur (1).

C'est qu'on ne faisait jamais appel en vain à son zèle philanthropique. S'agissait-il de secourir un artiste malheureux, comme le compositeur Stanislas Moniuszko, d'organiser une collecte, une vente de charité, une représentation ou bien un concert au profit d'une œuvre, on pouvait toujours compter sur le concours de Mme Kalergis. Concours incomparable : éloquent, chaleureux, dévoué et si merveilleusement efficace !... Malgré sa santé délicate, elle se montrait infatigable. Rien qu'au printemps de l'année 1860, il lui plaisait de faire en personne les honneurs d'un bal public et de présider un concert pour la fondation d'un conservatoire des Beaux-Arts à Varsovie ; en même temps, elle donnait un autre concert au profit d'une maison de petites-sœurs, tout en jouant dans une comédie

(1) Cf. La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, 3 janvier 1859, p. 61.

d'amateurs organisée par la comtesse Zamoyska pour le couvent des Féliciennes. « A présent, — écrivait-elle en badinant, — je me repose, adorée comme une divinité, célébrée en prose et en vers... »

Les vers ne nous sont pas connus. Mais voici un article en prose de la *Gazeta Warszawska* du 16 mars 1860 :

...Nous rencontrons, parmi les amateurs qui ont paru sur la scène, le nom d'une dame qu'on est sûr de retrouver partout où il s'agit d'une bonne œuvre, d'un but élevé, et dont on sollicite partout le patronage et la participation pour des entreprises comme celle d'hier, parce qu'on a la conviction qu'une chose réussit, dès qu'elle y touche, et que, sous sa protection charitable, les affaires les plus délicates aboutissent heureusement. Personne ne le sait mieux que les artistes, dont quelques-uns et des plus renommés lui doivent beaucoup, et les pauvres aussi peuvent l'attester. Bien qu'elle n'ait point un domicile fixe parmi nous, elle signale chacune de ses apparitions, chacun des séjours un peu prolongés qu'elle fait dans notre ville, par quelque action généreuse, et elle s'en acquitte avec tant de tact, instruite par les seules suggestions de son cœur miséricordieux, que — phénomène bien rare en ce bas monde ! — parmi tous les infortunés qu'elle a protégés ou secourus, elle n'a pas fait un seul ingrat.

Touchée de ces marques de respect, Mme Kalergis déclarait à sa fille : « Le bon côté de

Varsovie, c'est qu'il y a infiniment de bien à y faire. »

Tant mieux, car cette activité charitable l'aidait à supporter le séjour d'une ville qu'elle n'aimait guère. Dans sa correspondance, elle gémit sans cesse d'habiter l' « ennuyeuse », l' « odieuse », la « sinistre » Varsovie, son « sépulcre ». Elle déplore que le comte Frédéric, désormais en retraite, ne se décide pas à émigrer ailleurs, car c'est bien malgré elle que son attachement filial la ramène si régulièrement, chaque année, entre décembre et avril, dans le logement qu'elle a loué au palais Potocki, proche l'appartement de son père.

*
* *

Malgré cette antipathie foncière, elle aurait pu continuer de vivre tranquille à Varsovie, si, à partir de l'automne 1860, l'effervescence nationale qui devait aboutir à la grande crise de 1863 ne l'avait condamnée à la position la plus fausse. Tandis que l'immense majorité des Polonais, encouragée par l'exemple récent de l'Italie et peut-être aussi par les tendances libérales du tzar Alexandre II, croyait le moment venu de renouveler sur une plus vaste échelle les tentatives de 1830 et 1846, Mme Kalergis, prise entre ses aspirations polonaises et ses

obligations envers la dynastie impériale russe, essayait en vain de prêcher autour d'elle la tolérance et la modération. Cet éclectisme capricieux, qui avait déjà tellement déconcerté les Parisiens, sous la Seconde République, alors qu'elle se flattait d'être à la fois la confidente politique de Louis-Napoléon et d'Eugène Cavaignac, déplaisait encore plus à Varsovie, parmi le déchaînement des fureurs populaires. Les critiques ne ménagèrent pas cette femme extravagante, qui prétendait être Russe à Varsovie, Polonaise à Pétersbourg, amie de la liberté chez les oppresseurs, admiratrice de l'autocratie chez les opprimés. Personne ne lui savait gré d'incliner par nature à une bienveillance générale, de haïr les luttes à main armée comme une survivance des temps barbares et de vouloir à tout prix réconcilier ces sœurs ennemies, la Russie et la Pologne.

Elle n'en eut pas moins le courage de rester fidèle à son double idéal : « un courage de lion », disait son vieux père, tout ému... Quand le tzar Alexandre II visita Varsovie en 1860, elle fut à peu près la seule dame du pays qui parut à la réception, à la cathédrale, à la revue, aux spectacles de gala, et qui, selon l'expression du gouverneur, le prince Michel Gortchakow, « sauva tout le séjour ». Mais l'accueil glacial fait par Varsovie à l'autocrate

n'était que le prélude de l'orage qui allait éclater, avec une violence sans cesse croissante, entre 1861 et 1863.

« La Pologne d'avant 1772, et rien de moins » : tel était le programme des Polonais intransigeants, ou, pour mieux dire, du pays tout entier. La bureaucratie russe avait beau improviser un conseil d'État, parler de revenir à la constitution de 1815, on se moquait ouvertement de ces concessions tardives. Des proclamations, des imprimés de tout genre, affichés à tous les coins de rue, affirmaient avec feu la volonté nationale. Il y avait tous les jours des assassinats politiques, suivis d'exécutions sommaires, des manifestations, des services religieux, accompagnés de chants patriotiques en l'honneur de Kosciuszko et des victimes du despotisme moscovite, jusqu'au moment où les troupes russes pénétraient de force dans la cathédrale et dans l'église des Bernardins où elles arrêtaient les fidèles en masse. Mais le clergé catholique ripostait aussitôt. En vertu de la vieille règle canonique d'après laquelle toutes les églises d'une ville doivent être fermées dès que la cathédrale est profanée, il interdit l'entrée des églises. C'est en vain que les autorités essayèrent de négocier avec le consistoire métropolitain. A la Noël 1861, plus de deux mois après le sacrilège, toutes les églises catholiques

demeuraient closes, et l'on conçoit l'embarras du gouvernement russe vis-à-vis d'une population aussi pieuse que celle de Varsovie.

Alors, en signe de protestation solennelle, les femmes polonaises décidèrent de porter le deuil de la patrie. Les dames russes de Varsovie suivirent leur exemple, craignant d'être insultées. Seule, Mme Kalergis refusa d'en faire autant, car elle désapprouvait ces démonstrations aussi puériles que provocantes. Et comme ses amis s'en indignaient, elle leur répondit que les profanations commises par les Russes, l'avaient peut-être plus profondément affectée qu'eux-mêmes, car, les ayant apprises à Pétersbourg, au milieu d'un raout, elle avait dû s'éloigner sur-le-champ, ne pouvant retenir ses larmes. « Mais, — ajouta-t-elle, — messieurs, n'exigez pas de moi que je joue la comédie. Cela, je ne le ferai jamais. »

Une abstention aussi résolue ne pouvait que scandaliser. Bien que les Polonais eussent des ménagements particuliers pour le comte Frédéric Nesselrode et Mme Kalergis, le père et la fille se sentirent bientôt fâcheusement isolés au palais Potocki, où ils finissaient par ne plus recevoir que des Russes et les consuls étrangers de Varsovie.

Les relations sociales sont devenues impossibles. Nous voyons le soir, chez mon père, trois ou quatre

personnes en tout, réparties sur la semaine entière. Cela n'est pas gros. Moi, j'ai fermé ma porte hermétiquement. Je rends les cartes qu'on m'apporte, ce qui m'évite des conversations assommantes dont les fausses nouvelles et les fureurs nationales feraient les frais. Mais cette solitude ne me pèse nullement. Je fais de la gymnastique, je me promène en traîneau, dans l'intérêt de ma santé, et je lis avec passion les œuvres d'un philosophe allemand nommé Schopenhauer (1)...

L'amertume perce, malgré le commerce de Schopenhauer, dans les lettres que Mme Kalergis écrivit à cette époque ; elle lui inspire les jugements les plus caustiques :

La Pologne est une nation d'hermaphrodites, où chaque homme est à moitié femme et chaque femme est douée d'une énergie incommode, quand on a la vocation de porter des jupes. Voilà pourquoi on pourrait les conduire facilement, avec plus de hochets que de réalités, et surtout, ne rien octroyer sans une mise en scène magnifique (2).

Elle disait encore, avec une moue de mépris : « Les oppresseurs m'indignent, les opprimés me dégoûtent. »

Si étonnante que fût pour les Polonais le système de bascule auquel Mme Kalergis

(1) Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, lettre inédite de Mme Kalergis au chancelier Nesselrode, Varsovie, 8 janvier 1862.
(2) *Ibid.*, Varsovie, 5 mars 1862.

s'attachait de toutes ses forces, elle leur ménageait des surprises plus véhémentes. Jean Kalergis étant mort à Londres en 1863, sa veuve se résolut soudainement à épouser M. Serge Moukhanow, colonel russe et préfet de police à Varsovie. Sans doute, ce fonctionnaire passait pour un galant homme, et Mme Kalergis pouvait déclarer à bon droit : « Son séjour à la place la plus odieuse a laissé des souvenirs d'estime et de regret tels qu'on le cite à tout propos comme un parfait *gentleman* ». Néanmoins, au plus fort d'une insurrection nationale, c'était faire un étrange usage de sa liberté reconquise, pour une Polonaise demi-sang, que de se jeter dans les bras d'un colonel russe plus jeune qu'elle, non aimé d'elle, et, qui pis est, préfet de police à Varsovie... Avec quelle stupeur les Polonais n'apprirent-ils pas ce mariage, célébré à Bade en septembre 1863 !...

Au reste, quelque temps après, Marie Kalergis subissait le contre-coup de cette surexcitation nerveuse. Son père le constatait avec inquiétude : le sang polonais qui coulait en ses veines « commençait à remuer plus que jamais ». En proie à une terrible crise d'hypocondrie et peut-être aux premières atteintes du cancer qui devait l'emporter, elle lisait avec désespoir, avec horreur, dans les gazettes allemandes, les détails de la répression exé-

cutée en Pologne par le maréchal comte Berg, après le départ du grand-duc Constantin, auquel on reprochait sa douceur. On l'entendait s'écrier alors : « Ah ! cette pauvre Pologne ! nuit et jour, je passe dans les larmes !... » Et elle se reprochait amèrement d'avoir épousé un Russe. Ce violent accès de mélancolie, qui fait songer aux idées noires de sa mère, la comtesse Thecla, dura plus de trois mois, pendant lesquels on dut la confiner dans une maison de santé.

Mais lorsqu'elle traversa la Pologne en janvier 1865, allant à Pétersbourg avec son mari, les passions populaires avaient jeté leurs derniers bouillons. Les patriotes forcenés de naguère, reconnaissant que Mme Kalergis n'avait point tort lorsqu'elle les suppliait de ne pas attirer à la légère de nouvelles persécutions sur la Pologne, firent amende honorable aux pieds de Mme Moukhanow. Elle en éprouva une triste consolation, comme de se voir rendre une justice un peu tardive. « Ici, on se m'arrache. Tous ceux qui m'en voulaient jadis de les contredire, de ne pas m'associer à leur deuil, à leurs folies, viennent me dire que j'avais mille fois raison de les si bien conseiller, et on s'efforce d'effacer les anciens malentendus par des procédés affectueux (1). »

(1) La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, p. 15.

En 1868, le sort ironique et bizarre qui s'amusait à la ramener éternellement en Pologne, fit nommer M. Serge Moukhanow, président du théâtre et des palais impériaux à Varsovie. Il leur fallut revenir s'y fixer, et cette fois définitivement. Ils exerçaient une sorte de surintendance des Beaux-Arts, un ministère à la fois artistique et mondain. Secondé, ou plutôt dirigé par sa femme, M. Moukhanow s'acquittait de son rôle à merveille. On ne parlait plus de politique, et comme les Polonais semblaient se résigner à leur déplorable destin, l'opinion jugeait avec faveur le ménage Moukhanow. Marie ne tarda pas à recouvrer son ancien prestige. On l'appelait généralement la « mère des artistes ». Dès le printemps 1869, la haute société polonaise affluait aux réceptions musicales du palais Potocki, au point que Mme Moukhanow, épouse d'un fonctionnaire russe, s'écriait avec joie : « Jugez du succès : nous n'avions pas un Russe !... » Quand elle jouait en public, au bénéfice du pianiste Zarzycki, elle retrouvait les ovations frénétiques de jadis : dès qu'elle paraissait sur l'estrade, la salle entière se levait d'enthousiasme, et Marie, suffoquée par une émotion intense, ne se rendait plus compte « si et comment elle avait joué ». Ce n'est pas sans orgueil qu'elle écrivait ensuite à sa fille : « Jamais

je n'ai été aussi populaire. Cela prouve que le courage ne nuit à personne, car enfin on m'avait sifflée et reniée, l'année 63. Un homme très considérable de la bourgeoisie a dit, ce jour-là, que, si j'avais un ennemi, il serait perdu dans l'opinion et chassé de partout sur un signe de moi. »

*
* *

Après cette réhabilitation éclatante, ne pouvait-elle faire sa paix, une fois pour toutes, avec ses compatriotes de Pologne? Non, car, si elle gardait pieusement, au tréfonds de son cœur, un amour impérissable de la Pologne, toute sa culture cosmopolite se révoltait contre l'atmosphère trop nationale de Varsovie. Marie Kalergis accusait son entourage de n'être « éduqué qu'à la surface, tout juste assez pour avoir perdu son individualité, et pas assez pour s'élever jusqu'au cosmopolitisme. » Par une aberration bizarre, tandis qu'elle souhaitait d'affaiblir le particularisme héréditaire des Polonais, de manière à les fondre en une seule nation slave avec les Russes, elle n'en reprochait pas moins à ses malheureux compatriotes la physionomie banale et effacée qu'ils s'imposaient, hélas ! comme un masque, afin de pouvoir vivre en paix avec leurs vainqueurs.

Mme Kalergis eût été plus logique avec elle-même, si, en son engouement cosmopolite, elle eût assisté d'un œil sec au martyre de la Pologne. Mais comme l'appel de la race, les voix de la tendresse et de la pitié, l'emportaient en elle sur les chimères de l'intelligence, elle en venait à imaginer un moyen terme entre son patriotisme polonais et son loyalisme russe, une politique « juste milieu », semblable à celle qu'elle entendait préconiser sous Louis-Philippe, dans le salon parisien de la princesse Lieven. Romantique jusqu'aux moelles, ardente et passionnée, capable des plus beaux dévouements, elle se condamna par réflexion, devoir, respect filial, attachement aux convenances mondaines, à pratiquer une politique d'attente, modérée et circonspecte. Et dans ce rôle subalterne, par un contraste saisissant, elle déploya les mêmes qualités d'énergie, de persévérance et de courage que les âmes de feu mettent au service de l'idéal le plus haut.

X

LA RECHERCHE DU BONHEUR

Mme Kalergis avait toujours rêvé de faire épouser à sa fille quelque Autrichien ou Allemand, gentilhomme de bon lieu. Rêve qui s'accomplit le 27 juin 1857, quand l'abbé Deguerry (1) bénit en l'église Saint-Philippe du Roule, à Paris, le mariage de Mlle Marie Kalergis, âgée de dix-sept ans, avec un jeune diplomate autrichien, le comte Franz Coudenhove (2).

L'allégresse, ce jour-là, éclatait sur le visage de Mme Kalergis. La voilà donc enfin remplie, la tâche qu'elle s'était prescrite dès sa rupture avec M. Kalergis : « se faire une position » dans le monde, puis, à la faveur de cette position, ménager à sa fille une union mieux assortie que la sienne !

(1) Fusillé par la Commune en 1871.

(2) « Samedi, 27 juin 1857. Assisté comme témoin du comte Franz Coudenhove au mariage de Mlle Kalergis, à la mairie de l'arrondissement et à Saint-Philippe du Roule. » Comte DE HÜBNER, *Neuf ans de souvenirs d'un ambassadeur d'Autriche à Paris*, t. II, p. 36.

Elle s'imaginait qu'il suffirait de mener à bien cette double entreprise pour jouir ensuite à tout jamais d'une satisfaction sans mélange. Or, elle tomba des nues en constatant qu'il lui manquait d'avoir été heureuse pour son propre compte.

On était alors au début de juillet. Les jeunes mariés venaient de partir pour Londres, où M. Kalergis les attendait. Et Mme Kalergis, sur le point d'aller rejoindre à Kissingen son oncle le chancelier, restait solitaire en ce Paris déjà abandonné de la société élégante, silencieux et assoupi comme une cité provinciale. Tandis qu'elle achevait de remettre en ordre le bel appartement qu'elle avait loué au duc de Morny, 42, avenue Gabriel, une tristesse inconnue s'engouffrait dans son âme.

Ce qui la désolait, c'était le vide affreux, le néant de son existence. Et cependant, pour elle, comme pour tout être humain, il devait exister quelque part une terre promise. Elle s'en retourna donc chercher ce paradis chimérique sur ces grands et vastes chemins du monde, dont elle avait affronté de trop bonne heure les dangers et les fatigues.

*
* *

A trente-cinq ans, Mme Kalergis était encore belle. Elle en parlait à sa fille sans le

moindre embarras : « Votre mère (ô horreur !) a dansé jusqu'à six heures du matin, avec beaucoup de succès. On a été jusqu'à dire que j'avais éclipsé tout le monde, mais ne le croyez pas (1). » Ailleurs : « J'ai l'infâme orgueil de vous dire qu'on m'a trouvée fort belle, grâce à une plume rouge posée sur l'oreille. Tous les vieux militaires ont assuré que je l'avais emporté sur les plus adolescentes (2). » Ou bien encore : « Comme fiche de consolation, je peux en appeler à une récente poésie polonaise dans laquelle l'auteur parle du « mystère » de ma beauté, disant que je rajeunis d'année en année, parce que je m'idéalise et que la noblesse de mon caractère me place dans une catégorie d'êtres à part, inaccessibles aux atteintes du terrestre. Qu'en pensez-vous? Voilà une position sociale (3) !... »

Non seulement le monde la recherchait, mais elle en avait le besoin et le goût. Elle n'aurait pas supporté ses chagrins sans ce bruit de volière, cette ivresse légère, ces divertissements et ces fêtes. Son père le déclarait avec franchise : « Voilà ce qu'il lui faut indispensablement : le grand monde ; un corps

(1) La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Bade, automne 1857, p. 32.
(2) *Ibid.*, Varsovie, 1858, p. 37.
(3) *Ibid.*, Varsovie, février ou mars 1858. p. 39.

diplomatique, beaucoup d'étrangers... » Il aurait pu ajouter : « ...et des souverains... » Car aucune autre femme ne comptait autant d'amis sur les trônes de l'Europe. Parmi ses nombreuses relations princières, il faudrait citer Napoléon III, l'impératrice Eugénie, toutes les dynasties d'Allemagne et y joindre celles de Russie et de Hollande. Le comte Frédéric Nesselrode, ayant commis l'imprudence de s'établir pour quelques semaines à Bade dans la villa de sa fille, se plaignait d'être tombé dans un guêpier épouvantable :

J'y ai trouvé le roi et la reine de Prusse, le roi des Belges, le grand-duc de Bade et sa femme, la princesse Wasa, le prince de Hesse ; notre grande-duchesse Marie est arrivée hier soir, et l'on attend pour aujourd'hui la grande-duchesse Hélène. Tous les jours des dîners, des soirées invitées, etc. Pour vous en donner une idée, il suffit de vous dire que, depuis le 10, jour de mon arrivée, Marie a dîné une fois à la maison et pris une fois le thé, le soir. Hier, par exemple, elle a été à un grand dîner chez Mme de Béhague et, le soir, chez la comtesse Blücher. Ce matin, elle est entrée chez moi et me dit : « La soirée a été charmante, mais il n'y avait pas même cinquante personnes ; je les ai comptées exprès pour vous prouver combien Bade est déjà vide de monde ! » Et notez encore que c'était une soirée donnée pour le roi et la reine de Prusse ; par conséquent, n'étaient invitées que les personnes désignées par la reine elle-même. Mais comme c'est bien



MARIE KALERGIS
DANS LES DERNIÈRES ANNÉES DE SA VIE

(D'après une photographie inédite, communiquée
par M. Louis Metman.)

Marie, n'est-ce pas? Cinquante personnes, pour elle, ce n'est pas la peine d'en parler (1) !

Le bon vieillard ne pouvait même pas fumer sa pipe, sans être relancé par les monarques dans sa chambre.

Un de ces jours, le roi de Prusse fait une visite à Marie et lui dit, entre autres (par pure politesse, comme de raison) : « Mais j'apprends que votre père est ici, je voudrais pourtant le voir. » Là-dessus, Marie n'a rien de plus empressé à faire que d'accourir chez moi pour m'appeler. Le roi la suit et entre avec elle dans ma petite chambre où je fumais paisiblement ma pipe dans mon fauteuil. Gardez donc, dans ces conditions, votre incognito (2) !

Enivrée par cet encens royal, Mme Kalergis entendait bien ne pas renoncer à l'amour. Elle se flattait encore d'épouser, en secondes noces, un homme dont elle se sentait fort éprise. C'était, selon sir Horace Rumbold, un colonel de cavalerie prussien, sorte de beau sabreur, qui apparaissait à ses yeux éblouis comme le type idéal du paladin (3). Elle comptait bien devenir sa femme, après la mort de M. Kalergis. Mais le colonel prus-

(1) La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Bade, 13 octobre 1864, p. 143.
(2) *Ibid.*, Bade, 25 octobre 1864, p. 147.
(3) Sir Horace Rumbold, *Recollections of a Diplomatist*. t. I, p. 218-220.

sien, las d'attendre, fit soudain un beau mariage. Et quand M. Kalergis sortit enfin de ce monde, Marie, âgée de quarante et un ans, épousa de dépit, de guerre lasse et peut-être aussi de compassion, M. Serge Moukhanow, colonel russe, dont la constance et le dévouement avaient fini par la toucher.

On a vu combien la société polonaise s'étonna de ce choix. La surprise ne fut guère moindre pour son père. Le comte Frédéric Nesselrode ne dissimulait pas ses appréhensions : « Je ne puis pas me l'imaginer en ménage, car, entre nous soit dit, jamais je n'ai vu une femme moins faite pour être mariée qu'elle (1). » Il déplorait, en outre, que sa fille abandonnât un nom qu'elle avait tellement illustré que, sans exagération, elle aurait pu dire comme Mme de Staël, lorsqu'elle épousa M. de Rocca : « Mais il faut que je garde mon nom, car l'Europe en serait déroutée !... »

Elle-même, après ce coup de tête, redoutait les critiques de ses amis. Quand Richard Wagner traversa Bade en novembre 1863, elle le mena dîner chez Pauline Viardot, et ce fut là seulement, avec des timidités et des rougeurs de jeune fille, qu'elle lui présenta

(1) La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Varsovie, 24 janvier 1864, p. 133.

M. Moukhanow, se demandant ce qu'il allait dire (1). Mais Richard Wagner, loin de renouveler la bévue qu'il avait commise autrefois à propos de Napoléon III, eut la sagesse de se taire.

Certes, jamais union ne fut conclue sous des auspices moins favorables. Et cependant, l'événement donna raison à Mme Kalergis. Sans découvrir auprès de son second mari cet amour passionné dont elle imaginait si bien, de loin, les véhémences brûlantes et les douceurs, elle ne se lassait pas d'admirer le noble caractère et la bonté angélique de M. Moukhanow. Au contact de cette âme si tendre, elle se sentait devenir meilleure. « Ceci me prouve combien l'affection est nécessaire au début de la vie pour développer les facultés expansives de l'âme et du cœur. Si je l'avais rencontré à temps, j'eusse été bonne peut-être, au lieu qu'aujourd'hui Moukhanow, lui-même, se désole à son insu de mon inégalité. » Et elle concluait avec découragement : « Il est trop tard pour me refaire (2). »

Pour surmonter ses défaillances, il lui aurait fallu une élasticité, une vigueur et une fraîcheur d'âme qu'elle avait perdues

(1) Richard Wagner, *Mein Leben* t. II, p. 856-857.

(2) La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Bade, 12 janvier 1864, p. 129.

depuis longtemps. D'étranges accès de tristesse l'assaillaient à l'improviste, et elle souffrait alors de douleurs si lancinantes qu'elle s'enfermait dans sa chambre, fuyant ses amis les plus chers. Avec le temps, ces orages mystérieux augmentèrent en intensité et en fréquence, sans qu'on en pût déterminer la cause. Nous les mettrions aujourd'hui sur le compte de la neurasthénie, à moins de les attribuer aux premières morsures du cancer qui la rongeait secrètement.

Quoi qu'il en soit, aucun des médecins de l'époque ne sut diagnostiquer son mal. Elle parcourut, avec plus de persévérance que d'espoir, le cycle maussade des maisons de santé et des stations thermales. On lui prescrivait des bains de vapeur et des massages auxquels la pauvre femme se soumettait docilement. Elle n'en était pas moins percluse de rhumatismes, et d'atroces névralgies la torturaient sans cesse. Marie Kalergis racontait alors à Liszt, en se l'appliquant à elle-même, la mésaventure d'un fameux baladin de Naples, lequel, atteint d'une hypocondrie incurable, consulte un médecin. Celui-ci lui demande s'il a mal au foie, à la tête, à l'estomac. — Non, mais je suis triste jusqu'à la mort. — Eh bien, pour vous amuser, allez donc voir le célèbre Polichinelle : cela vous guérira. — Le remède peut être excellent,

mais, malheureusement, je ne puis en profiter ; c'est moi-même qui suis le célèbre Polichinelle (1)... »

Tant de misères physiques finirent par altérer son beau visage. On observa que Mme Kalergis, comme beaucoup de blondes, se fanait assez vite. Il suffit de jeter les yeux sur le portrait peint par Lenbach en 1869 pour s'en convaincre. Mais la réputation de la beauté survit longtemps à la beauté, surtout lorsqu'elle est soutenue par des grâces insinuantes et les délices de l'esprit. Mme Kalergis n'était déjà plus qu'une infirme marchant sur des béquilles, qu'elle fascinait encore les imaginations. « Au spirituel, — proclamait Liszt, — je la trouve plus que jamais ravissante et enchanteresse, tellement qu'il m'a fallu un certain effort pour me détacher de l'ombre de ses béquilles. » Il l'affirmait également au grand-duc Charles-Alexandre de Saxe-Weimar : « Elle marche maintenant sur des béquilles, mais son merveilleux esprit garde ses ailes diaprées et tous ses enchantements. » Judith Gautier, qui la rencontra vers ce temps-là à Munich et qui l'examina non seulement sans bienveillance outrée, mais encore avec cette sourde jalousie dont les

(1) Franz Liszt, *Correspondance*, t. IV, 161, Dusseldorf, 29 mai 1855.

enfants ne peuvent se départir vis-à-vis des personnes trop admirées de leurs parents, en dessina une esquisse qui ne manque pas d'agrément :

Elle est grande, une écharpe de mousseline couvre ses épaules, des cheveux blond pâle ondoient sur sa nuque... Elle m'apparaît très grande dame, très sûre d'elle-même, intelligente et passionnée d'art. Je cherche les camélias blancs près de la neige de sa poitrine, très marmoréenne, en effet, mais par le secours peut-être du blanc de perle et d'une neige de poudre de riz. Le visage est régulier, pâle sous les cheveux pâles savamment disposés. Pourtant, on la devine trop supérieure, pour s'attarder aux artifices de la coquetterie. Elle cherche à retenir, à prolonger une beauté célèbre, mais elle attend plus encore des grâces de son esprit, que le temps ne peut atteindre, de sa culture intellectuelle, de son talent musical (1).

D'ailleurs, outre la douleur physique, Mme Kalergis apprenait à connaître les soucis d'argent. Qu'elle était loin, l'époque où disposant de 250 000 francs de rente, elle pouvait se passer toutes ses fantaisies ! A la suite de placements malheureux, d'une gestion désastreuse et de dépenses exorbitantes, presque toujours occasionnées par un pen-

(1) Judith Gautier, *le Troisième rang du collier*, p. 147-149.

chant irrésistible à la générosité, le désordre s'était mis dans ses affaires. Après avoir facilité le mariage de sa fille en lui attribuant 800 000 francs sur sa fortune personnelle, il lui fallut vendre sa maison de la Perspective Newsky, à Pétersbourg, puis attendre trois ans pour acheter à Bade une villa fort modeste. Depuis ce moment jusqu'à sa mort, elle ne cessa de s'imposer une stricte économie et d'écourter ses voyages, afin de pouvoir rendre quelques bienfaits. Le bon sens de son père réussit à conjurer une catastrophe financière ; néanmoins, les biens matériels se volatilisaient les uns après les autres, autour de Mme Kalergis, comme si la fatalité voulait la réduire de plus en plus aux seules ressources du cœur et de l'esprit.

*
* *

Par bonheur, Marie Kalergis était parfaitement capable de vivre de son propre fonds. Elle pouvait puiser dans l'abondance de son cœur plus libéralement encore que dans les coffres de M. Kalergis.

Marie n'avait jamais perdu de vue sa famille, malgré ses longs séjours à l'étranger. Tout en déclarant bien haut, dans les cénacles romantiques, qu'elle entendait choisir ses parentés à sa guise, personne ne professait

autant de respect pour les liens du sang. Chaque fois qu'elle revenait à ses proches, ceux-ci s'émerveillaient de son souvenir fidèle et de ses attentions délicates. Quand la comtesse Charles Nesselrode mourut à Ischl, le 18 août 1849, elle bénissait son excellente nièce, la recommandait avec des larmes à la sollicitude de leurs amis (1). Cependant, Mme Kalergis réservait ses attentions les plus affectueuses au chancelier Nesselrode, dont l'humeur s'accordait infiniment mieux avec la sienne. Après la mort de sa tante, Marie Kalergis prit l'habitude de passer une partie de l'hiver chez « son adorable oncle », à Pétersbourg. Elle lui tenait compagnie et l'aidait à faire les honneurs du ministère des Affaires étrangères. Plus tard, quand le secrétaire voulut rédiger ses souvenirs, il la choisit pour secrétaire. Elle admirait sa robuste vieillesse, riante et sereine comme « le soir d'un beau jour ». Et

(1) La comtesse Hélène Chreptowitch écrivait de Gastein au chancelier le 5/17 août 1849 : « Ses dernières paroles d'affection, avant de prendre mal, ont été pour Marie Kalergis qu'elle recommandait, les larmes aux yeux, à Meyendorff. » Et la baronne Mary Seebach, elle aussi, de Salzbourg, le 20 août 1849 : « Presque les dernières paroles de notre ange de mère étaient au sujet de Marie Kalergis dont elle parlait devant nous à Meyendorff, lui disant combien elle était charmante pour elle, tout ce qu'elle avait gagné... Comme nous, elle a été avec elle jusqu'au dernier instant. » Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, lettres inédites.

lui, avec quelle tendre galanterie ne suppliait-il pas son aimable collaboratrice de reprendre le chemin de Pétersbourg ! On en jugera par ce billet :

Saint-Pétersbourg, 18-19 novembre 1859.

Mme du Deffand termine toutes ses lettres à sa soi-disante Grand'Maman en la conjurant de venir la voir. J'en dis autant à ma charmante nièce. Si j'ai recours à cette citation, c'est bien toi, chère Marie, qui m'as recommandé de lire la correspondance de ces deux personnes spirituelles, qui échangent entre elles de si jolis riens. Je ne fais que lire, cet hiver. Sans toi, je ne sais pas être appliqué. Ainsi, arrive, si tu veux que certain ouvrage avance. J'ai écrit à ton père de t'emballer de gré ou de force, au mois de janvier, lorsque le traînage sera bien établi, dans une bonne voiture et de t'envoyer ici... Je pense que notre existence te conviendra. Laisse-toi donc séduire. Les fées ne sont pas cruelles, et les fées blanches doivent l'être moins que les autres (1)...

Sans être cruelle, le fée blanche se faisait pourtant prier, car elle se devait, avant tout, à son père. Et le chancelier reconnaissait alors en soupirant les droits incontestables de son cousin. Son rêve eût été d'attirer en même temps le père et la fille, à Péters-

(1) Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, lettre inédite.

bourg. Mais le comte Frédéric Nesselrode, fort ménager de ses deniers et sédentaire jusqu'à la manie, s'accrochait obstinément à Varsovie. Voilà pourquoi, depuis le mariage de sa fille, Mme Kalergis se cloîtrait pendant la plus grande partie de l'année au palais Potocki. Elle tenait absolument à s'acquitter de ses devoirs filiaux, bien que son père eût un caractère trop singulier pour que leur cohabitation fût toujours harmonieuse. Le comte Frédéric n'était point facile à amuser. Mme Kalergis se lamentait souvent de ne pouvoir l'arracher à ses ruminations solitaires. De son côté, il trouvait sa fille bien agitée, bien nerveuse... Cet homme casanier gémissait d'avoir à suivre, ne fût-ce qu'en esprit, une voyageuse aussi enragée. L'idée qu'elle ne possédait nulle part un domicile fixe, que ses meubles et effets étaient dispersés aux quatre vents, le mettait au désespoir. Quand elle eut acheté le pavillon qui devint la villa Kalergis, il désapprouva le choix de Bade. Enfin, ils se chamaillaient perpétuellement sur la musique moderne, le comte Frédéric adorant les Italiens, Verdi plus que tous les autres, de sorte que l'engouement de sa fille pour le drame wagnérien le plongeait dans un étonnement voisin de la colère.

Néanmoins, le père et la fille se plaisaient à vieillir ensemble, dans l'équilibre inévi-

table de leurs effusions et de leurs querelles, près de ce foyer mélancolique dont ils ne se lassaient pas de remuer les cendres. Tandis que le comte Frédéric, fier des succès qu'elle remportait à Varsovie et dans le reste de l'Europe, s'émerveillait d'avoir engendré une créature aussi extraordinaire, Marie remerciait Dieu d'être la fille d'un militaire sans peur et sans reproche, dont elle admirait la verve mordante, l'humour sain et dru, le jugement solide, la sagesse pleine d'expérience.

A vrai dire, aucune de ses affections n'approchait de l'idolâtrie enthousiaste dont elle environnait la comtesse Coudenhove. La fée blanche s'était toujours montrée bonne mère. Mais lorsqu'elle vit sa fille, mariée au comte Franz Coudenhove, donner l'exemple de l'union la plus digne et la plus chrétienne, lorsqu'elle s'aperçut que la Providence réunissait sur cette tête bien-aimée « le bonheur qu'elle avait refusé aux deux générations précédentes », il se produisit chez Marie Kalergis un phénomène sans exemple : elle conçut pour la comtesse Coudenhove un sentiment de vénération que les filles portent très souvent à leurs mères, mais non celles-ci à leurs filles. Cette ferveur éclate dans la correspondance publiée par Mme La Mara, et c'est une étrange surprise que de trouver, sous la plume d'une femme aussi hautaine,

des hommages de respect, des cris de reconnaissance, des accents d'humilité et de contrition, des aveux de faiblesse et jusqu'à des sanglots de repentir, qui sont chose absolument nouvelle dans les relations de famille. On dirait qu'elle éprouve une sorte de volupté à s'abaisser devant sa fille :

Votre piété, vos vertus, la fermeté de vos principes, que vous avez puisés ailleurs que chez moi, car je n'avais pas de quoi vous donner tout cela, me paraissent une réhabilitation de mes propres misères, dont je connais l'étendue ; le bonheur dont vous jouissez, un rachat de mes défaillances... Jugez donc de ma reconnaissance envers vous et envers votre mari (1) !

Ces paroles ne sont encore que touchantes. Il en est d'autres qu'on n'écoute pas sans malaise :

J'ai, croyez-le bien, un profond et humble sentiment de mon infériorité vis-à-vis de vous, de mes torts aussi : je vous ai tant donné, dans votre enfance, le spectacle d'une existence agitée, d'accès de désespoir injustifiables. Les combats et les amertumes de ma jeunesse m'ont rendue égoïste, occupée de moi-même ; poursuivant des chimères, je n'ai pas assez apprécié les biens dont Dieu m'avait comblée...

(1) La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Varsovie, 12 juin 1863, p. 114-115.

Et voici que cette mère ravagée de scrupules se précipite enfin aux genoux de sa fille :

Je me sais indigne d'être votre mère !... Mais croyez que, si je pouvais donner pour votre bonheur et celui de vos enfants chaque goutte de mon sang, chaque instant de joie, ce me serait la suprême félicité. Voilà tout ce que je peux dire du fond de mon âme, et si, d'ailleurs, je vous ai déplu en quelque chose, faites la part d'un passé ignorant, dur et difficile, dont je n'ai certes pas le droit de me plaindre, mais qui, en me faisant souffrir avec une rare violence, a laissé des traces ineffaçables. Voyez-y l'impossibilité où je me trouve de vous satisfaire en tout, d'être jamais à votre niveau ; pensez à moi avec indulgence et ne me bannissez pas de votre tendresse. Que je la mérite ou non, elle est ma plus chère consolation. Vous m'ôteriez tout, en me l'ôtant (1).

Il y a, en ces passages, un besoin exalté de mortification qui est peut-être le trait le plus singulier de cette physionomie pleine de contrastes. On y reconnaît ce désir de rédemption, si ardent chez les âmes chrétiennes, dont le romantisme du dix-neuvième siècle et le drame wagnérien, en particulier, ont tiré des effets si pathétiques. Mme Kalergis se croyait

(1) L Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove* Bade, 2 janvier 1866, p. 171-172.

vraiment rachetée par le bonheur qu'elle avait su assurer à sa fille :

Sans doute, Dieu nous réserve encore des épreuves, mais il nous donne en même temps des forces pour les supporter. Vous en trouverez dans l'amour de votre mari, et moi, je les chercherai dans la contemplation d'une union chrétienne bien assortie, que j'avais désirée et qui vous permettra d'être à la fois une femme de mérite et une heureuse femme (1)... Je n'en demande pas davantage : le bonheur n'est point fait pour moi, et je préfère que ma part vous soit donnée en partage, ajoutée à la vôtre, si faire se peut (2).

Voilà une attitude bien résignée. Mais avide d'infini, affamée d'une satisfaction qu'elle ne trouvait nulle part, pas même dans les joies du cœur, cette âme orageuse n'admettait pas sans de furieuses révoltes que le bonheur terrestre ne fût point fait pour elle.

*
* *

En ses bons jours, elle déclarait très sincèrement à sa fille irréprochable : « Votre bonheur me fait plus de bien que ne pourrait m'en faire la religion elle-même (3). » Puis,

(1) La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Bade, juillet 1857, p. 30.
(2) *Ibid.*, Bade, automne 1857.
(3) *Ibid.*, Bade, 1858, p. 51.

sitôt que le spleen lui noircissait l'esprit, Mme Kalergis s'écriait avec une égale sincérité : « Ah ! quelle triste mécanique que le cœur ! il lui faut toujours une inquiétude ou un chagrin à ronger (1)... Il semble que je n'aie dans le cœur aucune corde pour la joie. On ne se remet jamais d'une vie qui n'a pas été normale (2). »

Quand sa mauvaise santé, ses inexplicables mélancolies la condamnaient à la retraite, les innocents plaisirs du cœur lui faisaient défaut pendant des mois. Craignant de troubler le bonheur de sa fille, elle lui interdisait l'accès de son refuge : « Il y a un point sur lequel mon autorité maternelle doit être respectée. Jamais je ne vous verrai quand je serai malade ou triste (3). »

En ses heures de détresse les plus désespérées, la prière, comme un tourbillon d'amour, l'emportait en plein ciel. Elle se jetait alors avec une fougue inexprimable aux pieds du père des tendresses. Le rafraîchissement des brises célestes passait sur son front, et des consolations pareilles à des rosées pleuvaient sur son cœur fiévreux. Ce n'est certes pas des Nesselrode qu'elle tenait cette

(1) La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Pétersbourg, 20 novembre 1860, p. 88.
(2) *Ibid.*, Varsovie, avril 1867, p. 193.
(3) *Ibid.*, Cologne, novembre 1866, p. 187.

pieuse exaltation : le comte Frédéric passait pour un catholique plutôt tiède, le chancelier Nesselrode se trouvait être luthérien, la comtesse Charles et ses enfants suivaient le rite grec orthodoxe. En réalité, Mme Kalergis avait hérité de la ferveur catholique de sa mère, la comtesse Thecla. Dès sa jeunesse, elle ne demandait qu'à se soumettre à une direction spirituelle. Le nom du Père Lacordaire exerçait sur elle une fascination irrésistible, au point que son père s'en inquiétait. « Marie, — écrivait-il à la comtesse Charles, — depuis longtemps déjà ne rêve que M. Lacordaire (1)... » Très probablement, elle dut se rencontrer avec l'illustre dominicain à Paris, chez Mme Swetchine. Mais ce fut une autre gloire de la chaire chrétienne qui assuma la tâche difficile de réconcilier Mme Kalergis avec son sort.

Le Père de Ravignan lui enseigna la patience et la résignation. Devinant par quelques traits significatifs le besoin d'activité qui dévorait cette imagination exubérante, il l'inclina vers ce genre de bonnes œuvres qui se déguisent sous les formes les plus variées des plaisirs mondains. Il lui imposa des devoirs qui lui permirent de

(1) Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, lettre inédite, Bade, 11/23 avril 1846.

supporter sa solitude. Et peut-être, pour soutenir son courage, le Père de Ravignan lui répétait-il souvent cette parole, l'une des plus belles qu'ait prononcées un orateur chrétien : « La solitude est la patrie des forts. »

En dehors du Père de Ravignan, Mme Kalergis pouvait compter sur la sollicitude paternelle de l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine. Cet excellent prêtre, qui avait célébré le mariage de Mlle Kalergis, voulut partir pour Bade en 1863, pendant la révolution polonaise, lorsqu'il sut que Mme Kalergis se consumait de chagrin. Ce voyage n'eut pas lieu, mais leur rencontre n'en fut que plus touchante lorsqu'ils se revirent à Paris en décembre 1864 :

Le curé de la Madeleine m'a reçue en père. J'ai beuglé d'attendrissement. Il avait voulu venir à Bade, lorsqu'on lui avait appris ma maladie. La crainte de mécontenter mon mari, qu'il ne connaissait pas, l'a seule empêché. Je tiens à faire mes dévotions de Noël sous les auspices de sa prière, cela me fera un bien immense (1).

Des convictions religieuses aussi profondes ne préservaient pourtant pas Mme Kalergis des

(1) La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Paris, décembre 1864, p. 152.

curiosités imprudentes que l'Église interdit aux fidèles. Comme la plupart des Slaves, Mme Kalergis s'intéressait aux sciences occultes. La prière, pensait-elle, n'est peut-être pas le seul moyen d'entrer en communication avec les puissances de l'au-delà. Aussi ne méprisait-elle rien, à cet égard, ni l'hypnotisme, ni les expériences spirites, ni la magie, ni même les devineresses. Sous Louis-Philippe, lorsqu'elle entraînait Mme Jaubert chez le magnétiseur Marcillet, elle s'écriait, avec l'exagération propre aux romantiques : « J'adore toutes ces choses mystérieuses et incompréhensibles... Je suis devenue enthousiaste de l'incompréhensible (1) !... » Dix ans plus tard, en mars 1857, elle participait à l'engouement général en faveur du célèbre « médium » Hume (ou Home), protestant converti au catholicisme, Écossais naturalisé américain, qui évoquait les morts et faisait tourner les tables en même temps que les plus jolies têtes de Paris. Le comte de Hübner, ambassadeur d'Autriche, s'en indignait dans son journal, le 7 mars 1857 : « L'Impératrice, Mme Kalergis, surtout les dames de la haute Pologne, raffolent de cet imposteur, qui a l'air insignifiant et bête » Le Père de Ravignan crut un instant à la bonne foi du nouveau

(1) *Souvenirs de Mme Jaubert*, p. 83-84.

Cagliostro : il l'exorcisa et lui enjoignit de renoncer définitivement au commerce des esprits. Quel scandale, quelle désillusion pour ses dupes de tout parage, quand le jeune charlatan fut emprisonné à Mazas, puis chassé de France, afin d'assoupir une affaire qui n'était pas bonne à ébruiter !

Il y avait, ainsi, dans la piété de Mme Kalergis, comme dans ses opinions politiques, ses relations mondaines et ses attachements de famille, des incohérences et des contradictions qui ne lui laissaient aucun repos. Vainement, elle essayait de s'astreindre à une règle. Autant prétendre jouer au métronome une mazourka de Chopin ! Le caprice romantique, la désinvolture slave, ne tiennent aucun compte de la mesure. De son propre aveu, sa foi qu'ébranlaient si aisément « la polémique intolérante, les misères imméritées et la sécheresse dévotieuse (1) », se raffermissait surtout par l'audition des chefs-d'œuvre de la musique religieuse. C'est alors seulement que s'opérait en elle un recueillement réparateur. Et c'est seulement par les chemins de l'art qu'elle atteignait ces régions bénies de la paix spirituelle auxquelles tout son être aspirait comme à une terre promise. « Le beau,

(1) La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*. Weimar, mai 1873, p. 306.

disait-elle en soupirant, est une moindre forme du bien et peut y conduire ceux qui sont trop faibles ou trop fourvoyés pour suivre les voies spirituelles (1). »

(1) La Mara, *Correspondance avec a comtesse Coudenhove* Rehme, août 1869, p. 223.

XI

LA TERRE PROMISE

Ce bonheur qui voltigeait capricieusement devant elle comme un mirage fallacieux et fugitif, Mme Kalergis ne devait jamais s'en approcher de plus près que dans le monde idéal des beaux-arts, où les hommes d'imagination vive s'en vont oublier leurs misères. De même qu'elle se consolait autrefois à Paris de ses chagrins, grâce aux demi-dieux de la poésie et de la musique ; de même, en son âge mûr, il lui plaisait de réunir à Bade, autour de son canapé, non seulement les rois et les empereurs, mais encore ces princes de l'esprit qui n'ont d'autre couronne qu'un rameau de laurier.

Elle s'efforçait de rendre justice à toutes les formes d'art. Par exemple, l'Allemagne du dix-neuvième siècle n'ayant pas son Eugène Delacroix, Mme Kalergis tâchait de se persuader que le peintre d'histoire Guillaume de Kaulbach rachetait son coloris un peu terne par la science du dessin et la hardiesse

des conceptions. Elle vantait les paysages de Bœcklin, « les plus beaux, les plus élégiaques et les plus lyriques du monde », non moins que les portraits de Lenbach, en qui elle saluait un psychologue supérieurement perspicace.

Pendant les retraites sévères auxquelles la condamnaient ses maladies et son marasme, elle lisait avidement, avec cette curiosité légère et sautillante de ses aïeules lettrées du dix-huitième siècle. Sans doute, les romans l'amusaient, les pièces de théâtre aussi, et dans toutes les langues. Mais ces plaisirs futiles ne la détournaient nullement des lectures sérieuses. Elle se plongeait dans Schopenhauer, au cours de la révolution polonaise de 1863 ; pendant la guerre de 1870, les dialogues de Platon lui servaient de refuge, et, pareillement, vers la fin de sa vie, les spéculations transcendantes du kantisme l'élevaient au-dessus de ses souffrances. Elle applaudissait aux premiers essais de Nietzsche, ce « charmant professeur de Bâle » qu'elle avait connu et distingué chez Wagner, tout en jugeant sa *Genèse de la Tragédie* une élucubration « trop métaphysico-panthéistique » pour la recommander à sa fille... Enfin, le chancelier Nesselrode, la princesse Lieven et le comte Molé lui ayant inculqué le goût de l'histoire, elle passait avec aisance de Thu-

cydide à M. Thiers et de Guichardin à M. Guizot. Mais les études historiques distillent à la longue une tristesse délétère : elle finissait par s'apercevoir :

L'histoire m'ennuie : c'est le récit des bêtises et misères humaines, des petites causes qui amènent de grands événements, des grandes catastrophes qui finissent médiocrement. Tout passe, tout revient et un petit nombre d'hommes, généralement méconnus ou persécutés, a pensé pour tous ceux qui agissent sans réfléchir, mûs par leurs médiocres intérêts de chaque jour. Les œuvres des poètes me captivent davantage, elles occupent l'imagination, suggèrent des idées et font pénétrer tous les recoins mystérieux du cœur humain, le plus intéressant de tous les livres (1).

Romantique et musicienne, il est bien naturel qu'elle admirât par-dessus tout un lyrisme aux ailes largement déployées. Dès le temps où elle s'exaltait sur Chateaubriand, Alfred de Musset, Théophile Gautier et Henri Heine, elle plaçait les poètes au sommet de la hiérarchie littéraire. Un peu de cet enthousiasme juvénile se ralluma en 1869, lorsqu'elle rencontra Villiers de l'Isle-Adam à Munich, où il faisait un pèlerinage musical avec Catulle Mendès et Judith Gautier. Ils

(1) La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Varsovie, février ou mars 1868, p. 197-198.

s'accordèrent à merveille, et Villiers consentit tout de suite à lui lire son drame inédit, *la Révolte*. Cette récitation se fit à l'*Hôtel des Quatre-Saisons*, devant une assemblée d'amateurs et de raffinés ; elle ne semble pas avoir donné lieu à l'incident plutôt burlesque que Judith Gautier rapporte dans *le Troisième Rang du Collier*. D'après M. Édouard Schuré, témoin oculaire de cette scène, Mme Kalergis écouta le dramaturge français avec une attention sympathique, marquant son intérêt par des observations aussi fines que bienveillantes. Villiers de l'Isle-Adam avait fait la conquête de la fée blanche. Ni l'un ni l'autre ne prononcèrent peut-être le nom d'Alfred de Musset. Mais on eût dit que Mme Kalergis reconnaissait en Villiers le pâle et mystérieux adolescent aux cheveux blonds qui sonnait à la porte d'Alfred de Musset, pendant la funèbre nuit du 2 au 3 mai 1857, et suppliait en sanglotant qu'on lui permît de saluer le poète, sur son lit de mort.

*
* *

Dès qu'elle s'asseyait au piano, Mme Kalergis devenait poète à son tour. « La musique, c'est la poésie de ma vie. Que ne m'y suis-je sérieusement consacrée, au lieu de pleurer

des malheurs imaginaires ou passagers (1) !... »

Tout en se produisant volontiers en public, car la timidité ne la gênait guère, elle éprouvait bien plus de plaisir à écouter les autres. Sa maison s'ouvrait libéralement aux musiciens, quels qu'ils fussent, pianistes, violonistes, violoncellistes, chanteurs ou compositeurs. A Paris, comme à Varsovie ou à Bade, on pouvait entendre chez elle, selon le hasard de leurs visites, Antoine Rubinstein et son frère Nicolas, Joachim et Wieniawski, Servais, Pauline Viardot, qu'elle traitait en amie très chère et très intime, les meilleurs élèves de Liszt, Hans de Bülow en tête, qui lui dédiait ses *Trois valses caractéristiques* (2), et Carl Tausig, qui inscrivait le nom de Mme Kalergis au frontispice de ses *Deux études* (3). Avec cela, nullement exclusive, charmée des opéras de Mozart, émue des quatuors à cordes de Beethoven, pleurant aux *lieder* et à la musique de chambre de Schumann. En pleine Allemagne, elle affirmait son enthousiasme pour le génie de Berlioz. Ne lui avouait-elle pas à lui-même, en août 1858, à la fin de ce concert de Bade où

(1) La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Rehme, août 1869, p. 223.

(2) Op. 18. I. *Valse de l'Ingénu;* II, *Valse du Jaloux;* III. *Valse du Glorieux.*

(3) Op. 1.

le maître avait dirigé son *Roméo et Juliette* : « J'en pleure encore (1) ! » Elle ne louait pas moins son *Te Deum*, « œuvre grandiose, émouvante, profonde » dont elle disait : « Ce sont bien là les actions de grâces qu'une puissante nation vient rendre à Dieu, au lendemain d'un danger dont elle frémit encore (2)... » Jouait-on à Weimar une cantate de Saint-Saëns, elle donnait bravement le signal des acclamations, malgré les grognements d'un public hostile et obtus. Et Brahms lui-même, alors la bête noire des champions de la nouvelle musique, elle osait l'inviter à dîner chez elle, lui trouvait une nature intéressante par sa simplicité originale et sauvage, se reprochait d'avoir attendu si tard pour apprécier sa musique et le proclamait le premier compositeur de l'époque, dans un genre tout autre que Wagner, bien entendu. En somme, elle aimait la musique d'un amour élevé et très pur qui excluait les intolérants partis pris du fanatisme.

Il y avait à cela d'autant plus de mérite qu'elle servait deux puissants dieux : Franz Liszt et Richard Wagner, divinités altières et despotiques, auxquelles il fallait de l'en-

(1) Cf. Hector Berlioz, *Lettres à M. Humbert Ferrand*, Paris, Calmann-Lévy, 1882 ; Paris, 28 avril 1859, p. 222.

(2) La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Bade, 1858, p. 53.

cens, des génuflexions et même des sacrifices.

*
* *

Les années, en s'écoulant, n'avaient point cessé d'ajouter à sa vénération pour Liszt. Après avoir admiré en lui le prodigieux virtuose, le symphoniste, le chef d'orchestre, le novateur intrépide, l'écrivain et l'apôtre, elle découvrait avec ravissement le compositeur de musique sacrée. Devant la *Sainte Elisabeth*, le *Christus*, le *Requiem*, elle se mettait naïvement à genoux et criait au chef-d'œuvre. S'agissait-il de rejoindre l'abbé Liszt à Weimar ou à Pesth, nul voyage ne la rebutait, malgré sa mauvaise santé et l'embarras de ses affaires. Lui écrivait-elle, c'était sur le ton le plus humble :

Je me recommande à votre amitié : j'y ai quelques droits, car je vous suis attachée et dévouée depuis longtemps, sans parler de l'admiration qui me fait votre obligée. C'est si bon de pouvoir admirer, et les occasions en deviennent si rares (1) !... Une humble place dans votre souvenir, mais bien à moi, voilà tout ce que j'ose vous demander (2)... La seule vue de votre écriture ravive ma pensée et me fait oublier

(1) La Mara, *Briefe hervorragender Zeitgenossen an Franz Liszt*, t. I, p. 319.
(2) *Ibid.*, t III, p. 83.

le milieu qui m'entoure, comme s'il n'y avait plus ni temps ni espace. Hélas ! vous êtes blasé sur tout ce qu'on peut dire et penser de vous, et, cela m'a toujours désolée, il n'y a pas le moindre mérite à vous aimer. Au contraire, il faut vous laisser tranquille et accepter avec reconnaissance ce que vous accordez de souvenir et de bienveillance. Adieu, je vous baise les mains (1).

Un jour que Mme Kalergis prenait le thé avec lui au cercle des dames, à Bade, la princesse Radziwill, belle-sœur du prince Gortchakow, s'approchant de la table où ils étaient assis, supplia Liszt de se mettre au piano pour complaire à une dame qui ne l'avait jamais entendu. Liszt s'exécuta sur-le-champ. Mais il n'avait pas dépassé la première mesure, raconte sir Frederick Saint-John, que Mme Kalergis, douce et autoritaire, lui rabattait le couvercle sur les mains, déclarant qu'elle interdisait à un aussi grand artiste de prostituer son génie sur un instrument exécrable. « Profonde fut la consternation parmi les auditeurs déçus, mais bien plus encore chez le musicien célèbre, qui, après une courte hésitation, abandonna son tabouret pour suivre attentivement la discussion fort animée qui s'engagea aussitôt entre les deux dames :

(1) La Mara, *Briefe hervorragender Zeitgenossen an Franz Liszt*, t. III, p. 85.

celles-ci, je crois, ne s'adressèrent jamais plus la parole (1). »

Une amitié aussi chaleureuse risquait de les entraîner trop loin. Mais Franz Liszt était préservé des tentations par le nombre même de ses admiratrices. Jamais homme plus recherché, plus adulé, plus difficilement accessible en tête-à-tête. Il marchait, toujours environné d'un cortège de vestales jeunes ou vieilles, belles ou laides, qui entretenaient autour de lui, avec une émulation farouche, le feu sacré de l'enthousiasme. Marie Kalergis, confondue dans cette multitude en délire, non seulement n'en gémissait pas, mais encore professait que toutes ses compagnes devaient « s'aimer entre elles et en Liszt ». Une si parfaite soumission touchait au cœur le grand homme. Aussi fut-il ulcéré de lire, après la mort de Mme Kalergis, un article où Henri Blaze de Bury se moquait brutalement de ce concert d'hommages féminins et dénonçait Liszt comme « le plus imperturbable histrion de cette bande illustre » (2).

(1) Sir Frederick Saint-John, *Reminiscences of a retired diplomat*, p. 41.

(2) — Dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre, M. Blaze de Bury a publié un article pompeusement intitulé « la Musique et ses destinées ». Heureusement, elles ne dépendent pas des arrêts de M. Blaze de Bury, qui, du haut de sa fatuité, travestit misérablement une des belles et nobles paroles de Mme Moukhanow et me désigne en passant, comme « le plus

La moins tyrannique des amies, Marie Kalergis demeurait toujours exquisement discrète dans les manifestations de sa tendresse. Elle murmurait : « Les meilleures choses de la vie sont peut-être celles qu'on n'a fait qu'entrevoir et rêver. Il en reste dans l'âme une empreinte éternelle et vraie. Ne m'oubliez pas complètement (1)... » De peur d'être importune, elle mettait une sourdine jusqu'à l'expression de sa reconnaissance. « La reconnaissance peut devenir châtiment, si elle se laisse aller à la présomption et au bavardage. Je résumerai donc dans un seul *merci* beaucoup de sentiments très anciens, trop jeunes, passionnément admiratifs et toujours humbles, qu'il faut chérir, combattre et taire (2)... »

*
* *

Franz Liszt avait rendu à Mme Kalergis un service capital en lui révélant dès 1845

imperturbable histrion de cette bande illustre ». *Correspondance de Liszt avec le grand-duc Charles-Alexandre de Weimar*, villa d'Este, 9 novembre 1875, 147. — Voici le passage qui contristait le pauvre vieux Liszt : « Elles s'aiment en moi ! » disait le plus imperturbable histrion de cette bande illustre, en parlant des bons rapports où vivaient entre elles ses vieilles maîtresses délaissées. »

(1) La Mara, *Briefe hervorragender Zeitgenossen an Franz Liszt*, t. III, p. 83.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 357.

le plus extraordinaire phénomène du romantisme allemand : le théâtre de Richard Wagner.

Depuis cette première représentation du *Tannhäuser* à Dresde, pourtant si décevante, Mme Kalergis se passionnait de plus en plus pour les audacieuses entreprises de Wagner. En 1850, *Lohengrin*, avec son atmosphère de légende, les extases séraphiques de son prélude, comme suspendu entre ciel et terre, son beau chevalier à l'armure d'argent, ses nacelles gracieusement traînées par des cygnes, la charmait et l'émerveillait. Et les Allemands connaissaient si bien la prédilection de Mme Kalergis pour *Lohengrin*, que le roi Maximilien II de Bavière lui faisait jouer cet opéra toutes les fois qu'elle séjournait à Munich (1).

Bientôt, il ne suffit plus à la fée blanche de seconder Wagner par une propagande mondaine, qui n'était pas toujours efficace, témoin son échec auprès d'Eugène Delacroix. Comme Liszt, elle voulut donner au musicien-poète, alors exilé et misérable, une preuve concrète de son dévouement. En arrivant à Paris vers la fin de mai 1860, elle sut que les concerts organisés par Wagner avaient laissé un

(1) La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Munich, 17 novembre 1858, p. 57.

déficit de 10 000 francs. Elle s'empressa de lui offrir cette somme. Wagner n'eut garde de la refuser. « Il me semblait, — dit-il simplement dans ses Mémoires, — qu'un événement pressenti de longue date s'accomplissait enfin. » Son unique soin fut de lui témoigner au plus tôt sa reconnaissance. « Les soucis que nos relations amicales me valurent, par la suite, dérivaient invariablement de ce désir unique, désir que son caractère bizarre et son existence agitée m'empêchaient de satisfaire (1). »

Il improvisa donc, en son honneur, une audition du second acte de *Tristan* chez Mme Viardot. L'illustre cantatrice chantait Isolde, Wagner, le rôle de Tristan, et Charles Klindworth, venu tout exprès de Londres, suppléait l'orchestre au piano. En dehors de Mme Kalergis, Wagner n'avait invité que Berlioz. Par malheur, cette distribution pleine de promesses n'empêcha pas le second acte de tomber à plat. S'il faut en croire Wagner, Pauline Viardot ménageait sa voix au lieu de s'abandonner au torrent de la mélodie ; elle indiquait sa partie tout juste et comme à contre-cœur. La séance terminée, Hector Berlioz se leva, complimenta Wagner sur la « chaleur » de son interprétation, mais

(1) Richard Wagner, *Mein Leben*, t. II, p. 730-731.

du bout des lèvres, et ils en restèrent là. Quant à Mme Kalergis, elle demeura muette. Malgré cette double déception, Wagner n'en montra pas moins à Mme Kalergis, quelques jours plus tard, le premier acte de la *Walkyrie*, et, cette fois, le succès répondit mieux à son attente.

En somme, la fée blanche n'avait rien compris à ce brûlant nocturne d'amour. *Tristan et Isolde*, elle l'avouait à sa fille, lui paraissait tout bonnement impossible : « C'est une abstraction curieuse à l'étude et offrant des beautés dont on pourrait dégager une pensée saine, mais qui sera, comme œuvre dramatique, repoussée par tous les publics de l'univers (1). » Toutefois, en septembre 1867, ayant eu le loisir d'approfondir cette partition, grâce au recueillement d'une petite ville d'eaux allemande, elle s'écriait impétueusement : « Quel chef-d'œuvre (2) !... » Puis, à mesure qu'elle s'en imprégnait davantage, une sorte d'épouvante la bouleversait : « Je ne sais s'il faut entendre *Tristan*, qui réconcilie avec les deux suprêmes douleurs de l'amour et de la mort, mais non point avec la vie réelle. D'abord, cela m'avait fait du bien ; à présent, je me sens encore plus misérable

(1) La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Pétersbourg, avril 1861, p. 96.

(2) *Ibid.*, Rehme, septembre 1867, p. 194.

dans le passé, l'avenir et mon for intérieur (1). »

La dévotion la plus ardente peut avoir, hélas ! ses aridités et ses défaillances. Pendant cette période d'épreuves où Richard Wagner, espionné par la police du roi de Saxe, traqué par ses créanciers, bafoué par les directeurs de théâtres, excommunié par les pontifes du feuilleton musical, transportait de ville en ville ses partitions d'orchestre manuscrites, espérant les faire exécuter dans les concerts, Mme Kalergis songea plus d'une fois que ce créateur de génie était lui-même le principal artisan de ses malheurs. En mars 1861, alors que *Tannhäuser* succombait à Paris sous les sifflets et les huées, elle lui reprochait d'avoir altéré son œuvre par des suppressions et des additions également malencontreuses. Cependant, comme sa foi dans l'excellence du nouveau drame musical ne vacillait point, elle s'employait de toute son éloquence à en répandre la gloire.

Avec quelle activité infatigable !... Par son cousin, le baron Seebach, elle obtenait du roi de Saxe qu'il ne s'opposât plus au retour de Wagner en territoire allemand. Par la comtesse Zamoyska, dame du palais, que

(1) La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Munich, 21 août 1873, p. 290.

l'impératrice Élisabeth d'Autriche assistât en personne aux concerts que Wagner donnait à Vienne pendant l'hiver 1862-1863. Ces séances d'orchestre ayant abouti à un nouveau désastre financier, elle faisait tenir mille florins à Wagner, puis s'occupait de lui procurer à titre gracieux le logement du jeune Lytton Bulwer, attaché à l'ambassade d'Angleterre à Vienne. Partout où il allait, Wagner se sentait surveillé et réconforté par cette influence providentielle. Au printemps de cette même année 1863, quand la Société Philarmonique de Pétersbourg lui offrait subitement deux mille roubles argent pour diriger deux concerts, il comprenait aussitôt d'où lui venait cette aubaine. En Russie, il s'ébahissait de l'habileté consommée avec laquelle Mme Kalergis lui avait aplani toutes les voies, notamment auprès de la grande-duchesse Hélène, dont le jugement faisait autorité en matière de musique.

Plus tard, il se plut à décerner à cette amie incomparable des bons et des mauvais jours un témoignage solennel d'attachement et de gratitude. Le dimanche de Pâques 1869, Mme Kalergis reçut à Varsovie la fameuse brochure, le *Judaïsme dans la musique*, avec une dédicace dont elle se déclara fort honorée, mais bien surprise. En effet, tout en n'aimant pas la musique de Meyerbeer et de Men-

delssohn, Mme Kalergis ne méprisait nullement les Juifs. Elle eût volontiers intercalé dans le libelle de Wagner « une seule petite phrase qui rendît justice à la charité et à la sobriété de cette race persévérante et énergique entre toutes (1). » Un tel langage ne dénotait certes point une antisémite forcenée.

Le bruit déchaîné par cette dédicace provocante n'était pas encore calmé, que le petit troupeau wagnérien se trouva cruellement embarrassé. Vers le mois d'août 1869, Mme Cosima de Bülow annonça son intention de divorcer et d'épouser Richard Wagner. Marie Kalergis, intimement liée avec tous les personnages de cet imbroglio lamentable, se conduisit alors de manière à mériter l'estime, la confiance et les affectueux remerciements des uns et des autres. Elle voyageait de Triebschen à Munich, portait à Franz Liszt des nouvelles de sa fille, louait la grandeur d'âme de Hans de Bülow et découvrait à la passion de Wagner des excuses non moins imprévues qu'ingénieuses. Admise dans la retraite où se confinait Mme Cosima de Bülow, elle décrivait, à son retour, la vie d'intérieur qu'on menait à Triebschen : « Wagner, en houppelande de velours noir, avec le bonnet

(1) La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Varsovie, lundi de Pâques 1869, p. 216.

de magister, des lunettes sur le nez ; elle, avec sa taille si jeune, l'air de sa fille, lisant sa pensée dans ses yeux et l'achevant comme si leur âme était une en deux personnes (1). » Et quand Richard Wagner et sa femme eurent enfin la joie de se réconcilier avec Franz Liszt, après trois années de séparation et de pénibles incertitudes, ils le durent en grande partie à l'influence apaisante de Marie Kalergis (2).

*
* *

Cette amitié militante était amplement récompensée par la félicité inexprimable que Mme Kalergis ressentait à voir éclore, successivement, grâce à la munificence de Louis II de Bavière, tous les drames que Richard Wagner portait en lui-même depuis des années, mais dont la composition avait été trop souvent retardée ou interrompue par la misère.

Avec quelles délices ne suivait-elle pas, durant des journées entières, les répétitions des *Maîtres chanteurs*, « chef-d'œuvre incom-

(1) La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Munich, septembre 1869, p. 225.

(2) « Les lettres d'elle que Bülow et Mme Moukhanow m'ont communiquées, me persuadèrent qu'il valait mieux que je ne me retranche pas de son existence. » *Correspondance Liszt*, Weimar, 21 juin 1872, t. VI, p. 319.

parable, qui place Wagner à côté de Shakespeare et d'Eschyle! » Quand elle voyait monter peu à peu vers le ciel du Walhalla et culminer superbement la quadruple architecture des Nibelungen, elle se moquait des prétendus raffinés qui critiquaient à tort et à travers *l'Or du Rhin*, tout en feignant de se plaire à *la Walkyrie*. Pour elle, cette éblouissante tétralogie ne contenait pas une mesure de trop. Elle tressaillait de joie quand Wagner lui chantait le final de *Siegfried*, « ce duo d'amour titanique et tout neuf qui s'élance dans une espèce de vocalise passionnée ». Enfin, ses larmes jaillissaient, le jour où Cosima de Bülow lui faisait connaître à Triebschen, avec l'autorisation de Wagner, l'esquisse du poème de *Parsifal*. « Aucune poésie, aucune littérature n'aura jamais rien de semblable. C'est trop grand, trop angélique, trop chrétien pour s'appeler opéra. Sublime de profondeur symbolique, de clarté et de mouvement dramatique... Cosima pleurait en le lisant, moi en l'écoutant. Quand nous avons fini, Wagner a dit : « N'est-ce pas que cela vous étonne qu'un homme accusé d'être un Casanova pense à de pareilles choses? »

Maintenant que les drames de Wagner sont à leur rang définitif dans nos bibliothèques musicales, près de l'*Iphigénie en*

Tauride de Gluck, de la *Flûte enchantée* de Mozart ou du *Fidelio* de Beethoven, on a peine à concevoir la frénésie qui s'empara des contemporains, à l'époque des premières représentations. Ils vociféraient comme des corybantes. Camille Saint-Saëns, lui-même, débordait d'enthousiasme. « Sommes-nous heureux, — s'écriait-il en juillet 1870, — d'être au monde pour entendre *l'Or du Rhin* et *la Walkyrie* (1) ! » Après cette exclamation du compositeur français, nul ne s'étonnera que Mme Kalergis écrivît à sa fille : « Quel bonheur de vivre en même temps que le plus grand génie du monde germanique et de pouvoir s'édifier à ses chefs-d'œuvre (2) ! »

Le bonheur, voilà donc que Marie Kalergis, âgée et infirme, le découvrait dans une communion chaque jour plus intime avec ces deux artistes de génie, Liszt et Wagner. C'est dans leur société que, lasse, vieillissante et revenue de bien des vanités, elle discernait enfin sa véritable raison de vivre. Enfin, elle voyait clair en elle-même. Promenant sur le monde un regard assuré, elle pouvait dire avec fierté : Après le commerce des grandes natures, celui des petites est impossible (3)...

(1) *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Munich, juillet 1870, p. 245.
(2) *Ibid.*, Eisenach, 3 juillet 1870, p. 244.
(3) *Ibid.*, Varsovie, juin 1871, p. 266.

Les grandes âmes seules ont place pour l'amour, les grandes intelligences pour la parfaite amitié. Rien ne se développe, rien ne persiste dans les esprits futiles, médiocres, les cœurs étroits, les cervelles mal meublées (1)... »

Mais avant de jouir paisiblement de son bonheur, elle tenait à chasser une suprême inquiétude. Pour Mme Kalergis, le plaisir que lui procurait une bonne représentation wagnérienne à Munich, Weimar, Berlin ou Dresde, n'était encore qu'un faible avant-goût des ravissements célestes qui l'attendaient, le jour où Richard Wagner aurait enfin bâti son théâtre sur une colline de Franconie. Mme Kalergis avait trop souffert du trouble que peut jeter dans l'esprit une exécution défectueuse de *Tristan*, ou même de *Tannhäuser*, pour ne point vouloir épargner cette mésaventure aux adeptes à venir. Aussi déclarait-elle catégoriquement : « S'il n'établit pas une tradition, ce génie, le plus grand que l'Allemagne ait eu, restera obscur pour la postérité (2). »

Ainsi, Mme Kalergis se bornait à contempler de loin les vallées de la terre promise, car elle ne pouvait pénétrer sur ce sol béni,

(1) *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*. Varsovie mai 1872, p. 285.

(2) *Ibid.*, Munich, septembre 1869, p. 226.

tant que Richard Wagner n'avait pas achevé sa colossale entreprise. On imagine avec quelle anxiété elle en attendait l'accomplissement et l'intérêt passionné que lui inspiraient les moindres détails de cette organisation difficile.

Le 22 mai (1872) aura lieu la pose de la première pierre et une exécution modèle de la *Neuvième Symphonie.* L'entreprise marche à souhait, l'emplacement est magnifique et le plan intérieur tout à fait particulier. On ne verra pas l'orchestre ; la perspective sera arrangée de manière à augmenter les proportions des interprètes et décorations jusqu'au surnaturel... Enfin, nous n'aurons plus rien à envier aux Athéniens et à leur immortel théâtre (1)...

Impatiente de respirer l'atmosphère de ce paradis terrestre, elle s'en allait, à Bayreuth même, jouir de l'hospitalité de Wagner à la villa Fantaisie. « Le parc, l'air, la beauté des sentiments, tout ici est admirable. » Elle s'extasiait sur ce monde à part, « inconnu de celui qui s'agite dans les vulgaires réalités (2) » Elle se réjouissait d'observer que tous les regards se tournaient, comme les siens, vers les splendeurs de la terre promise. « Bayreuth est comme une nouvelle Mecque, — man-

(1) *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Munich 10 février 1872, p. 281.
(2) *Ibid.*, Bayreuth, 26 mai 1872, p. 285.

dait-elle à sa fille ; — chaque musicien allemand fait ses prières de ce côté-là (1). »

Hélas ! il ne fut pas donné à Mme Kalergis d'assister à cette cérémonie d'inauguration qu'elle acclamait par avance, comme « le plus grand événement dans l'histoire de l'art germanique (2) ». Déjà, avec une promptitude inexorable, la vie se retirait d'elle. Et cette âme romantique, prête à éteindre son bonheur, allait s'évanouir à tout jamais, inassouvie et désolée.

Au mois d'avril 1874, Hans de Bülow, rentrant de Varsovie à Berlin, répandait en Allemagne la sinistre nouvelle.

Mme de Moukhanow se meurt lentement. Le mal incurable dont elle souffrait depuis des années à son insu (un cancer de l'hypogastre) a été identifié trop tard pour que les docteurs pussent lui porter un secours quelconque. Elle est condamnée par tous les médecins polonais ou étrangers. Avec elle disparaît une des femmes les plus magnanimes, les plus spirituelles, les plus universellement cultivées. Ses amis et admirateurs ne peuvent lui souhaiter qu'une fin rapide, puisqu'elle est vouée à la plus affreuse des morts naturelles. Chose étrange, mon séjour à Varsovie a coïncidé avec une accalmie passagère de son

(1) *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Bade, 5 novembre 1872.

(2) Hans de Bülow, *Briefe*, Breitkopf et Haertel, Leipzig, 1904, t. V, p. 173.

mal, de sorte que j'ai eu, hier et avant-hier, le triste privilège de la distraire sur son lit de douleurs. Tâche infiniment pénible, car j'ai été rarement oppressé d'une compassion aussi profonde (1).

Ce fut la dernière consolation de Mme Kalergis d'entendre Hans de Bülow lui jouer ses morceaux favoris de Chopin. Quelques jours après, les élancements ne lui laissaient plus que de rares répits, et ses cheveux blanchissaient. Toutefois, jusque dans cette extrémité, elle défendit qu'on prévînt la comtesse Coudenhove, ne voulant pas que sa fille conservât d'elle une image ravagée et repoussante. M. Moukhanow n'était admis auprès d'elle que pendant l'intervalle des crises. « Mon cher mari, justement parce que nous sommes l'un à l'autre très chers, n'est pas reçu quand je souffre. » Elle n'attendit pas qu'on lui offrît les secours de la religion pour solliciter les sacrements. Une fois administrée, elle éprouva une sorte de béatitude à l'idée de mourir. Elle se disait aussi bien préparée au terrible passage « que le comportait sa pauvre nature », de sorte qu'elle remerciait Dieu très humblement « des biens dont il l'avait comblée et qu'elle avait gâchés ». Elle pria son mari de transmettre à

(1) Hans de Bülow, *Briefe*, Breitkopf et Haertel, Leipzig, 1904, t. V, p. 173.

Liszt un legs de deux mille thalers en faveur d'une association musicale qu'il patronnait. Puis, ayant rassemblé ses forces pour écrire à son gendre, le comte Franz Coudenhove, une lettre charmante, pleine de clairvoyance affectueuse, de résignation et de politesse, elle s'éteignit enfin le 22 mai 1874, non sans avoir supplié son mari de consacrer peu de larmes à sa mémoire. « Vivez de la plénitude de la vie ! » lui conseillait-elle avec un sourire.

Son existence toujours errante s'achevait ainsi dans la ville même où elle avait vu le jour. Marie Kalergis dort son dernier sommeil à Varsovie, en terre polonaise...

*
* *

Non content de lui avoir dédié une de ses brochures les plus retentissantes, Richard Wagner a parlé de Mme Kalergis, en ses Mémoires, avec des expressions d'estime et de reconnaissance dont il n'a jamais été prodigue. Bayreuth a fidèlement conservé le souvenir de Mme Kalergis. Et c'est au *palazzo* Vendramin-Kalergis, dans cette seigneuriale demeure de Venise qui rappelle jusqu'à ce jour le nom de sa belle et généreuse amie, que Richard Wagner, par un hasard troublant, s'en fut rendre le dernier soupir.

Quant à Franz Liszt, cruellement affligé

par la mort de Mme Kalergis, il improvisa, sous le coup de la douleur, la première et de beaucoup la meilleure de ses deux élégies pour piano. Parmi les travaux assez emphatiques de ses dernières années, cette berceuse funèbre, imprégnée d'une tendresse ingénue, est certainement l'une de ses productions les plus sincères. On ne saurait entendre sans une vive sympathie cette musique pénétrante et plaintive, dont les pianistes professionnels ne nous ont pas encore dégoûtés, grâce à Dieu ! Gardons-nous de la leur recommander ! Ces sept petites pages se cachent sous une couverture romantique. Et l'on peut lire dans un cartouche de lauriers, soutenu par deux anges en pleurs, cette inscription votive : *En mémoire de Madame Marie Moukhanoff, née comtesse Nesselrode.*

L'année suivante, Liszt eut encore cette inspiration singulière, mais infiniment touchante, de vouloir honorer le souvenir de Mme Kalergis par une solennité musicale. Cette commémoration exceptionnelle fut célébrée le jeudi 17 juin 1875 dans le salon de la « maison des Templiers » du parc de Weimar où s'élevait jadis la statue colossale de Gœthe. Par ordre du grand-duc Charles-Alexandre de Saxe-Weimar, les domestiques du château y avaient dressé un somptueux décor de feuillages, de plantes rares et des fleurs les plus

belles, tellement qu'on pouvait s'y croire dans un bosquet. Sur un catafalque de verdure, on apercevait un portrait de Mme Kalergis, au visage noblement voilé de mélancolie : c'était le fameux tableau de Lenbach, prêté pour la circonstance par la comtesse Coudenhove et nouvellement arrivé de Vienne. La reine Sophie de Hollande, le roi et la reine de Wurtemberg venus assister à ce service anniversaire, se tenaient au premier rang, près du grand-duc et de la grande-duchesse de Saxe-Weimar. Plus de cent cinquante invités de tout parage, et, parmi eux, Mme Cosima Wagner, en vêtements de deuil, avaient pris place derrière les souverains.

Liszt se proposait de faire exécuter toute une messe de *Requiem*. Mais la petite chapelle catholique de Weimar n'aurait pu contenir, en ses dimensions fort modestes, un auditoire aussi nombreux. Il fallut donc substituer à l'office liturgique une manière de concert spirituel, dont le programme ne comprenait que des œuvres de Liszt : son *Elégie* sur la mort de Mme Kalergis, son *Requiem* à quatre voix d'hommes, son *Ave Maria*, l'*Hymne de l'enfant à son réveil* à trois voix de femmes, d'après le poème de Lamartine, enfin sa *Légende de Sainte Cécile*.

Une émotion profonde dominait ce parterre de princes et d'artistes, dont la bigarrure

répondait si bien aux tendances éclectiques de Mme Kalergis. Au reste, l'impression dégagée par ces chants purs et pathétiques s'harmoniait avec le souvenir que les uns et les autres conservaient de la défunte. Aucun d'eux n'oublia de remercier et de féliciter l'abbé Liszt, à l'issue de la cérémonie. Et lui-même, le vieux lion romantique à la crinière blanchissante, satisfait d'avoir pu rendre un digne hommage à une ombre si chère, il mandait ensuite à la comtesse Hélène Chreptowitch :

« Elle a passé en rêvant, cherchant, saisissant et pratiquant le Bien et le Beau de l'Idéal. Nobles et pieux respects à sa mémoire !... »

Puis, revenant soudain aux effusions élo quentes de sa jeunesse, il s'écriait avec feu :

« Il y avait en elle je ne sais quelle note mystérieuse dont l'accord ne retentit qu'au ciel !... »

Ne négligeons pas ce témoignage d'un juge autorisé...

Cette note mystérieuse, aux prolongements surnaturels, est la seule qui manque à la gamme éblouissante sur laquelle Théophile Gautier a composé sa *Symphonie en blanc majeur*.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer par

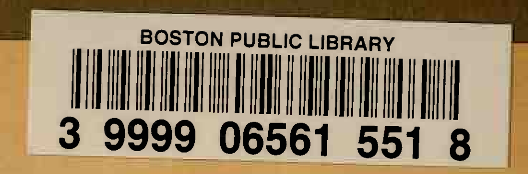
Plon-Nourrit et Cie

à Paris, le 23 janvier 1924.

Mémoires du baron de Damas, par le comte DE DAMAS. Deux volumes in-8°.. 24 fr

---

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 30049.


BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 06561 551 8

